

L'Exécuteur [121]

– La Filière rouge

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



LA FILIÈRE ROUGE

par Don Pendleton



VAUGIRARD



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

LA FILIÈRE ROUGE



CHAPITRE PREMIER

Allongé sur le sol brûlant du désert, il examinait le terrain en contrebas, pointant ses jumelles sur une grande maison ocre bâtie sur deux niveaux.

Des cannibales semblaient y tenir une conférence secrète tout en se prélassant dans un luxueux décor. Cinq véhicules stationnaient sur un parking, dont une Rolls toute blanche.

La piste de terre battue qui donnait accès à la propriété se transformait en petite route goudronnée à une cinquantaine de mètres de la construction. Celle-ci était disposée en U avec deux ailes inégales formant un patio ombragé sur l'arrière, à proximité d'une grande piscine ovale.

À l'extrémité de la propriété, un groupe électrogène ronronnait doucement, fournissant l'électricité domestique. Un peu plus loin, un gros tuyau sortait du sol pour y replonger aux abords d'un parc verdoyant continuellement humidifié par des arroseurs automatiques. Vraisemblablement une amenée d'eau en provenance d'un forage souterrain.

L'ensemble des installations puait le fric dégueulasse.

Six hommes assis dans des fauteuils de plein air discutaient sur le patio, à côté d'une table où l'on avait disposé des rafraîchissements et des amuse-gueule. Tous portaient des slips de bain ou des shorts.

Malgré l'isolement de l'endroit on aurait pu croire à un lieu de villégiature pour hommes d'affaires fortunés ; du moins tant qu'on ne remarquait pas la présence des gardes du corps musclés qui déambulaient nonchalamment à proximité de la grande bâtisse.

Bolan en avait dénombré une demi-douzaine depuis qu'il se tenait en observation sur un éperon rocheux à cinq cents mètres de son objectif. Tous étaient en chemise, manches retroussées, et portaient des armes apparentes, de gros calibres dans des étuis en cuir. Des gueules de cauchemar. Quatre Blacks immenses et deux costauds blonds aux yeux de dingues. Il y en avait six autres à l'intérieur, chargés de relayer ceux qui étaient visibles.

De l'autre côté de la cour intérieure, plusieurs personnes profitaient de la fraîcheur de l'eau, des filles surtout, mais aussi deux hommes qui s'y ébrouaient bruyamment.

L'un d'eux avait une quarantaine d'années, était petit et trapu et

presque aussi velu qu'un orang-outang. L'autre, par contre, présentait un torse étroit sans aucune pilosité et à la peau blanche, rosie par l'impitoyable soleil du Colorado. Il avait la cinquantaine bien tassée, une chevelure toute blanche et des yeux bleus très pâles.

Dans l'optique de ses jumelles, Mack Bolan pouvait tout à loisir examiner le visage du quinquagénaire : une ordure de politicien vendu corps et âme à la *Cosa Nostra*. Il s'appelait Abie Schwarzenbaum, était sénateur, possédait une immense fortune personnelle ainsi que de gros paquets d'actions dans de nombreuses sociétés américaines, non seulement dans le Colorado mais aussi à New York.

Le type d'apparence simiesque avait pour nom Jack Rastoli et était un important dealer de la côte Est. Dans son dos, certains de ses hommes le surnommaient irrespectueusement Chita mais tous craignaient ses soudaines et imprévisibles colères qui se terminaient souvent dans le sang. Il s'agissait d'un dangereux psychopathe issu du Bronx et qui avait rapidement grandi dans l'organisation de Marinello Jr au temps de sa splendeur.

Il s'amusait à plonger entre les jambes d'une fille aux seins nus qui poussait de petits cris faussement affolés, une blonde au visage lumineux et au regard couleur d'océan. Brusquement, elle s'enfonça dans l'eau, tirée vers le bas, et disparut pendant une bonne dizaine de secondes, refaisant surface en toussant et s'étranglant, puis nageant nerveusement pour rejoindre le bord de la piscine. Le singe creva la surface à son tour et partit d'un énorme éclat de rire.

Deux hommes assis autour de la table se retournèrent un instant pour observer la scène et Bolan put contempler le visage grimaçant de Frank « Digger » Turacchini, un ancien tueur de Brooklyn reconverti lui aussi dans le trafic des stupés et le proxénétisme à grande échelle.

Il avait également identifié Bernie Marcus, un congressiste dont il avait souvent vu la photo dans la presse. Bernie Marcus avoisinait les cent vingt kilos, possédait une face de goret toute rose et des yeux minuscules toujours en mouvement.

Quant aux autres, il n'avait aucune idée sur leur identité mais ils paraissaient importants, vu l'attention que leur témoignaient leurs congénères. Leurs visages étaient fermés, brutaux et arrogants.

Trois quarts d'heure plus tôt, un hélicoptère avait déposé ces quatre hommes dans la propriété puis était aussitôt reparti.

L'Exécuteur ôta les jumelles de ses yeux et s'empara d'un fusil équipé d'une lunette télescopique. Il s'agissait d'un SIG SG 550 Sniper tirant des balles de calibre .223 à une vitesse trois fois supersonique.

Il n'était vêtu que d'une combinaison de camouflage, style commando, d'une casquette, et avait chaussé des rangers. Son visage

était passé au maquillage de combat, marron et jaune pour aller avec le décor.

Près de lui, un scorpion avançait sur le rocher, s'arrêtant souvent comme pour observer l'homme embusqué avant de s'y attaquer, se demandant peut-être s'il s'agissait comme lui d'un prédateur. Bolan, en effet, était un prédateur d'un genre très spécial. Ses proies étaient les mafiosi de tous crins qui pourrissaient la société depuis plus d'un demi-siècle. Des êtres infiniment plus venimeux que le redoutable arachnide du désert.

Il écarta le scorpion d'un coup de crosse du SIG, régla la lunette télescopique puis reporta son attention sur le patio et la piscine.

Pourquoi la mafia et deux politicards véreux se réunissaient-ils dans un endroit aussi perdu ? se demanda-t-il en commençant à prendre une ligne de visée. Et à quoi servait cette baraque ? Puis il ne se posa plus la moindre question, se relaxant dans l'attente de l'action.

Depuis huit jours qu'il observait la pègre locale dans le Colorado, personne ne s'était aperçu de sa présence toute proche. Aucun mobster n'avait reniflé le danger qu'il constituait et c'était plutôt surprenant de la part de gens aussi méfiants et sans cesse aux aguets.

Jack Rastoli, à présent, était sorti de l'eau et entraînait une fille brune vers la maison. Bolan décida que le moment était venu d'intervenir. Pendant plus de vingt minutes, il avait utilisé des jumelles aux verres non traités antireflets dans l'espoir que la racaille de haut-vol qui s'amusait et discutait tranquillement là-bas finirait par le repérer. Mais personne apparemment ne se souciait de lui. Visiblement, les *amici* se croyaient totalement à l'abri du danger dans ce bordel de luxe.

Il allait donc devoir donner un grand coup de pied dans la fourmilière pour les obliger à regarder de son côté.

Bolan ne voulait pas tuer les gros pontes. Pas tout de suite. Il tenait avant tout à savoir quels étaient les tenants et les aboutissants de la nouvelle combine au Colorado.

Laissant le SIG reposer sur son bipied, il fouilla dans une poche de sa combinaison kaki et en sortit un radio-téléphone compact fonctionnant grâce au réseau satellites. Il pianota un numéro sur le clavier, plaça l'appareil contre son oreille puis recolla son œil à la lunette de tir.

Le grossissement au minimum, il englobait la moitié du patio, se centrant sur la table blanche et l'entrée de la maison.

Quelqu'un décrocha là-bas, dans la bâtisse.

— Oui. Qui demandez-vous ?

— Je suis bien à la résidence Turan ? s'enquit Bolan d'une voix aimable.

— Vous y êtes, oui.

— Je veux parler à Digger.

— De quelle part ?

— Son pote de Brooklyn. Il comprendra.

— Quittez pas.

L'appareil grésilla un peu et bientôt Bolan vit sortir un homme en bras de chemise qui vint déposer sur la table un téléphone portatif en prononçant quelques mots à l'oreille de Turacchini.

Il régla le grossissement sur x30. Tout de suite, le champ se réduisit monstrueusement et il eut la vision de Frank Turacchini en gros plan.

— Ouais, qui est-ce ? grogna le mafioso sur un ton ennuyé.

— Davy. Tu te souviens de moi, Digger ?

— Attends, est-ce que je devrais ? Davy, ça me dit rien.

— Tu as la mémoire courte.

— Peut-être, mais je te remets pas, Davy. Qu'est-ce que tu veux ?

Le visage du mafioso s'était contracté.

— Tu bouffes quoi ? Du caviar ? fit Bolan qui avait dans son champ optique un plateau posé devant Turacchini et contenant des toasts.

— Comment sais-tu que je bouffe ?

— T'as la voix empâtée.

— Merde ! Qu'est-ce que tu veux ?

Bolan ricana.

— Te liquider. J'ai une dette envers toi.

— Dis donc ! Qu'est-ce que c'est que cette connerie ? Comment t'as eu ce numéro ?

— T'occupe ! C'est pas ça le plus important.

— Heu, bon... Tu veux me faire la peau. Et après ?

— Après, plus rien. Plus de Digger. T'y es ?

La voix se fit mielleuse :

— Attends, attends... Davy, tu dis... Où es-tu ?

— Pas très loin de toi, connard.

Deux, trois secondes s'écoulèrent en silence tandis que Turacchini jetait machinalement un regard circulaire autour de lui.

— Tu te fous de moi, hein ? Ici, y a rien que le désert.

— Ouais. Et tu vas y crever, Digger.

L'Exécuteur posa le téléphone sur le rocher, à côté de lui. Une cartouche était déjà en place dans la culasse du SIG, et son index se replia doucement sur la détente. Il n'y avait aucun vent mais l'air surchauffé risquait de provoquer une légère relève de la trajectoire. Aussi convenait-il d'effectuer une correction balistique de quelques degrés.

Il bloqua sa respiration, sentit le passage de la « bossette » et accentua doucement la pression.

Cela fit comme un grondement de tonnerre dans le silence du désert. Avec un hurlement strident, la petite ogive de .223 filait à plus de mille mètres par seconde vers son objectif.

Grâce à un dispositif absorbeur de recul, le SIG s'était à peine cabré contre l'épaule de Bolan. Il n'eut qu'un petit effort à faire pour stabiliser l'arme et revenir en ligne. Juste à temps pour voir le plateau de toasts exploser devant Digger Turacchini, projetant à la ronde son contenu de caviar et de saumon fumé.

Le mafioso eut un mouvement de recul brutal. Lâchant le téléphone, il plongea sous la table métallique tandis que ses voisins réagissaient avec un temps de retard pour se mettre à l'abri.

Bolan fit dévier la grosse pièce d'un quart de millimètre pour centrer les réticules de visée sur une autre cible, lâcha un second projectile hurlant qui fit disparaître le téléphone en une multitude de débris et de composants électroniques.

L'écho des deux coups de feu rebondissait encore sur les collines rocheuses derrière l'Exécuteur quand il commença à pilonner la position mafieuse d'un déluge de plomb brûlant, brisant toutes les vitres visibles dans la façade, pulvérisant les bouteilles d'alcool ainsi que les plats de victuailles savamment disposés sur un buffet, et plongeant les occupants des lieux dans la terreur.

Lorsqu'il eut épuisé les trente cartouches du chargeur, il fit tomber celui-ci d'un coup de pouce et rechargéa son arme, poursuivit régulièrement son pilonnage. Puis, avec les jumelles, il examina le bordel qu'il avait semé. Les balles démentielles n'avaient fait aucune victime, seulement des dégâts matériels impressionnants.

Le carrelage, près de la piscine, était criblé d'impacts et jonché de meubles de plein air renversés, chaises en plastique, parasols, guéridons, matelas de bain et coussins. Des éclats de verre scintillaient de partout, de la poussière tourbillonnait encore par endroits et l'on aurait dit que les lieux venaient de subir une tornade aussi soudaine que violente.

Aucun signe de vie ne se manifestait dans la zone saccagée.

Certains hommes s'étaient jetés derrière les abris les plus proches, d'autres avaient carrément plongé dans la piscine et s'y maintenaient résolument. Les filles, elles, restaient invisibles. Sans doute s'étaient-elles réfugiées derrière la margelle la plus proche.

Enfin, prudemment, quelques têtes apparurent, se démasquant de derrière des tables renversées. Bolan aperçut l'énorme Bernie Marcus qui marchait sur les mains et les genoux en direction de l'entrée de la maison, son ventre flasque pendant presque jusqu'au sol. Puis le torse constellé de caviar de Digger fut un instant visible, le temps qu'il bondisse vers une stèle imitant le style romain et se mette à crier à la ronde.

Bolan n'entendait pas ce qu'il braillait mais il était certain que le mafioso rameutait ses gardes du corps, leur ordonnant de prendre la situation en main. Un pistolet-mitrailleur se mit presque aussitôt à crépiter en direction présumée du lieu de l'attaque, suivi tout de suite après d'un concert de détonations intempestives et inefficaces. Les *amici* ripostaient par un tir de barrage à l'aveuglette, préparaient vraisemblablement une sortie dans le but d'attraper le fumier qui leur avait craché son venin à la face.

Quelques projectiles atterrirent pas très loin de sa position, ricochant sur la rocaïlle, feulant en allant se perdre dans la nature. Puis des *soldati* s'engouffrèrent dans des voitures, des moteurs ronflèrent et un convoi de trois véhicules se mit rapidement en branle, quittant précipitamment la petite route asphaltée pour rouler ensuite sur la piste en terre.

Trois nuages de poussière naquirent bientôt. La mafia se divisait pour le prendre de face et par les flancs.

Bolan eut un froid sourire et se replia, rejoignant dans une petite cuvette le véhicule qui l'avait amené à pied d'œuvre, un gros Bronco 4x4 de couleur sable. Il posa le SIG sur le plancher du véhicule, lança le puissant moteur et commença à rouler sur la pente opposée de la colline rocheuse.

Trois cents mètres plus loin, il rejoignit une piste rudimentaire qui franchissait en ligne droite une petite étendue plate et aride avant de s'enfoncer dans une gorge aux parois abruptes. Bolan accéléra dans cette direction, laissant derrière lui un sillage de poussière bien visible de loin.

À 100 km/h, il franchit la passe après avoir vérifié que ses poursuivants le talonnaient toujours, accéléra encore pour se donner un délai de manœuvre et bifurqua soudainement dans un creux de la montagne, stoppant le Bronco. Bouclant autour de sa taille le ceinturon militaire auquel était fixé son gros AutoMag « Big Thunder », il saisit ensuite un combiné de combat M.16/M.79 ainsi

qu'une ceinture de munitions et sauta au sol.

La poussière qu'il avait soulevée sur son trajet tourbillonnait encore dans l'atmosphère lorsqu'il se mit à courir sur une pente rocheuse vers l'entrée de la gorge.

CHAPITRE II

La ruse de Bolan avait réussi. Une meute de chiens enragés s'était lancée sur sa trace. Exactement ce qu'il désirait.

Bien sûr, il aurait pu anéantir de loin le bastion mafieux en utilisant toutes les armes à sa disposition. Mais il y avait la présence des filles que les *amici* avaient entraînées avec eux. Elles n'étaient pour rien dans leurs magouilles criminelles.

De plus, l'Exécuteur tenait à épargner provisoirement les membres importants de la réunion afin d'examiner ensuite leur comportement et si possible, de remonter par leur intermédiaire jusqu'aux têtes pensantes de la combine.

Aussi avait-il résolu de débusquer la troupe pour ensuite la combattre sur un terrain qu'il avait préalablement choisi.

Il était parvenu sur une petite hauteur en surplomb au-dessus de la mauvaise piste, à mi-chemin entre l'entrée de la gorge et la cavité rocheuse où il avait dissimulé son Bronco. Il avait une vue bien dégagée de l'endroit.

Une jeep contenant quatre tueurs s'amenait en trombe dans le défilé, suivie à environ cent mètres par une Chevrolet Malibu qui avait visiblement du mal à évoluer sur la terre sablonneuse et la caillasse. Le troisième véhicule arrivait par l'est, ses occupants voulant sans aucun doute couper la route au fuyard par une manœuvre tournante.

Bolan laissa la jeep s'enfoncer un peu plus dans l'étroit passage, attendit qu'elle soit à moins de cinquante mètres de sa position avant d'ouvrir le feu avec le M.79. Il calcula brièvement une correction de trajectoire pour compenser la vitesse latérale de sa cible et largua une première grenade.

L'engin explosif atteignit la jeep en plein sur le capot moteur, transformant aussitôt celle-ci en amas de ferraille tordue et criblant ses passagers d'éclats meurtriers. Une fumée dense se développa tout autour de l'impact tandis que le chauffeur de la Malibu se mettait debout sur son frein puis tentait une marche arrière rapide. Bolan braqua le gros combiné un peu en arrière de la voiture et expédia coup sur coup trois autres grenades dans l'étroit passage. D'énormes morceaux de rocher dégringolèrent, arrachés à la paroi abrupte et

coupant toute retraite. Plusieurs d'entre eux vinrent écraser le coffre de la Chevrolet qui émit un abominable grincement et ses portières s'ouvrirent à la volée, libérant les hommes qu'elle contenait. Des coups de feu précipités claquèrent, tirés n'importe comment et n'importe où dans l'espoir d'assurer une couverture.

Le M.16 fit alors entendre son chant funèbre. Une nuée de petites balles de .223 s'élancèrent en direction des silhouettes mouvantes et tiraillantes qui n'avaient pas encore compris d'où venait ce déluge de plomb et de feu.

Le gibier était devenu le chasseur et les hommes qui servaient de cible en contrebas venaient seulement de se rendre à cette évidence sans avoir aucune chance de reprendre la situation en main. Ils couraient en tous sens, dansaient, hurlaient et tressautaient sur le rythme diabolique des projectiles blindés qui pleuvaient sur eux.

L'Exécuteur leur délégua un chargeur complet. Quand la culasse resta en position ouverte, il en introduisit un neuf dans le M.16, lui donna une petite tape de la main pour assurer le verrouillage et demeura parfaitement immobile sur son promontoire. Puis, les oreilles encore bourdonnantes de la fusillade, il analysa la situation.

Le silence s'installa. Un silence relatif car la Chevrolet commençait à flamber et le crépitement des flammes était déjà perceptible. Bolan entendit aussi les râles d'un agonisant, les gémissements d'un blessé qui se traînait dans la poussière vers un abri qui n'existait pas.

Il y eut aussi le ronflement d'un gros moteur réverbéré par les parois rocheuses, quelque part de l'autre côté de la gorge. Le troisième véhicule survint ; ses passagers avaient forcément entendu la fusillade et les explosions de grenades mais ne pouvaient encore apercevoir le champ de bataille enclavé entre les murailles rocheuses.

Dès qu'il avait entendu le nouveau bruit de moteur, l'Exécuteur s'était lancé dans cette direction, courant à mi-pente, bondissant de saillies en saillies, pour parvenir bientôt à l'amorce d'une cassure de la montagne.

Le ronflement du moteur poussé en surrégime enfla démesurément et Bolan vit d'un coup l'énorme calandre chromée du GMC tout terrain qui débouchait en trombe.

Le 4x4 dépassa l'endroit où Bolan avait dissimulé son Bronco, parcourut encore une centaine de mètres puis s'arrêta bruyamment, dérapant en tous sens. Son chauffeur venait d'apercevoir l'épave démantibulée de la jeep et les flammes qui dévoraient déjà la carcasse de la Chevrolet. Il tenta une brusque marche arrière mais dut donner un violent coup de frein quand un nouveau tir de grenades provoqua une avalanche de pierres qui dévalèrent avec fracas une pente raide,

quelques mètres derrière son véhicule. Le passage fut bloqué en quelques secondes.

Un scénario presque identique se déroula alors, à cette variante près que deux armoires à glace qui venaient de sauter du GMC braquaient dans sa direction une arme semi-lourde, un fusil-mitrailleur ou plus vraisemblablement une mitrailleuse. De grosses détonations se firent alors entendre sur un rythme lent et d'énormes éclats s'arrachèrent de la roche, tout près de Bolan qui dut plonger au sol et changer de position.

Resurgissant dix mètres plus loin, il envoya deux grenades aux servants de la grosse pièce, parachevant son œuvre par une giclée de plomb tirée avec le M.16. Il eut la satisfaction de voir les deux balaises partir en arrière, projetés par le souffle des explosions et transpercés par une multitude de petits frelons hurlants.

Lorsque l'équipe de chasseurs de tête avait bondi du GMC, Bolan avait compté sept hommes. Deux seulement étaient à présent visibles et tiraient stupidement vers lui avec des revolvers comme s'ils étaient dans un stand de tir. Les trois autres, plus malins, s'étaient immédiatement planqués derrière des abris naturels.

Il cisaila les deux abrutis d'une courte rafale de .223. Il engagea ensuite dans le M.79 une grenade lacrymogène qu'il largua dans cette direction, puis il en fit partir quatre autres dans un tir d'encadrement englobant la zone d'attaque.

Il n'eut pas longtemps à attendre. Des silhouettes se mirent bientôt à courir maladroitement, toussant et crachant, se heurtant ou heurtant des obstacles naturels. Un type lâcha le riot-gun qu'il tenait et leva les bras vers le ciel en criant une courte phrase syncopée.

L'Exécuteur lui fit temporairement grâce de la vie mais balaya les deux autres d'une rafale qui les cloua à une paroi rocheuse. Dévalant la pente, l'AutoMag au poing, il s'approcha du rescapé qui avait placé ses mains bien en évidence sur sa tête en signe de reddition. Il était parvenu à quelques mètres de lui quand il eut instinctivement conscience d'un danger imminent. Au même instant, il distingua un infime mouvement dans sa vision périphérique et un pistolet-mitrailleur se mit à crachoter à faible distance.

L'Exécuteur s'était laissé tomber au sol, mais le mafioso qui s'était rendu prit la moitié de la rafale dans le torse et un flot de sang lui jaillit de la bouche. Le tir imprévu provenait d'un grand Noir blessé, allongé dans la poussière et qui avait crispé son index sur la détente d'un P-M. Bolan mit fin à la sinistre sérénade en lui logeant une balle dans la tête, se releva prudemment et inspecta les abords.

Un autre type bougeait lentement en grognant, tentant de se

dégager du cadavre d'un de ses potes qui s'était effondré sur lui. Il était couvert de sang et une vilaine blessure s'ouvrait dans sa poitrine. C'était un grand costaud blond aux pommettes saillantes, vêtu d'une combinaison camouflée.

L'Exécuteur s'en approcha et lui montra le mufle impressionnant de l'AutoMag. L'autre émit un grognement puis prononça avec difficulté quelques mots d'abord incompréhensibles.

— Tu as quelque chose à dire avant de mourir ? fit Bolan, relevant le chien de Big Thunder.

— *Kakoï vi mouchtchina ?*

Il crut avoir mal entendu mais le blond répéta sa phrase, une bulle rougeâtre venant ensuite crever sur ses lèvres.

Du russe. C'était du russe. Il ne perdit pas de temps à se poser des questions sur la présence d'un ex-Soviétique parmi les *amici*. Il y avait bien longtemps, déjà, que la mafia de Moscou se livrait à un commerce clandestin avec la *Cosa Nostra*. Depuis les stupés jusqu'à la revente d'armes militaires, les marchés étaient nombreux. Le commerce de la prostitution, aussi, prenait de plus en plus d'ampleur.

Le type, à présent, essayait de s'emparer d'un gros revolver tombé au sol, un peu plus loin. Bolan était sûr qu'il n'en tirerait aucun renseignement valable, même s'il réussissait à établir un semblant de dialogue avec lui. Il lui fit don d'une énorme balle de .44 magnum avant d'aller vérifier que ses copains étaient tous hors de combat. Parmi ceux-ci, il dénombra les corps de deux Noirs et d'un métis au visage couturé de cicatrices.

Il n'y avait pas de survivants. Délaissant cette zone de combat, il partit au pas de course en direction de la carcasse éventrée de la jeep. Les cadavres de ses quatre passagers avaient été projetés à plusieurs mètres du véhicule et leurs vêtements fumaient. Les visages de deux d'entre eux étaient réduits à l'état de bouillie et un autre avait perdu un bras dans l'explosion de la grenade.

Ne leur accordant qu'un bref regard, l'Exécuteur poursuivit son chemin jusqu'à la Malibu en flammes dont l'arrière disparaissait sous un amoncellement de pierres et de rochers. À quelques mètres de là, un tueur à l'agonie râlait bruyamment, s'étouffait avec son propre sang qui lui emplissait la bouche.

Un autre truand s'efforçait de ramper vers un groupe d'arbres rabougris pour s'y abriter. Un colosse aux pognes énormes. Il traînait derrière lui un court P-M accroché à sa ceinture par une bretelle et un mousqueton. Son dos et la base de son cou étaient criblés d'impacts sanglants. Pourtant, malgré les blessures ouvertes, il continuait à vivre même si ce n'était que pour quelques minutes encore.

Bolan leur octroya à chacun le coup de grâce d'une balle dans la nuque, puis regagna son véhicule. Il lança tout de suite le moteur, entreprit de se dégager de la gorge par le trajet qu'avait emprunté le GMC de la mafia, et rejoignit très vite la petite plaine rocailleuse. Là, il modéra sa vitesse, s'efforçant de rouler en faisant le moins de bruit possible. Une minute plus tard, il s'arrêta au pied de la colline qui lui avait servi de poste d'observation.

Avant même d'avoir porté les jumelles à ses yeux, il comprit de quelle manière évoluait la situation dans la grande baraque luxueuse. Un type à moto accélérât plein pot dans cette direction, d'évidence un éclaireur envoyé aux nouvelles derrière les équipes de tueurs, il tenait son guidon d'une main, l'autre serrant un talkie-walkie contre sa joue. Assurément, il avait jeté un coup d'œil sur le carnage dans le défilé et lançait un rapport par radio.

Moins de quinze secondes plus tard, les occupants de la maison parurent pris de frénésie. Les grosses têtes s'engouffraient dans la Rolls blanche qui démarra sans délai, tandis qu'une sorte de poussah chauve haranguait les filles en petite tenue, les obligeant à monter dans un minibus. Puis les deux véhicules foncèrent vers l'est dans un gros nuage de poussière.

Une fuite précipitée, une sorte de débâcle. La racaille de luxe taillait la route sans demander son reste.

Peut-être les *amici* croyaient-ils avoir affaire à plusieurs attaquants. Le déploiement de forces envoyées pour contre-attaquer tendait à accréditer cette hypothèse. Peut-être aussi les personnages importants aperçus dans les jumelles n'avaient-ils plus aucune défense à opposer à leur agresseur imprévu. Cela voulait sans doute dire qu'ils se trouvaient loin de leur fief et ne pouvaient compter sur des renforts rapides.

Denver, la capitale de l'État, était à plus de cent quatre-vingts kilomètres au nord-ouest. Au sud-ouest, il y avait Colorado Springs, distante d'environ cent kilomètres. Quelle obscure raison avait donc poussé la vermine mafieuse à organiser une réunion dans ce désert aride ? À quoi pouvait bien servir cette baraque clinquante dans le désert ?

L'Exécuteur n'avait pas jugé bon de leur faire parvenir sa sinistre carte de visite. Il n'était pas encore temps pour le guerrier solitaire de se dévoiler. Il voulait d'abord comprendre précisément ce qui se passait au Colorado.

Lorsque la Rolls et le minibus furent suffisamment éloignés, il prit la direction de la propriété dont il franchit bientôt l'entrée. Dans leur hâte, les fuyards n'avaient même pas pris le temps de refermer le portail.

Un rapide examen des lieux lui confirma qu'il n'y avait plus personne dans la place. Mais peut-être pouvait-il y trouver un indice quelconque susceptible de l'éclairer sur les troubles agissements des cannibales au Colorado.

Avant d'inspecter la propriété, il tira d'une poche de sa combinaison le radio-téléphone et composa un numéro. Jack Grimaldi lui répondit sans délai :

— Je t'écoute, Striker. Comment s'est déroulé ton rendez-vous ?

Le pilote et ami de l'Exécuteur se tenait en attente à Denver, près d'un Piper PA 28 qu'il avait loué dans la matinée.

— Assez bruyamment, répliqua Bolan. Les VIPs ont préféré laisser tomber la conférence. Saute dans ton taxi et fais-leur un bout d'accompagnement discret. Ils pédalent en ce moment sur la 86 en direction de Kiowa et de Castle Rock. Je pense qu'ils ont l'intention de rejoindre Denver. Une grosse blanche de luxe et un minibus bleu.

— Tu restes dans le coin ?

— Pour quelques minutes encore. Dès que tu auras quitté la CTR de Denver, branche-toi sur la fréquence rouge.

— Roger ! fit brièvement Grimaldi.

Bolan rangea l'appareil et se mit à visiter la grande maison en U. Une fouille rapide mais systématique ne lui apprit rien de spécial dans les pièces principales et les chambres. Le verre des baies pulvérisées par son pilonnage constellait le carrelage du sol et de nombreux impacts étaient visibles dans les murs. À part cela, l'atmosphère sentait le départ précipité.

Dans une enfilade de chambres à coucher, il trouva de légers vêtements féminins jetés sur des lits. Contiguë au patio, une immense salle de séjour abritait un ameublement de prix que les projectiles tirés par l'Exécuteur avaient éventré. Rien non plus de ce côté.

En revanche, une porte capitonnée et fermée à clé, tout au bout d'un couloir, excita l'intérêt de Bolan. Il en fit sauter la serrure d'une grosse balle de .44 magnum et découvrit un bureau spacieux meublé en ultramoderne. Mais, là aussi, quelqu'un était visiblement passé pour sortir tout ce qui pouvait présenter une quelconque importance. Des tiroirs avaient été vidés à la hâte de leur contenu. L'unité centrale d'un ordinateur avait été éventrée de plusieurs balles de revolver et le désordre qui régnait dans la pièce témoignait de la brusquerie des occupants des lieux à faire disparaître toute trace compromettante.

Une carte fixée au mur par des bouts de scotch attira le regard de Bolan. C'était un plan détaillé du Colorado. Aucune marque ni annotation n'y figurait.

Sur la moquette, dépassant d'un tas de feuilles vierges jetées au sol, Bolan aperçut un carré de plastique gris qu'il ramassa. C'était une disquette informatique comportant une étiquette avec une mention succincte : « Access-X ».

La disquette avait manifestement été perdue dans la précipitation du départ et faisait sans doute partie d'une sauvegarde du contenu de l'ordinateur.

Il la fit glisser dans sa combinaison de combat, puis quitta les lieux.

Il était midi dix. Le soleil prenait encore de la force, transformant le désert en une impitoyable fournaise.

Utilisant les jumelles à fort grossissement, Bolan inspecta l'horizon dans l'axe emprunté par les fuyards. Mais leurs véhicules n'étaient plus visibles. Trop loin, évidemment, mais ça n'avait pas d'importance. Bolan était certain qu'ils avaient emprunté la route d'Etat N° 6 vers Kiowa et Jack Grimaldi, avec son avion, ne pouvait pas les manquer.

Relançant le Bronco, il accéléra dans cette direction pour leur filer le train à distance, se demandant quelle sorte de saloperie orchestrée par la *Cosa Nostra* il allait découvrir au bout de cette nouvelle piste.

CHAPITRE III

Souvent l'Exécuteur lançait ses blitz contre la *Cosa Nostra* après avoir remonté une filière ou à partir de renseignements glanés lors d'un précédent engagement. Mais il était assez fréquent que des informations lui parviennent confidentiellement par des services officiels.

Léo Turrin, un agent du FBI camouflé en mafioso, avait été son premier informateur au début de sa guerre contre les *amici*. Il y en avait eu d'autres, dont Phil Necker, et Nick Rafalo qui avait connu une fin tragique entre les griffes de la mafia.

Harold Brognola, le Numéro Deux du Justice Department, était aussi un ami de Mack Bolan malgré sa position de superflic à Washington. Initialement, il avait été nommé par le gouvernement pour diriger les équipes de policiers chargés de traquer l'Exécuteur. Mais ce dernier avait forcé son respect et son admiration, et une amitié indéfectible était finalement née entre les deux hommes. Depuis un certain temps, Hal Brognola fournissait épisodiquement des éléments d'informations à l'homme le plus recherché par toutes les polices. Il avait compris depuis bien longtemps que Bolan les utilisait avec infiniment plus d'efficacité que ses services empêtrés dans une législation lourde que la pègre utilisait la plupart du temps à son avantage.

À l'origine de cette opération au Colorado, Bolan avait été alerté par un appel téléphonique en provenance d'une taupe fédérale infiltrée au sein de la mafia new-yorkaise. Son informateur se nommait Frank Vitali. Il était le demi-frère d'une femme-flic des anti-stups que l'Exécuteur avait eu plusieurs fois l'occasion de rencontrer lors de sa sanglante croisade : Eva Swanson, une fille superbe et d'une efficacité surprenante que Bolan n'avait plus revue depuis l'épisode de Seattle où il avait traqué et mis à mort Augie Marinello Jr, l'ex-empereur du crime sur la côte Est.

Frank Vitali, lui, s'était manifesté dix jours auparavant en contactant Bolan sur une fréquence secrète que celui-ci lui avait indiquée.

Le flic du Bureau fédéral s'était collé en souplesse à la famille Castellano de New York quatre mois avant le passage de l'Exécuteur à

Seattle. À cette époque, la *Commissione* n'était plus qu'une entité psychologique sans grande influence sur le Crime Organisé. Puis, après la mort de Marinello liquidé par Bolan, d'anciens clans s'étaient restructurés, dont la famille Castellano. Profitant de la confusion, Vitali s'était glissé dans le système en se faisant passer pour un petit cousin de feu Paul Castellano et ex-tueur privé de Frank Marioni éliminé par l'Exécuteur à Abidjan.

Le FBI avait pris soin de fabriquer à Frank Vitali une fausse identité, un passé criminel et de solides références dans la hiérarchie mafieuse. Puis le clan Castellano avait délégué Frank à Seattle sous le prétexte de « donner un coup de main » à Tony Giacomo, mais en réalité pour espionner ce dernier. C'est ainsi que Bolan avait rencontré Frank et avait eu l'occasion de lui sauver la vie. La couverture de Vitali était demeurée intacte.

Devenu *sotto-capo* sous la tutelle d'Ange Castellano, le chef incontesté de la famille du même nom, il était au courant de bien des activités mafieuses sur la côte Est. Et c'est ainsi qu'il avait pu avertir l'Exécuteur qu'un grand coup se préparait au Colorado.

Les grosses légumes de New York n'étaient guère loquaces à ce sujet, mais il y avait eu des bruits de couloir, des bribes de phrases entendues de-ci, de-là.

En gros, on comprenait qu'Ange Castellano avait mis sur pied un projet visant à une alliance entre toutes les organisations du monde criminel, de quelque nationalité qu'elles fussent. Avec lui à la tête de l'immense syndicat, bien entendu !

Cela ne surprenait nullement Bolan qui savait que le chef du clan était un mégalomane de grande envergure et que ses pairs, sur la côte atlantique, marchaient main dans la main avec lui dans l'espoir de se partager une grosse part du fantastique gâteau qu'il faisait miroiter à tout le monde.

Le grand rêve d'Ange n'était-il pas de devenir l'empereur de la mafia internationale ? À côté de lui, Marinello n'avait été qu'un avorton criminel, un mec qui n'avait pas vraiment de couilles, disait volontiers Castellano. Il avait raté le coche. Ange, lui, avait des visées plus étendues, plus d'ambition et de cervelle.

Un rêve ?... Un cauchemar, plutôt, dont Bolan croyait, hélas, la réalisation possible. Si l'archange noir de la pègre parvenait à ses fins, la mafia prendrait alors une nouvelle dimension internationale en réunissant et fédérant toute la racaille aux États-Unis, en Europe et dans les pays de l'Est.

La présence de Russes parmi la troupe lancée contre l'Exécuteur, quelques instants plus tôt, venait d'ailleurs étayer ses craintes. Et les

renseignements communiqués par Frank Vitali signalaient la capitale du Colorado et sa région proche comme charnières de ce nouveau concept.

La taupe fédérale avait également fourni une précision sur l'un des principaux lieux de rencontre des *amici* de la côte Est avec les « locaux ». Ce qui avait permis à Bolan d'aboutir à la grande baraque isolée au pied des Montagnes Rocheuses.

Auparavant, durant une semaine, il avait traîné un peu partout dans les endroits où se réunissaient habituellement les mobsters de l'« *Organized Crime* », à Denver. Il n'avait pas appris grand-chose de plus mais avait localisé et identifié des mafiosi de moyenne importance, s'était patiemment employé à étudier leur comportement et leurs habitudes. Et le sentiment général qu'il retirait de ses observations discrètes lui faisait froid dans le dos.

Les *amici* évoluaient avec une arrogante aisance, paraissant sûrs d'eux et se comportant comme si le Colorado leur appartenait. Certains d'entre eux pavanaient même dans des réceptions officielles, avaient des relations politiques et mondaines et possédaient des sociétés importantes en ville.

À présent, le guerrier solitaire pistait les gros cannibales auxquels il avait accordé un sursis afin d'examiner leur lieu de retraite. Il avait dû forcer l'allure du Bronco pour les rattraper et pouvait apercevoir leurs deux véhicules à près d'un kilomètre sur la bande asphaltée toute droite qui semblait se dérouler à l'infini à travers un paysage aride. Seul un camion les avait croisés un peu plus tôt, se dirigeant vers Limon, à l'est.

Il avait branché un transceiver Motorola sur une fréquence codée mais l'appareil était demeuré muet. Profitant de ce répit, il orienta ses pensées sur la personnalité d'Ange Castellano, le prétendant au trône suprême.

Le mafioso était sans aucun doute un mégalomane, mais il avait assurément les pieds sur terre. D'après ce qu'en savait l'Exécuteur, son projet ne datait pas d'hier. Castellano était tout à la fois un individu calculateur, froid, dur et retors. Une sorte de stratège du crime et un tacticien de l'intrigue. Il avait patiemment attendu la défaite puis la mort d'Augie Marinello tout en préparant dans l'ombre sa prise de pouvoir. À aucun moment durant cette période intermédiaire il n'avait tenté de faire parler de lui, se contentant d'accumuler sou par sou du gros pognon noir tiré de la prostitution, du racket et des jeux clandestins ainsi que des réseaux de came arrachés à des rivaux mineurs.

Après Marinello, il n'y avait pas eu d'autres candidats que Castellano en piste, pour la bonne raison qu'il avait fait assassiner les

quelques velléitaires qui avaient parlé un peu trop fort et un peu trop vite de leurs prétentions.

Physiquement, il était plutôt bien de sa personne pour ses quarante-huit ans, grand et mince avec un visage agréable et des gestes étudiés. Il symbolisait la génération mafieuse intermédiaire, celle qui connaissait encore le vrai « métier » tout en appliquant des méthodes modernes. Ne connaissant pas son passé criminel, on pouvait le prendre pour un businessman d'avant-garde ou un politicien distingué. Pourtant, « Angie » n'était pas autre chose qu'une ignoble crapule assoiffée de pouvoir, un sauvage pour qui la vie humaine se traduisait en dollars et qui suçait le sang de la société depuis de nombreuses années.

Castellano, bien sûr, n'était pas à Denver. Il tirait ses ficelles depuis New York. Il se tenait hors d'atteinte de Bolan qui, pour l'instant, n'avait d'autre ressource que d'essayer de démolir sa combine implantée au Colorado.

Encore fallait-il que l'Exécuteur sache exactement de quoi il retournait. Certes, il pouvait s'en prendre directement aux gros poissons qui évoluaient à sa portée, sans chercher à découvrir la nature de l'opération pourrie. Mais cela n'aurait eu qu'un effet incomplet.

Il fallait les empêcher de recommencer la même saloperie sous un autre aspect ou d'en déplacer le cadre. Pour cela, il devenait indispensable de connaître le mécanisme du « montage » opéré par le clan Castellano. Combattre et éliminer la vermine ne suffirait pas. Il fallait aussi réduire à néant l'idée dont elle se servait pour asseoir son pouvoir et son emprise sur la société normale.

Bolan enfonça un peu plus l'accélérateur. Il longea les contreforts des Rocky Mountains. Il aurait déjà dû avoir son gibier en vue. Soudain, la voix de Grimaldi se fit entendre avec netteté dans l'appareil radio :

— Red Bird pour Striker !

— Je te reçois. Quelle est ta position ?

— Au-dessus de la 86 à huit cents mètres d'altitude. Je viens de passer la rivière West Bijou et je vois deux caisses rapides. Une blanche et une bleue, en approche de Kiowa comme prévu.

— Reste à distance et ne les perds pas de vue.

— Roger !... Bon, maintenant je te vois aussi. Tu es à environ deux kilomètres d'eux.

— O.K. Stand-by pour l'instant.

Un peu plus tard, alors que l'Exécuteur apercevait l'arrière du

minibus à moins de cinq cents mètres, Grimaldi le relança :

— Dis donc... Je ne suis pas seul dans le ciel. Un gros moustique est en approche en dessous de moi à basse altitude.

— En direction des deux caisses ?

— Affirmatif. Ça ressemble à un Bell Ranger en version civile. Un gros ventilateur rouge et blanc.

— En vue ! répliqua Bolan qui venait d'apercevoir l'hélicoptère signalé dans le ciel. Il pique droit sur le petit convoi.

— Une récupération ?

— Ça m'en a tout l'air. Stand-by, stand-by.

Le Bell Ranger perdit encore de l'altitude et survola la route à très basse altitude. Bientôt, Bolan le perdit de vue. Il lança dans le Motorola :

— Le ventilateur est hors champ. Situation, Jack !

— Il est en train de se poser. La blanche et la bleue s'arrêtent. Voilà... Y a des gus qui sortent des bagnoles... Quatre de la grosse blanche et deux... non, correction : trois mecs qui viennent de quitter le petit transport.

Bolan freina doucement pour stopper le Bronco sur le côté de la route.

— S'ils grimpent tous dans le Bell, ils vont être plutôt tassés, commenta Grimaldi. Tu les connais ?

— Quelques-uns. Tu peux voir leurs têtes ?

— Négatifs. Trop loin. Mais je crois qu'il y a un gros ventru énorme.

Bernie Marcus, pensa Bolan. La mafia rapatriait les VIPs par voie aérienne.

— Ça y est, ils sont en train de monter dans le taxi volant, annonça le pilote. Hé ! tu ne m'avais pas dit qu'il y a une cargaison de nanas dans le minibus... Y en a trois qui sont descendues et qui gesticulent. Le casse-croûte des cannibales ?

— Apparemment. Qu'est-ce qui se passe maintenant ?

— Un costaud est sorti à son tour et les filles s'en prennent à lui. Je suis beaucoup trop haut pour bien voir, mais on dirait un peu un pugilat. Je...

— Je te parle de l'hélico !

— Heu, ouais... Bon, il redécollé et prend de la hauteur... Je crois que... Oui, c'est ça, il taille la route par où il est venu. En direction de Denver.

Bolan réfléchit rapidement.

— Changement de programme pour toi, Jack. Tu files le train au ventilateur et tu te démerdes pour voir où vont ses passagers.

— Jusqu'au bout ?

— Ouais. Jusqu'au bout. Fais gaffe de ne pas te faire repérer.

— T'inquiète, Striker. Je suis dans le soleil et je connais les angles morts du Bell Ranger, ils n'ont aucune chance.

— Que font les objectifs au sol ?

— La blanche roule déjà sur l'axe initial... Le costaud a réussi à enfourner les filles récalcitrantes dans le minibus et il démarre à son tour.

— Rappelle-moi sur le baladeur et ne prends aucun risque.

— Roger ! Roger !

L'Exécuteur aperçut de nouveau le gros insecte bourdonnant qui s'élevait au-dessus d'un nuage de poussière. Le cap qu'il prenait venait confirmer l'observation de Grimaldi. Beaucoup plus haut, la petite silhouette du PA 28 scintilla un court instant dans le soleil, virant pour prendre une direction parallèle.

Il suffisait maintenant d'aller jusqu'au bout de la piste qui se dédoublait. En souplesse et sans faire de bruit. Ensuite...

Pourtant, cette solution ne satisfaisait pas l'Exécuteur. Selon toute vraisemblance, la baraque dans le désert n'était qu'un lieu de rencontre confidentiel pour la mafia. Par ailleurs, il avait déjà localisé la plupart des personnages importants qui faisaient partie de la combine. Suivre placidement ceux qui étaient restés au sol ne lui apporterait rien de nouveau.

Ce n'était pas seulement la logique qui parlait mais aussi l'instinct du grand guerrier solitaire. Le petit convoi qui filait bon train devant lui était encore à une vingtaine de kilomètres de Kiowa, dans une région torturée et désertique. Une interception restait possible.

Il suivit son instinct et enfonça l'accélérateur.

CHAPITRE IV

Il arriva très vite en vue du minibus derrière lequel il resta un instant, puis klaxonna pour un dépassement. Plusieurs filles se collèrent aux vitres et lui firent des signes qui pouvaient passer de loin pour une manifestation joyeuse. Mais l'ambiance n'était évidemment pas à la joie. Tout près, Bolan ressentit physiquement le climat d'angoisse qui régnait dans le petit véhicule de transport.

L'une des jeunes femmes, assise à l'avant, regarda fixement le Bronco tandis qu'il doublait lentement le minibus. Elle avait les yeux rougis comme si elle avait pleuré et son visage ne reflétait en rien le plaisir de la promenade. L'Exécuteur nota son teint très clair, ses cheveux mi-longs de couleur or. Les autres aussi, et il ne douta pas un instant de la provenance de ces filles que les maquereaux de la *Cosa Nostra* allaient chercher très loin à l'est. Des filles magnifiques qu'ils alléchaient en leur promettant des rôles dans le cinéma ou le show-business et qui étaient lancées ensuite sur le marché de la prostitution.

Toutes étaient en maillots de bain. Dans la hâte du départ, on ne leur avait évidemment pas laissé le temps d'enfiler leurs vêtements. Ce qu'il apercevait de leurs corps était tout à fait en rapport avec les visages. Elles étaient aussi toutes très jeunes.

Le gros poussah au crâne luisant que Bolan avait déjà aperçu à travers ses jumelles était au volant et un autre homme se tenait assis à l'arrière. Une tête de gouape des bas-quartiers de New York.

Grimaçant un froid sourire, l'Exécuteur accéléra pour rejoindre la Rolls qui roulait une centaine de mètres en avant et lança un nouveau coup de klaxon avant de la dépasser.

Les *amici* réunis au Colorado n'avaient jamais vu le Bronco que Bolan avait acheté la veille sous un nom d'emprunt. Et les vitres du 4x4 étaient fortement teintées, empêchant de voir son passager.

Ils n'avaient donc pas de raisons de se méfier. Les mafiosi, pourtant, étaient des gens à la suspicion sans cesse en éveil, pour qui tout événement imprévu dans leur environnement, même mineur, constitue une source d'appréhension et les place aussitôt en alerte. D'autant plus qu'ils venaient de subir une attaque particulièrement meurtrière et qu'ils se trouvaient encore sous le choc.

Il n'y avait plus que deux occupants dans la luxueuse voiture blanche. Un chauffeur moustachu et Franck Digger Turacchini.

Un tank, se dit Bolan en examinant brièvement la carrosserie de la Rolls. Il avait l'habitude de ce genre de véhicule et eut tout de suite la confirmation, à certains détails, que la carrosserie était renforcée par un blindage conséquent. Les vitres et les pneus étaient sans aucun doute aussi à l'épreuve des balles.

Des balles mais pas des grenades.

Turacchini se penchait de côté pour observer le Bronco, une main passée sous son aisselle, sûrement posée sur la crosse d'un revolver ou d'un automatique. Réflexe classique pour un truand vivant constamment dans la trouille d'un retour de manivelle ou d'un règlement de comptes.

Accélérant franchement, Bolan doubla la Rolls, prit de la distance et maintint la vitesse aux alentours de cent cinquante km/h. Bientôt, il parvint dans une zone de pré-montagne qu'il connaissait pour l'avoir déjà parcourue en sens inverse, très tôt dans la matinée.

Il dut ralentir. La roche se découpait en bordure de la chaussée devenue sinueuse. L'endroit lui sembla excellent pour une interception. Roulant encore sur un kilomètre, il arrêta le Bronco à la sortie d'une courbe masquée par un énorme éperon de roche, le plaça en travers de la route et sauta au sol. Puis, muni de son gros combiné de combat, il courut le long de la chaussée jusqu'à l'amorce du virage, se dissimula derrière un monticule de terre et de cailloux.

Cette route était très peu fréquentée, surtout au milieu de la journée, les automobilistes et camionneurs voulant éviter la canicule du mois d'août. Il n'y avait donc que peu de risques de voir survenir un véhicule civil sur ce terrain de combat improvisé.

Il dut attendre une quarantaine de secondes avant que se signalent les deux caisses de la mafia. Son intention était de tester d'abord la résistance de la Rolls blindée contre un tir de fusil d'assaut. Il devait bien y avoir un espace non protégé dans la carrosserie, un défaut de la cuirasse. Peut-être au niveau de la calandre ou du pare-brise. Ce genre de protection arrêtait la plupart des balles, depuis les chevrotines jusqu'au 9 mm, mais les .223 avaient un pouvoir de pénétration de loin supérieur. Sinon, il aurait recours à un moyen beaucoup plus efficace mais qui risquait de ne laisser que des cadavres à l'intérieur de la luxueuse caisse.

En moins d'une fraction de seconde, tous les muscles de Bolan se tendirent dans l'attente de l'action. De nouveau, il était devenu une terrifiante machine à tuer.

Frank Turacchini transpirait comme un bœuf malgré l'air frais ventilé par la clim. Sa chemise mouillée lui collait à la peau et il avait déjà consommé tout un paquet de kleenex pour s'essuyer le visage. Il essaya de pousser la ventilation à fond mais le bouton de réglage était déjà au maximum.

Il grogna, lança hargneusement au chauffeur :

— Roule moins vite, Charly ! On croirait que t'as le feu au cul.

Le compteur de vitesse n'accusait pourtant que cent dix km/h.

— Vous voulez qu'on roule à combien ? rétorqua le type au volant avec nervosité.

— Roule pas comme un con, c'est tout ! J'aime pas ce coin.

Charly eut un sourire contracté.

— Vous croyez qu'on pourrait nous tendre une embuscade ? Ou alors, c'est le colis à l'arrière qui vous...

— Ta gueule, fais pas chier !

Digger cracha entre ses jambes sur le plancher de la Rolls puis s'épongea à nouveau le front avec un kleenex déjà trempé. Lorsqu'il reporta son attention sur la route, ce fut pour apercevoir une haute silhouette qui venait de se dresser juste dans le creux d'une courbe, à moins de cent mètres. Le gus tenait une saloperie de gros flingue braqué sur eux.

Il eut un hoquet, se raidit et hurla :

— Fonce ! Fonce, putain de merde !

Déjà, Charly enfonçait l'accélérateur pour négocier le virage et prendre de la vitesse afin de se placer hors d'atteinte. Ce fut alors qu'il vit le gros véhicule de couleur sable abandonné en travers de la route, au-delà du type armé. Brusquement, il y eut un bruyant crépitement et une multitude de petits projectiles ravageurs labourèrent le pare-brise à l'emplacement du conducteur. La vitre renforcée devint opaque puis céda partiellement tandis que Charly poussait un grand cri en freinant. Soudain, sa gorge parut se déchirer et un flot de sang en jaillit, inondant l'habitacle et le visage de Turacchini crispé dans un rictus d'horreur.

La Rolls parcourut une vingtaine de mètres et s'arrêta dans un choc dur, contre un pan rocheux en bordure de la route. Le front de Turacchini heurta le tableau de bord et il resta un instant sonné. Ensuite, il se mit à couiner et à jurer, regarda par une vitre latérale. Le fumier qui les avait braqués n'était plus visible mais il entendit une

grosse détonation, suivie immédiatement d'une seconde, puis, à nouveau, ce fut le bruit atroce d'une rafale tirée quelque part derrière son véhicule.

Se retournant, il vit cette fois la grande ordure en tenue de combat qui mitraillait l'avant du minibus, tranquillement, comme s'il faisait un carton pour s'amuser, le salaud !

Haletant et jurant à jet continu, il se pencha pour ouvrir la portière de gauche et poussa le corps de Charly au-dehors. Puis il referma, s'installa lui-même au volant et passa en marche arrière pour se dégager de sa fâcheuse position. Dans sa fébrilité, il mit du temps à trouver la bonne position du levier de vitesse, fit grincer abominablement la boîte et réussit enfin à faire reculer le monstre blindé sur la route.

Pendant deux secondes, dans son rétroviseur, il eut l'image du minibus stoppé dans une position bizarre à moins de vingt mètres, passa la première à l'instant où une détonation fracassante prit naissance sous ses pieds. Un côté de la Rolls se souleva d'au moins un mètre. Avant même qu'elle fut retombée, une deuxième détonation lui martyrisa les tympans et le capot moteur se détacha de la carrosserie pour aller rebondir sur le sol à plus de quinze mètres.

Doux Jésus ! C'était pas vrai ! Ce fumier ne lui tirait quand même pas dessus avec un bazooka ! Frank avait payé une fortune pour faire transformer cette bagnole en un engin indestructible...

Le moteur de la Rolls, pourtant, continuait de tourner, rugissait sous les coups de pied frénétiques de Turacchini dont les mains gluantes de sueur glissaient sur le volant.

Un autre projectile démentiel atterrit entre la calandre et le pare-brise, explosa sourdement, faisant cette fois cesser les grognements monstrueux du dragon. Enfin, une voix grave et forte se fit entendre :

— Tu sors de ta caisse, Digger ? Ou tu y restes pour toujours.

La première rafale de .223 avait eu un effet radical malgré le renforcement du pare-brise. Privé de conducteur, le tank de luxe s'était mis à tanguer et sa trajectoire s'était violemment incurvée pour se terminer contre la falaise. Tout de suite après, Bolan avait balancé deux grenades de 40 mm devant le minibus qui arrivait dans un grincement de freins et un hurlement de pneus. La double explosion avait occasionné deux cratères au milieu de l'asphalte, dans lesquels le véhicule était venu se disloquer.

Une courte rafale du M.16 avait transformé le visage luisant du poussah au volant en une bouillie sanguinolente. Une seconde plus

tarde, l'Exécuteur s'introduisait à l'avant du minibus, son AutoMag au poing prêt à cracher la mort.

La plupart des filles s'étaient repliées sur leurs fauteuils, les bras sur la tête. Deux d'entre elles avaient été projetées par le choc dans l'allée centrale, entre les sièges. Apparemment, elles n'avaient pas de mal. Une seule, tout au fond, était restée assise sur la banquette et fixait Bolan avec des yeux horrifiés.

La petite gouape moustachue s'était fait un bouclier de son corps en se contorsionnant pour passer derrière elle. Il la tenait fermement collée contre lui, une main serrée autour de son cou, l'autre braquant un revolver sur sa tempe.

L'Exécuteur n'eut pas une hésitation. Big Thunder tenu à bout de bras, il expédia une énorme pastille de .44 magnum dans la face congestionnée du salopard, lui faisant exploser le front dans un jaillissement de cervelle et de sang.

Dans l'habitacle, la détonation avait retenti aussi fort qu'un éclat de tonnerre, précédant un silence de tombe. Puis une fille poussa un hurlement, les poings crispés de chaque côté de son visage. Une autre se mit à gémir et à sangloter.

Bolan sauta du minibus pour s'occuper de la Rolls qui commençait à reculer par soubresauts. Le M.79 fit entendre un wooff puissant, crachant une grenade soufflante sous la caisse et une seconde à effet brisant en plein dans la calandre. Le capot s'envola. Un troisième engin de mort atterrit sur le moteur à découvert et le désintégra.

Bolan lança un avertissement. Tout de suite après, le staccato du M.16 retentit, provoquant une ligne de pointillés dans les portières du véhicule à moitié démantibulé.

— La prochaine fois, c'est toi qui écopes, Digger !

Il n'y eut qu'un court instant de flottement. La portière côté conducteur s'ouvrit en grinçant et Frank Turacchini sortit lentement, les mains bien en évidence. Son visage et le haut de sa poitrine étaient maculés de sang mais il n'était apparemment pas blessé. Sonné, sans plus.

— Je suis pas armé ! s'empressa de déclarer le mafioso d'une voix étranglée.

L'Exécuteur se tenait à moins de dix mètres de lui, le combiné de combat pointé sur son ventre. Turacchini n'avait pas besoin de le voir de plus près pour comprendre à qui il avait affaire. Il n'avait jamais vu Bolan autrement qu'à travers des portraits robots, et le maquillage de combat qui lui maculait le visage n'arrangeait en rien une possibilité de l'identifier. Mais la grande silhouette harnachée comme un commando, et ce qui venait de se produire, ne lui laissaient

maintenant plus aucun doute.

— Avance ! gronda Bolan après avoir jeté un rapide coup d'œil vers le minibus.

Les filles n'avaient pas bronché. Elles observaient la scène avec une résignation terrifiée.

— Là-bas aussi c'était vous, hein ? fit l'ex-tueur de Brooklyn d'un ton pitoyable.

— T'as trouvé ça tout seul ? lui renvoya l'Exécuteur.

— Vous êtes complètement dingue, Bolan.

— Peut-être. Ce qui me rend dingue, c'est de voir des ordures de ton espèce.

— Merde ! J'ai rien contre vous...

— Moi si.

— Pourquoi vous avez semé tout ce bordel ? Tous ces pauvres gars tués...

Bolan jeta un nouveau regard en direction du minibus.

— C'est un motif largement suffisant, tu ne crois pas ?

— Ah ! Fallait le dire. Elles vous intéressent, ces poufs ? On peut s'arranger.

— Négatif. Pas d'arrangement.

— C'est pas pour elles que vous êtes venu, hein ! Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je suis venu bousiller la combine et liquider tous tes potes.

— Putain ! Pourquoi vous vous en prenez à moi ? Je ne suis qu'un tout petit pion. On m'a simplement chargé de faire venir des gonzesses.

— C'est pour ça que tu discutais avec les grosses têtes ?

— Mais c'est pas eux, les gros ! s'exclama un peu trop vivement Turacchini.

— Qui alors ? Donne-moi des noms.

— Les autres, j'les connais pas personnellement. Je vous jure !

Bolan lui tira une rafale de trois balles entre les jambes. De la poussière monta autour du mafioso qui se mit à tousser.

— Vous êtes complètement dingue !

— Tu me l'as déjà dit. Change de répertoire ou dis au revoir à tes couilles.

Le mafioso comprit parfaitement le message.

— Allons, donnez-moi une minute ! coassa Digger, les yeux remplis de truille et de haine.

— Tu as une seconde.

— Hé ! Dites, me butez pas... Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Tu n'as pas l'air de tenir à ta peau, Frank, soupira Bolan en redressant imperceptiblement le combiné de combat.

— Hé ben... Je... Y a d'abord ceux qui étaient là-bas, dans la baraque. C'est des mecs en affaires avec le grand patron, à New York.

— Castellano ?

— Ouais, ouais... Vous savez bien qui est Castellano, pas vrai ?

Le truand ne se compromettait vraiment pas !

— Continue. Qui sont-ils ?

— Des Moujiks.

— La filière russe ?

— Ben oui. Mais c'est pas moi qui mène le jeu. Je ne faisais que leur tenir la conversation.

— Tu es un tout petit pion, hein ?

— Sûr, Bolan. J'veous l'ai dit.

— Arrête de jouer au con, Digger, ou tu vas perdre ta dernière chance de rester en vie.

— Je vous dis la vérité, parole.

— Alors qui chapeaute l'opération sur place ?

Turacchini grimaça comme si on le torturait. De grosses gouttes de sueur lui coulèrent sur le front et les joues. Bolan laissa pendre le combiné à son épaule et dégaina son AutoMag tout en s'approchant du mafioso.

L'ex-tueur de Brooklyn reconverti dans le trafic de came fixa le gros canon brillant avec des yeux horrifiés.

— Écoutez, Bolan, si je lâche le morceau, ma vie ne vaudra plus un dollar.

— Elle ne vaut déjà plus rien. Choisis. Tu crèves maintenant ou tu te donnes un répit.

— O.K. Mais ne parlez à personne de ce que je vais vous dire. Vous savez comment ça se passe quand...

Bolan le coupa froidement, son .44 magnum à quelques centimètres du visage grimaçant :

— Je ne te fais aucune promesse. Dépêche-toi, j'ai le doigt qui fatigue.

— D'accord, se résigna Turacchini en déglutissant avec peine. C'est Jack Rastoli qui tire les ficelles ici.

— Tu te fous de moi ? Rastoli n'est qu'un dealer, rien de plus.

— Faux, rétorqua le mafioso qui reprit aussitôt du poil de la bête. Il est beaucoup plus important que ça malgré les apparences. C'est d'ailleurs comme ça que Castellano voit les choses.

— Explique-toi.

— Heu, Ange Castellano a mis des paravents un peu partout dans ce business. Ceux qui sont en vue ne sont pas forcément les chefs. Et le contraire est vrai aussi. J'croisais que vous étiez mieux renseigné au sujet de Rastoli. Vous ne savez pas quelles sont ses attaches avec Castellano ?

— Tu vas me le dire.

Digger se redressa et eut un sourire dédaigneux.

— C'est son propre frère, bien qu'il ne porte pas le même nom.

Bolan assimila l'information. C'était possible après tout. Dans le contexte mafieux, tout est possible, même de garder un secret pendant des années pour éventuellement retourner une situation venant à longue échéance.

Le visage de Turacchini était toujours trempé d'une sueur qui luisait sous le soleil de plomb, mais il avait repris de l'assurance. Son regard n'était plus celui d'une bête fauve acculée par un chasseur, on pouvait y lire la ruse et le calcul. Maintenant, il ne pensait plus qu'à sauver sa peau et Bolan entendait presque grincer les rouages de son cerveau.

Rien qu'à la façon dont Turacchini avait parlé de Jack Rastoli, Bolan comprit qu'il ne le portait pas dans son cœur. Il y avait sans aucun doute une rivalité entre eux.

— Ça vous épate, hein ? ricana le mafioso.

— J'ai l'impression que tu essayes de me mener en bateau, Digger. Tout le monde sait que Chita travaillait pour Augie Marinello Jr quand il tenait toutes les rênes sur la côte Est.

— Ouais, bien sûr... C'est Castellano qui l'avait envoyé espionner Augie. Il a tellement bien joué son rôle qu'il est devenu l'un de ses lieutenants, avec tout le contrôle du Massachusetts, depuis Boston. Lorsque vous avez rectifié Augie, il a récupéré la plupart des grosses affaires pour le compte de Castellano. Des bidules qui tournent maintenant à plein rendement.

— Par exemple ?

— La plupart des gros réseaux de came d'est en ouest. C'est lui qui les dirige maintenant. Moi, je n'ai que les miettes.

Ainsi, par contrecoup et sans le savoir, l'Exécuteur avait contribué à la prise de pouvoir et à la fortune d'Ange Castellano.

C'était la meilleure.

CHAPITRE V

— Et y a pas que ça, ajouta Digger devenu d'une volubilité intarissable. Vous voulez savoir ce qu'ils mijotent avec les Ruskofs ?

S'attendant à une réponse, il fixa l'Exécuteur avec un sourire mielleux qui se figea aussitôt. Il n'y avait aucune réponse dans les yeux de glace. Seulement une évidence atroce. Malgré l'épouvantable chaleur, un froid glacial lui parcourut le dos. Ce qu'il venait de voir dans les yeux de l'Exécuteur n'était pas autre chose que l'image de sa propre mort.

— Je... Bon, je vais essayer de résumer, bégaya-t-il. Mais c'est pas facile, y a tellement de monde et de gros pognon en jeu que...

— Abrège.

— Heu, oui... Voilà. Il... je veux dire Castellano est en train de préparer le gros coup avec les Russes. Il leur a ouvert les frontières en grand et il les finance.

— Comment ça, ouvert les frontières ?

— Vous devez bien savoir comment ça se passe dans les pays de l'Est... Malgré que tous ces gus aient maintenant le droit de sortir de leurs pays, ils peuvent même pas en profiter. Ils peuvent traverser leurs propres frontières mais se font refouler en arrivant à celles des autres.

Oui, Bolan savait effectivement comment ça se passait. Ses récentes incursions à l'Est le lui avaient appris. Pour qu'un Russe, un Roumain, un Polonais ou un quelconque ressortissant des ex-pays satellites de la Russie puisse se rendre aux USA ou dans une nation européenne, il fallait qu'il y soit officiellement convié. Il était indispensable qu'une demande dûment certifiée soit adressée à l'ambassade du pays proposant afin que l'invité obtienne un visa.

Le mécanisme mentionné par Turacchini était facile à comprendre. Sous le couvert d'hommes de paille et grâce à des appuis de politicards véreux, Castellano « invitait » des ressortissants de la pègre russe.

— Il veut créer une sorte de syndicat en regroupant toutes les grandes organisations, avec lui pour tout chapeauter.

— Tu ne m'apprends rien de nouveau, Digger.

— Attendez ! Je vous disais qu'il leur file du pognon... Ces mecs s'établissent un peu partout ici et il les utilise pour des coups. Je ne sais pas combien il en a déjà fait venir, mais un sacré paquet, en tout cas.

Un coup d'œil latéral vers le minibus renseigna Bolan sur l'agitation qui commençait à s'y installer. Une fille en monokini, une serviette sur la poitrine, était en train d'en descendre, plaçant une main au-dessus de ses yeux pour se protéger du soleil. Deux autres aussi peu vêtues la suivaient de près tandis qu'à l'intérieur du petit transport des silhouettes se dressaient. Il s'apprêta à leur donner l'ordre de rester en place mais les jeunes femmes s'immobilisèrent d'elles-mêmes, se contentant de regarder dans sa direction.

— Parle-moi des deux politicards, Abie Schwarzenbaum et Bernie Marcus, fit-il sur le même ton glacial.

— Ce sont des amis de Rastoli et de Castellano, mais je sais pas vraiment ce qu'ils magouillent avec eux. Je crois qu'ils en obtiennent des passe-droits.

— Tu crois ?

— Oui. C'est tout ce que je sais, Bolan. Si je vous disais encore d'autres trucs, ce serait de l'invention. Et j'ai pas dans l'idée de vous blouser, vous savez...

Une médaille en bronze de tireur d'élite décrivit une petite parabole étincelante dans le soleil et tomba aux pieds du mafioso qui sursauta.

— Ramasse-la, Digger.

— Putain ! Vous allez me rectifier, hein ?

— Non. La médaille n'est pas pour toi. Pas encore. Prends-la et porte la à Jack Rastoli. Dis-lui que je vais m'occuper de lui.

— Mais..., gémit le truand, si je lui refile ça, il comprendra que je vous ai parlé !

— Il le comprendra de toute façon. Débrouille-toi pour présenter la situation à ton avantage. Maintenant, si tu ne veux pas faire la commission, tu peux prendre la médaille pour toi.

— Bon Dieu, non ! cracha Digger avec un rictus d'effroi.

Il se baissa tout doucement, saisit l'objet de crainte du bout de ses doigts et le contempla un instant. Puis il l'empocha et demanda d'une voix fluette :

— Dites... Est-ce que c'est pas du charre ? Vous n'allez pas me flinguer ?

— Casse-toi avant que je change d'avis, Digger.

— Mais comment ? J'ai plus de bagnole ! À moins que vous me

filiez celle des gonzesses...

— Tu as encore tes deux jambes, profite-en. Évite de te faire remarquer sur cette route pendant un quart d'heure, je t'aurai à l'œil.

— Putain ! Vous voulez tout de même pas que je me tape plus de dix bornes à pince sous ce soleil de merde ! C'est pas humain...

Pour toute réponse, le cliquetis du chien se relevant derrière la culasse de l'AutoMag fit un bruit effrayant dans les oreilles du mafioso. Il cilla et commença à reculer doucement, le visage contracté, puis pivota sur ses talons. Après un regard rempli de peur et de haine, il marcha de plus en plus vite sur la route surchauffée, grognant comme un fauve, le goudron poisseux lui collant aux semelles. Quelques secondes plus tard, il partit obliquement, quitta la chaussée et se mit à avancer rageusement dans la poussière.

Bolan le suivit des yeux durant quelques secondes. Non, ce n'était peut-être pas très humain de le laisser traverser le désert à pied jusqu'à Kiowa, sans eau et par une chaleur torride. Mais les mafiosi n'avaient rien d'humain non plus. Ils avaient fabriqué des règles ignobles, inventé un monde pourri. Il était donc logique que l'ignominie, la pourriture, se retournent parfois contre eux. Cela faisait partie du jeu dégueulasse et Bolan n'avait pas envie de s'apitoyer sur le sort d'un Turacchini ou d'un quelconque truand de la mafia.

Il était sûr qu'il s'en sortirait, poussé par sa trouille et sa haine, sa soif de vengeance encore plus forte que son besoin organique d'eau. Il arriverait à Kiowa dans trois ou quatre heures, à moins qu'il se fasse récupérer en stop par un automobiliste compatissant. Mais le délai serait suffisant pour ce que Bolan avait à faire. À partir de là, Digger pourrait se jeter sur un téléphone et rameuter ses copains de Denver.

Un peu plus tôt, un peu plus tard, le résultat serait le même pour la suite des événements.

L'interrogatoire de Turacchini avait duré moins de deux minutes. Bolan avait enregistré chaque mot, chaque intonation dans sa mémoire, se ménageant d'y réfléchir plus tard.

Il marcha jusqu'à l'attroupement de jeunes femmes qui à présent avaient toutes quitté le minibus et gardaient les yeux fixés sur lui. L'une d'elles portait quelques taches de sang sur le visage et la poitrine. Il reconnut celle que la gouape moustachue avait utilisée pour se protéger avec son corps.

Elles restaient toutes silencieuses, se demandant visiblement quel allait être leur sort, maintenant, après le sanglant affrontement dont elles venaient d'être les témoins. Il s'en approcha.

— D'où venez-vous ? leur demanda-t-il. Denver ou Colorado Springs ?

— Denver, répondit la brune, fixant d'un air abasourdi la haute silhouette harnachée pour le combat.

— Je vous conseille de remonter dans cette caisse et de rejoindre Colorado Springs sans tarder.

— Dans cette quoi ? Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

Elle avait répliqué dans un anglais impeccable mais avec un léger accent des pays de l'Est. Bolan eut un bref sourire.

— Dans le minibus. Vous savez conduire ?

— Oui, ça ira.

— Personne parmi vous n'est blessé ?

— Nous sommes toutes en vie, c'est déjà ça. Pourquoi aller à Colorado Springs ?

— Tenez-vous à retrouver ces types ?

— Après ce que nous venons de voir, pas spécialement non.

— Vous êtes russe ?

— Oui. De Kiev. Mes amies aussi.

Il ne jugea pas utile de lui demander de quelle façon elles avaient abouti entre les mains de la vermine mafieuse, la réponse était évidente.

— Avez-vous vu Natacha ? demanda encore la brune.

— Qui est Natacha ?

— Une fille de la troupe. Nous avons vu Frankie l'entraîner dans la maison tout de suite après la fusillade.

D'évidence, elle voulait parler de Frank Turacchini.

— Depuis, nous ne l'avons pas revue.

Pris d'un soupçon, Bolan retourna vers la Rolls dont il ouvrit une portière arrière. C'était bien ça. Une jeune femme blonde gisait sur le plancher du véhicule, à demi nue et sans connaissance. Mais elle respirait. On l'avait probablement droguée.

Il découvrit un petit point rouge à la pliure de son bras gauche, la trace d'une piqûre récente. Il se baissa pour la prendre dans ses bras et la transporta à l'arrière du Bronco puis rejoignit les autres filles.

— Achetez-vous quelques vêtements et téléphonez ensuite à votre consulat. Expliquez ce qui s'est passé.

— Nous n'avons pas d'argent, ils ne nous ont pas laissé le temps de prendre nos affaires.

Fouillant dans une poche de sa combinaison, Bolan en sortit une liasse de deux cents dollars qu'il tendit à la brune.

— Ils nous ont aussi pris nos passeports, ajouta-t-elle.

Il soupira. C'était classique.

— Alors rejoignez en vitesse Colorado Springs et enfermez-vous au Motel 6, c'est facile à trouver.

Il hésita une seconde, ajouta :

— Quelqu'un vous contactera et se fera reconnaître en annonçant : La Mancha. Répétez.

— La Mancha. Et ensuite ?

— Ne bougez surtout pas de là avant.

— C'est entendu. Eh bien... pourrais-je savoir...

Elle hésitait, se mordillait la lèvre.

— Oui ?

— Qui êtes-vous ?

Bolan eut un petit rire grinçant.

— La Mancha, peut-être. Ça n'a pas d'importance.

Il monta dans le minibus et entreprit d'en sortir les cadavres du gros chauve et du truand à moitié décapité par l'AutoMag, les traîna jusqu'à un accotement et les dissimula derrière des rochers.

— Ne perdez pas de temps, conseilla-t-il aux filles.

Sans plus s'occuper d'elles, il rejoignit le Bronco dont il lança le moteur. Il jeta un coup d'œil à la jeune femme endormie sur la banquette arrière et démarra. Quatre cents mètres plus loin, il aperçut Turacchini qui marchait dans la caillasse, loin de la route. Le mafioso s'immobilisa pour regarder passer le véhicule de Bolan puis poursuivit son chemin d'une démarche rageuse.

Un tout petit pion, Digger ? Foutaise. Il avait cherché à s'en tirer en minimisant son rôle mais Bolan était certain qu'il avait son importance dans les affaires locales. Les types de son genre sont à la fois coriaces et pleins d'ambition. Même si Rastoli le singe ne lui laissait que des miettes, selon ce qu'il prétendait, sûr qu'il avait fait son trou dans l'organisation.

En tout cas, par son intermédiaire, l'Exécuteur venait de se dévoiler et de déclarer la guerre au clan Castellano. C'était la meilleure manière de provoquer des réactions chez l'ennemi. La politique de l'attentisme ne donnait jamais rien de bon. Il voulait voir les spécialistes ès-magouilles paniquer pour de bon et s'agiter en tous.

À part Jack Grimaldi qui lui procurait une assistance aérienne, Bolan était seul pour cette mission au Colorado. Seul mais mobile et parfaitement entraîné à la guerre éclair, au blitzkrieg. Et il possédait maintenant des renseignements significatifs sur la vermine locale. Jack Grimaldi devait bientôt lui en fournir un complément. Le seul élément

manquant concernait la nature de la combine pourrie, mais l'Exécuteur pensait que l'inconnue au problème lui apparaîtrait au cours de l'action. Il en avait déjà une idée assez consistante.

En misant sur l'effet de surprise, la panique, et la rapidité d'exécution, il avait une chance de liquider l'affaire du Colorado en quelques heures.

Il n'était plus qu'à deux ou trois kilomètres de Kiowa quand le pilote se signala à travers le transceiver.

— Oui, fit simplement Bolan dans le Motorola.

— Je suis en vue de Denver, mais apparemment le gros insecte ne va pas atterrir à Stapleton Airport. Il vient de changer d'axe en direction de l'ouest.

— Colle-leur au train, Jack.

— L'emmerde, s'ils descendent de ce taxi pour continuer en bagnole, c'est que je ne pourrai pas les suivre.

— Fais le maximum.

— Ouais. Et de ton côté ?

— Tout va bien. Silence radio, Jack.

— D'accord. Ciao.

Bolan reposa l'appareil sur la banquette. Il atteignit Kiowa en trois minutes, s'arrêta sur un parking en terre battue et appela sur son radio-téléphone le bureau de Harold Brognola, à Washington.

— Je suis sur une ligne non protégée, annonça-t-il d'emblée au haut fonctionnaire du Justice Department.

— D'où appelles-tu ?

— De quelque part dans le Colorado, je ne peux pas te donner plus de précision. Écoute, j'ai besoin que tu fasses récupérer une cargaison par ici. C'est urgent.

— Quel genre ?

— Huit poupées russes, elles seront à Colorado Springs dans...

— Des quoi ? s'exclama Brognola.

— Des danseuses, des filles que les *amici* soumettaient à leur bon plaisir. Tu connais la musique.

— Et elles sont russes ?

— Ouais. Et à moitié à poil. Ce qui signifie qu'elles ne passeront pas longtemps inaperçu, elles sont plutôt du genre explosif. Qu'elles aillent s'acheter des fringues dans un magasin ou qu'elles se présentent dans cette tenue n'importe où, ça provoquera immanquablement des remous. Et nos amis ne vont pas tarder à tendre leurs oreilles partout dans le coin.

— D'accord, je vais envoyer quelqu'un pour les récupérer. Où sont-elles ?

— Je leur ai conseillé de s'enfermer jusqu'à nouvel ordre au Motel 6, à Colorado Springs. C'est dans North Chestnut Street. Le mot de passe est La Mancha.

— O.K.

— Fais vite.

— Je m'en occupe dès que tu auras raccroché. Où en es-tu personnellement ? Je veux dire, as-tu fait globalement le point ?

Brognola était bien sûr au courant de l'arrivée de l'Exécuteur au Colorado, à travers ce que lui en avait dit Frank Vitali, la taupe fédérale.

— Si on veut. Ça se présente plutôt dans le brouillard mais j'entrevois les contours de la magouille. Les cannibales ont gangrené pas mal de civils parmi les plus influents, surtout de gros politicards qui leur mangent dans la main. Ça va apparemment très loin.

— Jusqu'où ?

Bolan soupira.

— À mon avis, bien au-delà de l'ex-rideau de fer.

— Mais qu'espèrent-ils de ce côté ?

— Ça peut être n'importe quoi. Autrement dit : tout. Tout est permis là-bas. De la prostitution aux marchés clandestins d'armement, en passant par la came. Ils ont compris depuis longtemps que c'est dans les pays les plus pauvres qu'on peut faire facilement le plus de fric.

— C'est un fait, le contexte se prête à toutes les saloperies.

— Je pense aussi qu'ils importent des effectifs de l'est. À quelles fins, je n'en ai pas la moindre idée, je vais mouiller un œil là-dessus. Autre chose, je vais t'envoyer par modem le contenu d'une disquette informatique. Tu restes à ton bureau ?

— Je n'en bouge pas.

— Il y a peut-être un mot de passe qu'il faudra faire sauter, je ne suis pas outillé pour ça.

— Envoie-moi les données, je les ferai passer au labo d'informatique.

— Le temps de rejoindre une planque. Au fait, as-tu des nouvelles de Scratcher ?

« Scratcher » était le nom de code de Frank Vitali.

— Il m'a appelé juste avant toi pour me dire que de grosses têtes de chez qui tu sais tiennent une conférence impromptue à New York.

Il n'y a pas été convié, mais il a entendu quelques bruits au sujet de nouvelles alarmantes qui leur sont parvenues de l'endroit où tu es.

— Les nouvelles vont très vite.

— Trop vite. Ils sont super-organisés, tu devrais y aller sur la pointe des pieds, Striker.

— Tu sais bien que c'est impossible. Maintenant que j'ai donné le coup d'envoi, je suis obligé de foncer dans le tas.

Brognola poussa un gros soupir qui fit l'effet d'une tornade dans le téléphone.

— Fais vachement gaffe, Striker. Tu es sur un terrain découvert et tu n'as pas ton gros veau comme soutien logistique.

Harold Brognola faisait allusion à la nouvelle version du gros char de combat déguisé en innocent mobil-home, que l'Exécuteur avait tant de fois utilisé dans sa guerre contre la mafia. L'engin avait une double vocation : offensive et logistique. Il bénéficiait d'un armement ultramoderne allant de la mitrailleuse de .50, jusqu'à une tourelle lance-missiles permettant des coups au but à plus de six kilomètres, même de nuit ou par temps couvert. Mais aussi il était équipé de moyens radio fonctionnant à travers les relais-satellites, d'ordinateurs de navigation et de téléinformatique, ainsi que de systèmes de repérage longue portée.

Malheureusement, le « gros veau », comme l'appelait Brognola, avait subi quelques dommages lors du dernier blitz de Bolan qui avait dû le confier temporairement à ses amis Schwarz et Blancanales pour une révision générale.

Au Colorado, donc, il devait opérer avec des moyens conventionnels et un peu plus que d'habitude sur le fil du rasoir.

Se retournant, il observa la blonde allongée sur la banquette arrière. Elle paraissait dormir paisiblement mais son teint était très pâle et les ailes de son nez un peu pincées. Il se demanda si les ordures mafieuses n'avaient pas trop forcé sur la dope pour la faire tenir tranquille. Une bouffée de colère lui monta brusquement à la tête et il lança à Brognola :

— Il faut que je te largue. À tout à l'heure. Coupant la communication, il relança vivement le 4x4 sur la route en direction de Franktown et Castle Rock. L'état de la fille l'inquiétait. Si Frank le fumier Turacchini lui avait injecté une overdose, il n'avait pas une minute à perdre.

CHAPITRE VI

Le médecin était un gros homme au visage couperosé et à l'œil larmoyant. Une plaque en laiton terni, à l'entrée du petit immeuble, mentionnait : « Dr Samuel Lyman – Free consultation – Most Insurance Accepted ». L'entrée du cabinet et la salle de consultation sentaient la cuisine grasse et d'autres odeurs indéfinissables. L'homme aussi dégageait une odeur de bière et de whisky.

Bolan ne lui accordait qu'une confiance très relative, mais il était bien obligé de faire avec. Il avait trouvé son cabinet à l'entrée de Castle Rock et n'avait pas cherché plus loin, le temps comptait.

— Où est cette personne ? demanda le praticien qui examinait le visiteur d'un œil torve.

— Dans ma voiture.

— Et qu'est-ce qu'elle a ?

— Une intoxication par la drogue.

— Faites-la venir ici, je l'examinerai.

— Non. Il faut que vous veniez, prenez le nécessaire.

— Certainement pas. Je n'ai pas pour habitude de consulter dans un véhicule.

— Quel genre de médecin êtes-vous, Lyman ? Je vous ai dit que cette jeune femme est sans connaissance.

Bolan avait abandonné sa tenue de combat dans le Bronco et essuyé son maquillage de combat, mais le Beretta 93-R était niché dans son holster d'épaule, sous un blouson léger. Il le fit apparaître en une fraction de seconde et le montra au médecin récalcitrant :

— Faites ce que je vous dis, toubib, je n'aimerais pas avoir à me servir de ce joujou. O.K. ?

Le gros type eut un haut-le-corps. Ses yeux humides s'agrandirent et il respira bruyamment.

— C'est bon, montrez-moi où est votre voiture, siffla-t-il en s'emparant d'une trousse.

L'Exécuteur le suivit hors de la salle de consultation miteuse, puis dans l'entrée. Le Dr Lyman s'arrêta sur le seuil, mettant une main au-dessus de ses yeux pour se protéger de l'inférieure luminosité.

— Marchez vers le parking, fit Bolan.

Ils accomplirent une cinquantaine de pas dans la fournaise. Puis Bolan ouvrit une portière du Bronco dont le moteur tournait toujours au ralenti. L'air climatisé à l'intérieur du 4x4 était agréable à respirer.

Il replit le dossier d'un fauteuil à l'avant et le médecin s'assit à côté de la jeune femme, sortit un stéthoscope de sa trousse. Puis il lui examina les yeux et l'ausculta. Bolan trouva que ses mains s'attardaient un peu trop sur les rondeurs dénudées de la jeune femme.

Quelques instants plus tard, Lyman haussa les épaules et déclara d'un ton incertain :

— Son pouls est beaucoup trop rapide, il faudrait l'hospitaliser.

— Quel est votre diagnostic ?

— Si je savais exactement ce qu'on lui a fait prendre comme drogue ! C'est elle qui ?...

— Sûrement pas. Et j'ignore de quelle drogue il s'agit, peut-être de la morphine. Ne pouvez-vous pas lui administrer un tonique ?

— Faudrait lui faire un tubage...

— Un tubage pour une injection par voie intraveineuse ! fit Bolan, écoeuré. En quoi êtes-vous spécialisé, doc ? La médecine ou l'arnaque ?

Lyman lui jeta un regard gluant.

— Je suis médecin généraliste, pas expert en toxicomanie.

Bolan pencha plutôt pour les avortements illégaux et les traficotages en tous genres.

— Rentrez chez vous, lui ordonna-t-il sèchement.

— Comme vous voulez. Mais vous me devez vingt dollars pour la consultation.

Il se fouilla, tendit deux billets de dix dollars au gros homme. Celui-ci prit l'argent sans manifester pour autant l'intention de s'en aller.

— Il y a aussi le déplacement et l'intention...

— Quelle intention ?

— De par ma profession, je suis tenu au secret. Vous comprenez ?

Bolan comprenait très bien ce que voulait dire l'infect charlatan.

— Je vois, oui. Vous voulez connaître mon intention à moi ?

Tapotant la crosse du Beretta dans le holster, il fixa le médecin véreux d'un regard réfrigérant. Celui-ci déglutit péniblement, fit un geste calmant de la main et se laissa glisser hors du véhicule. Bolan

verrouilla la portière. Il s'apprêtait à démarrer quand la jeune femme remua un peu sur sa banquette et murmura quelques mots inintelligibles. C'était bon signe.

Un peu plus loin, il trouva un bar de routiers, se gara, prit une Thermos et alla chercher du café. Lui soulevant la tête, il réussit à lui faire avaler les trois quarts d'un gobelet en carton.

S'engorgeant soudain, elle eut une quinte de toux et Bolan dut la faire asseoir, lui tapota doucement le dos.

Brusquement, elle ouvrit les yeux, respira par saccades et ânonna une phrase que l'Exécuteur ne comprit pas. D'après la consonance, c'était du russe.

Puis, en anglais cette fois :

— Il faut... partir. Ils savent... Partir...

Elle paraissait fixer Bolan mais son regard était trouble, sa pupille dilatée. Il y lut de la panique.

— Cool, lui dit-il doucement. Vous êtes en sécurité.

L'allongeant de nouveau sur la banquette, il repassa au volant. Il conduisit doucement le Bronco jusqu'à l'embranchement de l'Interstate Highway N° 25 et prit la direction de Denver. Selon son estimation, Turacchini n'avait pas encore atteint Kiowa. En revanche, les gros poissons récupérés par le Bell Ranger avaient déjà dû donner l'alerte et la région serait bientôt sillonnée par des chasseurs de scalps. Bolan connaissait parfaitement leurs méthodes d'investigation qui souvent se révélaient beaucoup plus efficaces que celles des policiers. Les *amici* ne s'encombraient jamais des règles en usage ou du protocole établi. Ils se déplaçaient à la manière d'un rouleau compresseur, ratissant rapidement les zones considérées comme suspectes et utilisant tous les moyens de coercition possibles. Ils finiraient donc immanquablement par aboutir chez cet escroc minable qui se disait médecin et celui-ci ne se ferait pas prier pour parler.

L'Exécuteur avait perdu de précieuses minutes qu'il fallait maintenant rattraper. Les cannibales tireraient très vite les conclusions qui s'imposaient. Il fallait donc s'éloigner au plus vite et larguer le Bronco.

Une quarantaine de kilomètres seulement le séparait de sa destination. Il ne mit que vingt-cinq minutes pour y parvenir. C'était une petite villa qu'il avait louée pour un mois sous une fausse identité, huit jours auparavant. Un endroit tranquille au sud-est de Denver, près de Cherry Creek Lake, dans une zone plantée de pins. Il ne l'avait pas encore utilisée, se réservant de s'en servir comme planque en cas de besoin.

Il y transporta la fille après avoir fait entrer son véhicule dans un

box attendant. Il la déposa sur un lit, lui fit de nouveau boire du café et entreprit de lui faire un massage énergétique, insistant particulièrement sur les centres nerveux.

Elle avait complètement repris connaissance mais restait encore un peu dans les vaps. Balbutiant des phrases décousues, elle tenta de s'asseoir à l'instant où le radio-téléphone émit un appel.

— Restez tranquille, lui ordonna-t-il, la forçant à s'allonger complètement.

Saisissant l'appareil, il passa sur « talk » et entendit la voix de Jack Grimaldi :

— Je suis au bout de la trajectoire, à Indian Hills. Tu vois où c'est ?

— Oui, acquiesça Bolan qui avait parfaitement en tête la topographie de la région autour de Denver. Comment ça se présente ?

— C'est une grosse propriété avec un parc. Le Bell Ranger y a déposé en direct les sept gus ramassés sur la route. Je suis en survol à six cents mètres et j'ai déjà fait quelques passages prudents. J'ai fait aussi quelques minutes de film vidéo, tu auras une vue d'ensemble de l'endroit. Je crois que c'est le campement de nos Indiens, il y a des gros bras qui déambulent un peu partout dans le parc.

— Une place-forte ?

— Sûrement, oui.

— Et le Bell ?

— Reparti aussitôt qu'il a largué ses passagers. J'ai noté son indicatif, faudra que j'essaye de me renseigner sur son propriétaire.

— Débrouille-toi aussi pour savoir à qui appartient la baraque.

— Bien sûr. Je pense qu'on n'a pas fini d'avoir des surprises...

— Bon, décroche et pose-toi à Stapleton.

— Wilco ! fit joyeusement Grimaldi.

Bolan posa le radio-téléphone sur une table et rejoignit le lit où la blonde paraissait s'être rendormie. Il se déshabilla, ne conservant que son slip, souleva le corps magnifique et le transporta dans la douche dont il régla la température de l'eau sur tiède. D'un bras passé sous ses épaules, il la maintint debout, lui frictionna le dos avec sa main libre, l'obligeant à rester sous le jet crépitant. Elle se débattit au début puis se laissa faire et, peu à peu, se tint plus fermement sur ses jambes.

Lorsqu'elle commença à reprendre vraiment ses esprits, il ferma le robinet et la porta sur le lit, entreprit de la frotter vigoureusement avec une serviette. Il en était aux jambes quand elle grimaça et marmonna en anglais :

— Arrêtez... Vous allez m'arracher la peau.

Son regard, à présent était redevenu normal. Bolan lui sourit.

— J'arrête si vous me prouvez que vous êtes capable de tenir debout toute seule.

— Que je... Mais bien sûr que je tiens debout !

S'asseyant sur le bord du lit elle mit les pieds sur la moquette et se dressa, ceignant la poitrine et les hanches avec la serviette de bain. Puis elle commença à faire quelques pas chancelants jusqu'à une table contre laquelle elle s'appuya.

— Vous voyez, je...

Elle resta la bouche entrouverte et sembla prendre seulement conscience de la situation.

— Je... où sont mes vêtements ?

— Quelque part dans le désert, du côté de Big Sandy.

— Mon Dieu !

Brusquement elle parut se souvenir, se mit les mains de chaque côté de la tête et fronça les sourcils.

— Ces coups de feu... Tous ces gens qui criaient et qui couraient en tous sens... Mais qu'est-ce que c'était ?

Bolan ouvrit une valise dont il retira un T-shirt et un jean, les tendit à la blonde.

— Mettez ça. C'est beaucoup trop grand pour vous mais c'est tout ce que j'ai à vous offrir pour l'instant.

Saisissant machinalement les vêtements, elle insista :

— Qu'est-ce que c'était ?

— Une simple déclaration de guerre.

— Comment ? Vous voulez dire que l'armée... Je n'e comprends pas.

Il lui lança un coup d'œil amusé.

— Ça ne fait rien. Passez ces habits. Vous pouvez utiliser la salle de bains si vous voulez, il y a du dentifrice et une brosse à dents neuve et...

— Et peut-être aussi du maquillage ? sourit-elle, dévoilant des dents éclatantes.

Bolan se rhabilla et passa dans la salle de séjour pour installer sur une table un petit ordinateur portable équipé d'un modem, qu'il brancha sur la ligne téléphonique de la villa.

Insérant dans le lecteur la disquette ramassée dans la propriété des *amici*, près de Big Sandy, il tenta d'en lire le contenu. « Échec », lui

signala très vite l'ordinateur. Ainsi qu'il s'y attendait, il fallait un mot de passe pour accéder aux fichiers sauvegardés.

Il sentait d'instinct qu'il tenait là quelque chose de capital pour la suite des événements.

CHAPITRE VII

L'Exécuteur pianota sur son radio-téléphone le numéro de Harold Brognola, lui déclara dès qu'il l'eut en ligne :

— Je vais t'envoyer le cocktail informatique. Donne-moi un numéro de réception.

Le super-flic de Washington lui égrenait huit chiffres.

— O.K. Je passe en émission dans trente secondes. Il y a bien un password.

— Je suppose que tu veux ça tout de suite ? fit Brognola avec un petit ricanement.

— Oui, rétorqua Bolan sans aucun humour. Je laisse mon système branché.

— Donne-moi au moins une heure, il y a peut-être des millions de combinaisons possibles et même nos bécaneux n'ont pas encore appris à réaliser des miracles.

— Fais le maximum, Hal. Il se pourrait bien que ce soit la clé de toute la combine ici... As-tu des nouvelles au sujet de la marchandise à récupérer ?

— Pas encore, mais j'ai fait le nécessaire. Une équipe locale est en route pour le Motel 6.

— Merci.

L'Exécuteur coupa le radio-téléphone puis commanda le transfert par modem. Quand il se retourna, il vit la blonde appuyée contre le chambranle de la porte qui l'observait d'un air grave. Elle était encore un peu pâle mais son regard se montrait ferme. Effectivement, les vêtements qu'il lui avait prêtés étaient beaucoup trop grands pour elle, sans pourtant la rendre ridicule. Il pensa qu'elle aurait pu s'habiller avec n'importe quoi et rester toujours belle.

— Savez-vous où sont mes amies ? demanda-t-elle.

Il se leva, passa dans la cuisine et ouvrit le frigo dont il tira une bouteille de jus d'orange qu'il servit dans un verre.

— Je les ai envoyées en lieu sûr.

— Mais où ?

— Ne vous inquiétez pas pour elles, les cannibales ne les

retrouveront pas.

— Les cannibales ?

Bolan soupira puis eut un rire bref. Il lui tendit un verre.

— Frank Turacchini, Jack Rastoli et leurs amis sont les cannibales.

— Qui appelez-vous ainsi ? Vous voulez dire Frankie Turan ?

— Écoutez, Natacha, je n'ai pas beaucoup de temps à vous consacrer mais il faut que nous discussions. J'ai besoin d'éléments précis, pas d'un discours à bâtons rompus. Est-ce que vous comprenez exactement ce que je vous dis ?

Le regardant d'un drôle d'air, elle acquiesça :

— Très bien, oui. Vous connaissez mon prénom ?

— Oui. Et ce serait encore mieux si vous me disiez votre nom et si je savais également ce que vous êtes.

— Natacha Maïakovska. On m'appelle plus généralement Maya. Natacha est un prénom un peu trop répandu. Et j'ai vingt-six ans.

— Russe ?

— Oui. J'ai fait mes études là-bas, ensuite j'ai passé deux ans à l'Académie de danse de Kiev. Et puis j'ai monté une petite troupe de danseuses.

— Où avez-vous appris l'anglais ?

— À Kiev.

— Vous avez eu un bon professeur.

— Malgré plus de soixante-dix ans de régime communiste, les Russes ne sont pas des gens stupides. Est-ce que j'ai rêvé, ou vous m'avez réellement transportée dans une voiture ?

— Vous n'avez pas rêvé. Vous étiez dans le cirage, on vous avait droguée.

— Je... Je crois que j'aurais dû commencer par vous remercier. Vous êtes policier ?

Il éluda :

— Que faisiez-vous là-bas dans cette maison ?

— Mes amies et moi nous devions servir d'hôtesse. On nous avait dit qu'il y aurait des gens très importants et une petite fête après la conférence. J'ai compris trop tard que ces gens voulaient simplement coucher avec nous. Nous ne sommes pas des putains, vous savez.

Peut-être pas encore, songea Bolan. Mais si ces filles magnifiques étaient restées encore un peu entre les mains des *amici*, c'est exactement ce qu'elles seraient devenues. Les différentes étapes menant à la prostitution étaient bien connues.

— Et puis, il y a eu cette fusillade, enchaîna-t-elle. Je n'ai pas compris tout de suite ce qui se passait. D'abord j'ai cru que des bouteilles d'eau gazeuse explosaient au soleil, et c'est ensuite que j'ai entendu les détonations. J'ai vu des hommes se jeter par terre, d'autres courir en tous sens. C'était effrayant. Je me suis protégée comme j'ai pu, avec mes camarades et puis... tout s'est arrêté d'un seul coup. Des hommes sont montés dans des voitures qui se sont lancées à toute vitesse vers la montagne. Je crois qu'il s'est passé moins de dix minutes avant qu'il y ait une nouvelle agitation. Entre-temps, j'ai entendu des explosions, assez loin, des détonations rapides, aussi. Quelques instants après, Frankie s'est littéralement jeté sur moi et m'a entraînée de force vers sa voiture...

Elle s'interrompt pour boire un peu de jus d'orange et poursuit :

— Il m'a obligée à m'asseoir sur la banquette arrière et un autre homme m'a tenue pendant qu'il me faisait une piqûre dans le bras. La tête a commencé à me tourner en quelques secondes et j'ai compris qu'on m'avait injecté une drogue. Tout de suite après, des gens se sont précipités dans la Rolls, j'ai été jetée sur le plancher et ils m'ont mis les pieds dessus comme si je n'étais qu'un tas de chiffons. Après... je ne me rappelle plus vraiment ce qui s'est passé, il y a eu des instants où j'entendais des voix et le bruit du moteur, mais je n'en ai qu'une vague notion. Beaucoup plus tard, enfin, c'est ce qui m'a semblé, il y a eu de nouvelles explosions et des secousses violentes, puis j'ai senti qu'on me portait dans un autre véhicule... J'ai aussi le souvenir confus que quelqu'un s'occupait de moi, qu'on me massait. Mais c'est seulement sous la douche que j'ai commencé à me retrouver vraiment moi-même... Dites, auriez-vous une cigarette ?

Il lui tendit un paquet de Marlboro et la flamme d'un briquet. Soufflant doucement sa fumée, elle questionna :

— Savez-vous qui est responsable de toute cette panique ?

— Moi, fit-il laconiquement.

— Vous ?... Vous voulez dire que c'est vous qui avez tiré sur la maison et sur tous ces gens ?

— C'est tout à fait ça. Vous étiez sans le savoir dans l'ancre des loupes, Natacha...

— Mais vous auriez pu nous toucher aussi...

— Aucun risque. Je vous voyais comme si je pouvais vous toucher avec la main à travers une lunette télescopique. Vous n'aviez pas l'air de vous ennuyer dans cette piscine, en compagnie de Jack Rastoli.

— Vous voulez dire Jack Driscoll ?

— Pas du tout. J'ai bien dit Jack Rastoli, et c'est un mafioso de pure souche. Vous savez ce qu'est la mafia ?

— Nous avons nous aussi ce problème en Russie.

Ses yeux pleins de lumière s'agrandirent.

— Alors... Vous n'êtes pas policier ?

— Pas vraiment, non, lui sourit-il.

Elle l'observa avec une certaine angoisse dans le regard.

— Pas vraiment ?... Est-ce que cela veut dire que vous appartenez à un, comment dire... un service secret ?

— Nous en reparlerons, répliqua-t-il. Je vais m'absenter pour une heure au maximum. Reposez-vous. Je vous conseille de ne pas quitter cette villa avant mon retour.

— Vous craignez qu'ils nous retrouvent ?

— Je crains qu'ils vous retrouvent vous si vous montrez le bout de votre nez. Moi, ils me trouveront sûrement sur leur route.

Il avait prononcé la dernière phrase d'un ton involontairement grinçant et la jeune femme frissonna.

— Ne répondez à aucun appel, ajouta-t-il. Si vous avez soif, vous trouverez de quoi boire au frigo et je vous laisse les cigarettes.

— Et si...

— Si je ne revenais pas ?

— Oui, c'est ce que je voulais dire.

— Je reviendrai, affirma-t-il. Mais si j'en étais empêché, si vous ne me voyez pas au bout de deux heures, passez seulement un coup de fil à ce numéro.

Il inscrivit le numéro de Harold Brognola sur un bout de papier qu'il déposa sur la table, ajouta :

— C'est une ligne directe. Le cas échéant, expliquez la situation à la personne qui vous répondra. N'appellez personne d'autre. D'accord ?

— Entendu. Mais je voudrais pouvoir récupérer mes vêtements.

— Ça me semble difficile, lui sourit-il. Je vais vous acheter ce qu'il faut.

Il lui adressa un petit signe réconfortant et quitta la villa pour se rendre dans le garage où il avait placé le Bronco. Il déchargea son armement personnel qu'il entreposa provisoirement contre un mur et s'installa au volant.

Une drôle de Moujik, se dit-il en démarrant. Du genre plutôt naïf mais qui calculait soigneusement ce qu'elle disait. Natacha Maïakovska n'avait rien d'une idiote. Il pensa qu'elle était loin de lui avoir dit l'essentiel sur son rôle auprès des *amici*. Question de flair.

Ces beaux yeux pleins de soleil et de candeur étaient-ils ceux d'un

ange ou d'une créature issue de l'enfer de la mafia russe ? Ouais, il l'avait trouvée en très mauvaise posture, c'était certain. Mais ça ne signifiait pas pour autant qu'elle ne trempait pas d'une manière ou d'une autre dans la soupe dégueulasse. Les mafiosi se tirent parfois la bourre entre eux pour des questions d'intérêt ou de rivalité de territoire, entraînant avec eux ceux qui gravitent dans leurs vicieuses affaires.

Natacha Maïakovska, pourtant, ne ressemblait pas à une aventurière, pas plus qu'à une de ces filles à gangsters. Son regard était clair, sans malignité aucune et reflétait une âme pure.

Alors quoi ? Bolan, pour l'instant, était perplexe. Il faudrait bien qu'il sache.

CHAPITRE VIII

Il se rendit à l'agence Thrifty où il avait loué le Bronco qu'il restitua immédiatement. Un taxi l'amena ensuite chez un second loueur de véhicules où il choisit un autre 4x4, un gros Dodge « Ram Charger » dont il paya d'avance la location pour une semaine.

Ensuite, il passa dans un quartier commerçant de Denver et acheta quelques vêtements et des chaussures pour Natacha Maïakovska, ainsi qu'un nécessaire de toilette. Lorsqu'il fut de retour, il remisa le Ram Charger dans le petit garage, prit ses paquets et entra dans la villa.

La jeune femme était sagement assise devant la télé et sirotait un nouveau verre de jus d'orange. Un sourire de gamine se dessina sur son visage dès qu'elle l'aperçut.

Déposant les paquets sur la table, Bolan les ouvrit pour en sortir ses acquisitions : un jean à la taille de la fille, un chemisier en soie sauvage et une paire de baskets, ainsi que quelques sous-vêtements.

— Oh ! Vous m'avez acheté des fringues ? s'exclama-t-elle. C'est bien comme ça qu'on dit ?

— Je pense que vous vous sentirez mieux que dans les miennes, dit-il.

— Vous êtes gentil.

— Ce n'est pas l'opinion générale.

— Moi je vous trouve formidable. Alors, vous n'êtes pas flic ?

— Ecoutez, Natacha...

— Maya. Je préfère Maya

— O.K. pour Maya. Non, je ne suis pas policier, je préfère que les choses soient bien au point entre nous.

Elle eut un rire clair, rétorqua :

— C'est peut-être mieux comme ça. J'ai entendu dire que les policiers américains sont des gens durs qui font tout pour mettre les suspects en prison, même s'ils ne sont pas coupables.

— C'est une façon de voir les choses.

— Qui êtes-vous réellement ?

— Je suis Mack Bolan.

— Et vous faites quoi ?

Elle n'avait eu aucune réaction en entendant prononcer son nom.

— Habituellement, je trucidé la mafia.

— Il y a des moments où vous n'êtes vraiment pas facile à comprendre. Qu'est-ce que veut dire trucider ?

— Je liquide les crapules, si vous préférez.

— Vous... Vous les tuez ?

— Ouais. Ça vous choque ?

— Non, pas exactement. En Russie, nous avons été habitués à la barbarie. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi vous faites ça. Ça ne peut pas être un métier aux États-Unis !

Il retint un sourire sarcastique, s'assit d'une fesse sur l'accoudoir d'un fauteuil et alluma une cigarette.

— Ça n'a rien d'un métier, non. Et je n'ai pas choisi ce que je fais, du moins au début. Une fois que vous êtes pris dans l'engrenage, il faut aller jusqu'au bout. Tuer ou être tué. Tuer et encore tuer. Plus vous liquidez la vermine et plus il en sort de partout.

— Je n'avais pas cette conception de la justice.

— Je ne vous parle pas de justice, mais de survie. Avez-vous entendu parler de la *Cosa Nostra* ?

— Par les journaux, oui. Certains journalistes prétendent que ça n'existe pas, du moins pas aussi fort qu'en Russie.

— Ce sont certains Italiens qui ont inventé le syndicat du Crime, pas les Russes. Croyez-moi, tout ce qu'on raconte sur la mafia aux États-Unis est bien réel, et la plupart du temps cela va beaucoup plus loin que les racontars de journalistes. Vous et vos amies étiez entre les mains de la *Cosa Nostra*. Vous ne vous en êtes pas aperçue ?

Elle marqua une pause avant de répondre.

— Pas au début. Ce n'est que ce matin, en arrivant dans le désert, que je me suis sentie mal partie. Deux d'entre eux, surtout, avaient vraiment des allures de gangsters et... j'y pense... Comment avez-vous dit ? Mack Bolan ?

— C'est bien mon nom.

— Il me semble que j'ai entendu quelqu'un crier quelque chose à votre sujet, ce matin. Oui, je ne pense pas me tromper. Il a associé votre nom à un qualificatif assez grossier comme...

De nouveau, elle s'interrompt et plissa le front. Visiblement, elle cherchait ses mots.

— Bolan la pute ? suggéra-t-il. Ou Bolan le fumier ?

— Oui ! C'est exactement ça. Bolan la pute. Il criait que ça pouvait

être vous... Je n'ai pas entendu la réponse, la fusillade a repris aussitôt.

— Savez-vous exactement qui sont Frank Turacchini et Jack Rastoli ? Et les autres qui étaient avec eux ?

— D'après vous, ce sont des gangsters ?

— Mieux que ça. Des charognards vicieux et complètement dégénérés. Des psychopathes. Vous comprenez ?

— Oui. Mais ils ne ressemblaient pas vraiment à cette description. Ils nous ont dit qu'ils étaient des hommes d'affaires et qu'ils manipulaient de très gros marchés industriels. Ils avaient apporté des dossiers avec eux.

— Et des filles, aussi.

Là, elle réagit. Ses yeux bleus s'allumèrent, s'éteignirent, et elle fit une petite moue.

— Ils voulaient terminer par une petite fête, après la signature des contrats.

— C'est ce qu'ils vous ont dit ?

— Tout à fait.

Après un temps mort, elle déclara :

— Nous sommes aux USA depuis peu de temps, nous ne savions pas très bien comment ça se passe ici. Tout cela nous paraissait un peu bizarre mais sans danger.

Bolan soupira. L'instant de vérité arrivait maintenant. Il lui dit sèchement :

— Ne me racontez pas d'histoire, Maya Vous avez mis les pieds dans une galère qui risque de vous broyer si vous ne changez pas d'axe.

— Pourquoi pensez-vous que je vous raconte des histoires ? se cabra-t-elle.

— Parce que c'est la vérité. Vous mentez mal.

Son regard magnifique se voila et elle demeura silencieuse un assez long moment. Bolan crut discerner quelque chose comme deux larmes dans ses yeux. Il devait aller jusqu'au bout. Il lui assena :

— Pourquoi Digger vous a-t-il droguée et jetée dans sa Rolls ? Vous et pas les autres filles.

— Mais je n'en sais rien ! Peut-être s'imaginait-il que je sais des choses qu'il ne faudrait pas ou que...

— Des choses qu'il ne faudrait pas ! grogna Bolan. Vous êtes idiot ou quoi ? Ces gens-là sont des dingues, des psychopathes, mais ils savent réfléchir. Ils savent exactement qui vous êtes et surtout ce que

vous êtes, et c'est ça que je veux vous entendre dire.

— Certainement pas ! s'exclama-t-elle soudain.

— Vous ne voulez rien dire ?...

— Non, je... je veux dire qu'ils ne savent peut-être pas vraiment, qu'ils se trompent...

Bolan se leva du fauteuil, écrasa sa cigarette dans un cendrier.

— O.K., je vais vous conduire à Denver et vous laisser vous débrouiller avec toutes ces choses que vous ne devriez éventuellement pas savoir.

Elle se leva à son tour.

— Attendez ! Ne faites pas ça.

Bolan s'arrêta devant la porte qu'il venait d'ouvrir. Devant lui s'étalait le petit parc entourant la maison, planté d'arbres à son extrémité. Une énorme bouffée d'air brûlant entra dans la pièce.

Sans se retourner, il demanda d'une voix plus amicale :

— Vous n'êtes pas exactement ce que vous m'avez laissé entendre, n'est-ce pas ?

— Eh bien... Pas tout à fait, non.

— Si vous voulez que je vous donne un coup de main, racontez-moi tout.

— Parce que vous croyez que j'ai besoin d'un coup de main ? rétorqua-t-elle d'un ton encore hésitant.

Il referma la porte et lui fit face.

— Bien plus que ça. Vous pouvez parier qu'ils sont déjà en train de vous chercher partout pour vous remettre les pattes dessus et alors vous aurez tout à craindre. Ce qu'ils vous ont déjà fait ne vous suffit pas ? Que représentez-vous pour eux ?

— C'est assez compliqué, répliqua-t-elle d'une toute petite voix, au bout d'un moment.

— J'ai tout mon temps.

Le téléphone sonna à cet instant. C'était le pilote Jack Grimaldi.

— J'ai les renseignements, annonça-t-il. Il y a aussi le bout de film vidéo que j'ai fait au-dessus de Indian Hills. Je t'apporte tout ça ?

— Oui. Trouve aussi un lecteur vidéo et rapplique.

— Où es-tu exactement ?

— Planque numéro un.

— O.K. Dans trente minutes.

Bolan raccrocha, considéra de nouveau Natacha Maïkovska.

— Allez-y, Maya. Que faisiez-vous réellement au milieu des

amici ?

Elle avait fait quelques pas dans la pièce durant la brève conversation téléphonique. Elle avait un air grave, nuancé d'anxiété, mais elle prit place dans un fauteuil, croisa sagement les jambes et commença à parler sans détour :

— Je fais partie d'une organisation internationale de lutte contre le proxénétisme. Peut-être en avez-vous entendu parler, ça s'appelle Sanctuaire Bleu.

Bolan hochait affirmativement la tête et elle poursuivit :

— Il y a de nombreuses divisions et sous-divisions de notre organisation, et pas seulement en Russie, mais dans les pays scandinaves également, en Allemagne, en Afrique et en Asie. Même ici, aux États-Unis... À Moscou, à Kiev et dans la plupart de nos villes, le problème de la prostitution est particulièrement présent. Depuis l'éclatement des pays satellites, la vie est devenue beaucoup plus difficile qu'auparavant, la misère est partout et la plupart des gens vivent d'expédients pour survivre. Je ne parle que du peuple, bien entendu, car il existe toujours une Nomenclatura qui mène grand train, et des ordures qui profitent de la conjoncture pour faire de l'argent facile. Je ne crois pas que les Américains et les Européens ont conscience de l'ignominie qui s'est établie chez nous depuis un peu plus de deux ans, et cela avec la complicité de nombreux dirigeants. Des centaines et des centaines de filles, la plupart très jeunes, disparaissent chaque mois et on n'en entend plus jamais parler, sauf lorsqu'une d'elles réussit par miracle à échapper à l'infect commerce. Des quantités d'annonces alléchantes dans les journaux leur prédisent une vie facile dans les pays occidentaux, comme actrices, chanteuses ou danseuses. On leur promet une formation accélérée et de gros gains. Parfois, elles se font racoler dans les boîtes de nuit ou même à la sortie des écoles, des universités. Si elles ne possèdent pas de passeport, on leur en fait délivrer avec la connivence de fonctionnaires qui marchent dans le système. Pareil pour les visas qui sont obtenus quasi immédiatement. On s'occupe aussi de leurs billets d'avion et d'établir des contrats avec des impresarii étrangers, des sociétés de production de films ou de disques. Ces officines existent réellement mais elles sont entièrement contrôlées par le proxénétisme international.

Elle tendit la main pour prendre une cigarette et Bolan lui offrit du feu. Puis, d'une voix un peu tremblante, elle poursuivit un récit dont l'Exécuteur connaissait déjà l'aboutissement dans les grandes lignes. Froidement, il écouta ce qui correspondait à la descente graduelle en enfer de ces filles qui rêvaient du paradis.

CHAPITRE IX

D'évidence, Natacha Maïakovska ménageait ses effets pour ne pas tomber trop vite dans l'horreur d'un exposé infamant.

Bolan l'écouta sans l'interrompre. Il connaissait très bien la façon dont ça se passait. Il ne s'agissait d'ailleurs pas d'autre chose que du bon vieux système mis au point par tous les maquereaux du monde. Mais ce qu'il entendait correspondait à une traite des Blanches dont l'importance n'avait jamais encore été égalée.

C'était facile dans les pays de l'Est, et particulièrement en Russie où la misère était installée en profondeur. Après avoir été appâtées par les souteneurs de la mafia déguisés en honnêtes businessmen du showbiz, les filles se retrouvaient d'un coup dans des pays étrangers, orientaux de préférence, parachutées dans des caboulots et contraintes de devenir des prostituées.

Les plus belles connaissaient un sort moins misérable, du moins au début. On les canalisait vers les cabarets de luxe où elles participaient à des spectacles relativement classiques, puis on les lançait dans des ballets où « l'expression corporelle » devenait plus osée, et, rapidement, elles étaient dirigées vers le strip-tease. Jusque-là, rien de mortel.

Évidemment, on leur avait préalablement confisqué leurs passeports sous le prétexte de renouveler les permis de séjour.

Neuf fois sur dix, le prix de leurs billets d'avion était retenu sur leurs cachets et toutes les excuses se révélaient bonnes pour leur prendre l'argent qu'elles gagnaient, comme de leur faire payer leurs repas et leurs chambres à des prix exorbitants, ou de leur infliger des amendes pour manquement aux règles ou des taxes de séjour bidon. C'était à ce stade que la « formation psychologique » commençait pour elles. Dépaysées, dépersonnalisées, tenues loin de tout ce qu'elles connaissaient, sans moyens pécuniaires, ces filles devenaient assez rapidement les esclaves consentantes de leurs protecteurs. Bien entendu, ceux-ci leur demandaient de coucher occasionnellement avec tel ou tel client qui était soi-disant un gros producteur ou un magnat du spectacle, leur promettant une rapide promotion. Et l'occasion devenait très vite une habitude.

Prises dans le vicieux engrenage, elles n'avaient plus aucune

chance de faire marche arrière. Elles devenaient des putains à part entière, si l'on peut dire, car les maquereaux leur prenaient la quasi-totalité de leur « chiffre d'affaires ». Celles qui se montraient récalcitrantes étaient prises en charge par des spécialistes de la persuasion. On les séquestrait dans des pièces insonorisées, sans le moindre confort sanitaire. On les rouait de coups, elles étaient l'objet de viols collectifs et répétés durant plusieurs semaines et ensuite on les laissait toutes seules pendant un délai variable suivant le degré d'acceptation ou de mauvaise volonté de chacune. Si la leçon ne suffisait pas, la danse recommençait.

Vicieusement, quelques bonnes âmes venaient périodiquement s'attendrir sur leur sort, les réconfortant et leur conseillant d'accepter leur sordide destin dans l'attente de jours moins douloureux. Jusqu'à ce qu'elles cèdent et acceptent de n'être plus que des corps sans volonté livrés au plaisir de partenaires payants, bestiaux et souvent mentalement dérangés, dans des chambres anonymes ou au contraire lors de partouzes réunissant le gratin des malades mentaux fortunés ; ou bien de figurer dans des films pornos « hard » avec sévices sexuels et tortures à la clé, des « tournages » très appréciés et surtout achetés très cher par une certaine catégorie de dégénérés.

Et si l'une d'entre elles réussissait à échapper à ses tortionnaires et contactait la police, c'était pour tomber dans une chausse-trape désormais bien au point dans de trop nombreux pays dits civilisés. Les proxénètes avaient bien entendu prévu l'éventualité et distribuaient suffisamment d'enveloppes à des flics véreux pour que ceux-ci les avertissent aussitôt. Les « dissidentes » étaient reprises en main et subissaient des sévices encore plus sévères.

Lorsque les ordures proxénètes jugeaient leurs troupeaux suffisamment dressés, on les expédiait dans d'autres pays occidentaux où certaines devenaient call-girls, entraîneuses dans des lupanars, ou tout simplement prostituées de la rue, selon leurs aptitudes.

Et, enfin, celles qui ne pouvaient plus servir, celles qui avaient rêvé du paradis pour n'atteindre que les bas-fonds du vice et de la dégradation, se retrouvaient canalisées vers des pays africains ou asiatiques. Là, elles devenaient carrément de lamentables déchets livrés en pâture à des bestialités de toute sorte avant de crever comme des animaux. Et le cycle aboutissant à la décrépitude était rapide. Un an, deux au maximum.

Quelques prostituées particulièrement belles étaient parfois vendues confidentiellement à des clients fortunés et peu scrupuleux qui en faisaient leurs maîtresses ou leurs concubines. Le tarif oscillait entre dix mille et cinquante mille dollars pour les plus sexy. Un commerce bien juteux pour les infâmes marchands de viande

humaine. Et personne ne parlait, évidemment. Le prix à payer pour ce genre d'indiscrétion était un coup de poignard dans le dos ou un chargeur dans le ventre au moment où on s'y attendait le moins.

Rien de bien nouveau, en fait. Sauf l'ampleur soudaine de l'immonde foire au bétail humain que les charognards « géraient » comme n'importe quelle autre affaire à grand rendement. Bolan eut en un éclair le souvenir de sa petite sœur Cindy, crucifiée par la mafia sur l'autel de la prostitution, et une bouffée de froide colère lui monta à la tête.

Il planta son regard dans les yeux magnifiques de Natacha.

— Quelle filière avez-vous suivie ? demanda-t-il d'une voix rendue rauque par l'émotion.

— La Turquie d'abord. Istanbul. Puis la Roumanie où on nous a arrangé un contrat à Sibiu. Vous savez où se trouve Sibiu ?

— Dans les Carpates, je crois.

— Oui, en plein centre. Sibiu est une belle petite ville très propre et apparemment d'une bonne mentalité. Mais son isolement en fait un endroit rêvé comme tremplin pour le dispatching des filles. Il y a là-bas une discothèque de luxe où nous avons donné des représentations pendant trois semaines, un spectacle très dénudé. Les propriétaires officiels de la boîte sont deux Roumains mais ce sont des Italiens qui ont financé toute l'opération. Et quand je dis financé, ça ne veut pas dire dépenser une fortune. Là-bas, la main-d'œuvre ne coûte pas cher, ce n'est pas un investissement important pour ces gros truands, comparativement aux sommes énormes qu'ils en retirent. Des gens viennent de partout pour y boire ou dîner en regardant le spectacle. Des gens aisés, bien entendu, ainsi que des étrangers à la Roumanie. Quelques touristes, mais surtout des hommes d'affaires qui travaillent sur des marchés d'État. On nous laissait discuter avec eux, ce qui ne nous permettait cependant pas de faire passer un quelconque message. Pour vous donner un exemple, j'y ai rencontré deux Français qui étaient en voyage d'étude dans les pays de l'Est, un écrivain et son fils avec lesquels j'ai sympathisé. Ils ont vite compris la situation et m'ont laissé un numéro de téléphone et de fax où je pouvais les joindre en cas de besoin. À ce moment, je ne savais pas que nous étions constamment surveillés. Le lendemain, je me suis aperçue que le calepin sur lequel j'avais noté ces renseignements avait disparu de ma chambre... Bref, il y a actuellement des milliers de filles qui se sont fait piéger et qui n'ont plus la possibilité de faire marche arrière. Et ce trafic est sans cesse en augmentation... Si on ne connaît pas notre vrai problème, on ne peut pas comprendre ce qui les pousse à plonger dans ces filières. Savez-vous qu'il y a actuellement des Russes dont le salaire est inférieur à dix dollars par mois ? Je ne parle pas de ceux

qui sont au chômage, sans aucune indemnité sociale ni soutien de quelque ordre que ce soit.

Elle marqua une petite pause, puis :

— En ce qui me concerne, j'ai été volontaire pour me lancer dans ce jeu pourri, en accord avec Youri Dimitriov. Youri est le responsable de Sanctuaire Bleu à Kiev. Ce qui me rassurait, c'est que je pouvais contacter ici un représentant de notre organisation, en cas de danger. Il en existe une section à Denver.

— Comment ça s'est passé pour vous depuis le début ? Personnellement.

— Vous voulez savoir si j'ai couché avec de nombreux clients ? dit-elle avec un petit sourire crispé.

Il eut un imperceptible haussement d'épaules :

— Je voulais dire, comment vous êtes-vous fait repérer ?

Le fait qu'elle ait été droguée puis embarquée dans la Rolls de Digger Turacchini ne constituait pas un mystère pour Bolan, les *amici* avaient des oreilles et des yeux partout. Mais il tenait à connaître toutes les articulations de l'affaire. Même les plus petits rouages pouvaient avoir une grande importance dans sa guerre contre le Crime Organisé.

— Au début, j'ai été un peu privilégiée par le fait que j'étais... disons la chef du groupe. Ils m'ont ménagée parce qu'ils avaient besoin de moi. Puis, quand je me suis retrouvée à Sibiu, coupée de tout, j'ai compris que les mauvais jours arrivaient. Alors je me suis débrouillée pour devenir la maîtresse d'un Italien qui menait l'affaire au sommet. Entre deux maux, j'ai choisi le moindre et on m'a laissée relativement en paix... Voilà pour mon cas personnel.

— Je ne vous ai rien demandé de cet ordre, intervint Bolan.

— Je voulais d'abord m'expliquer clairement sur ce sujet, rétorqua-t-elle en se redressant sur le fauteuil. En ce qui concerne mon séjour aux États-Unis, il n'y a pas grand-chose à dire jusqu'à aujourd'hui. Je ne suis arrivée avec mes amies que depuis dix jours. Dix jours pendant lesquels ils nous ont laissées dans une paix relative, on nous avait dit qu'il y aurait beaucoup de spectacles à assurer et que nous devions d'abord nous reposer. Seulement... Quand j'ai vu Ivan ce matin, et qu'il s'est mis à me regarder en parlant à voix basse à Jacky Driscoll, j'ai...

— Jack Rastoli, corrigea Bolan.

— Oui... à Rastoli.

— Qui est Ivan ?

— Ivan Kamskoï, mais en réalité il s'appelle Rubinstein, un Juif

russe qui fait partie du KGB. Le KGB existe toujours, vous savez, et vous seriez étonné de savoir que bon nombre de ses agents ne sont pas vraiment des Russes.

Bolan retint un ricanement. Ça devenait de plus en plus instructif.

— Continuez, lui dit-il.

— Quand j'ai vu Ivan, j'ai compris que j'étais perdue, qu'on allait m'expédier très vite dans un autre endroit où je ne pourrais plus avoir aucun contact avec Sanctuaire Bleu. Il sait que j'en fais partie, j'ai déjà eu affaire à lui, à Kiev. C'est un type de la pire espèce. Là-bas, il avait essayé de me faire inculper pour consommation de drogue. C'était une pure invention de sa part. Il me disait que si je me montrais raisonnable avec lui, il interviendrait afin que je ne sois pas inquiétée. Raisonnable, ça signifiait clairement me faire... Comment dit-on, ici ?... Oui, me faire sauter par lui. J'ai connu des filles à qui c'est arrivé et qui m'ont raconté. Un vrai sadique... C'est un membre de Sanctuaire Bleu qui m'a aidée à lui échapper, un avocat influent, et c'est ainsi que j'ai été intégrée à l'organisation.

— Que faisait cet Ivan Rubinstein avec les *amici* ?

— Je l'ignore, mais il avait l'air très ami avec celui que vous appelez Rastoli. À Kiev, certaines personnes pensent qu'il fait partie de la mafia, à haut niveau. En tout cas, ce n'est pas avec son salaire du KGB qu'il a pu s'acheter ses deux Mercedes, ses trois ou quatre propriétés, et mener un train de vie de pacha.

— Donc, il vous a identifiée ?

— Sans l'ombre d'un doute. Je pense qu'ils ne m'ont pas neutralisée immédiatement parce que je n'étais pas encore un danger pour eux. Pas là-bas, dans cette propriété au milieu du désert. Avant, ils voulaient sans doute s'amuser un peu avec moi, à leur façon.

Et ce n'était qu'au moment de la fusillade que les *amici* avaient brutalement décidé de mettre la blonde Slave sur la touche, conclut mentalement l'Exécuteur. Oui, ça se tenait. On taille la route devant un péril incontrôlable, mais auparavant on fait place nette et on embarque tout ce qui présente un danger pour les affaires en cours. La méthode habituelle.

Il s'apprêtait à lui poser une nouvelle question quand trois petits coups de klaxon se firent entendre, suivis bientôt du ronflement d'un moteur. Se rendant près d'une fenêtre, Bolan observa le chemin de terre qui menait à la villa. Une Mustang rouge approchait, un homme seul au volant. Jack Grimaldi apportait le résultat de ses investigations.

Au même instant, l'écran de l'ordinateur afficha un message de réception. Brognola réexpédiait le contenu de la disquette

informatique. De nouveaux éléments allaient tomber et peut-être permettre de mieux cerner la grosse combine montée par Ange Castellano.

— Je crois que j'ai jamais eu aussi chaud de ma vie, fit le pilote en franchissant le seuil de la villa, faisant entrer par la même occasion un courant d'air suffocant.

Il déposa sur une table un magnétoscope et une vidéo-cassette, tendit une feuille de papier à Bolan tout en observant attentivement Natacha. Puis il se laissa aller dans un fauteuil et demanda en souriant :

— Comment trouves-tu le temps de draguer, Mack ? Tu l'as ramenée de là-bas ?

— C'est une prise de guerre, fit Bolan en lui rendant son sourire.

La jeune femme se cabra comiquement.

— Et puis quoi encore ? De quoi parlez-vous donc tous les deux, et qui est ce type ?

— Il s'appelle Jack. C'est un ami.

— Dans votre genre ?

— Non, lui c'est un Rital, un pilote de la mafia.

— Quoi ? Vous plaisantez, bien sûr ?

— Bien sûr, répliqua l'Exécuteur en se remémorant l'époque où Grimaldi avait effectivement transporté dans son taxi aérien des pontes de la *Cosa Nostra*.

— C'est vrai que vous n'êtes pas toujours facile à comprendre. Si je ne vous avais pas rencontré dans des conditions très spéciales, je croirais que vous m'avez bluffée d'un bout à l'autre. C'est peut-être ça, l'humour américain ?

Grimaldi se mit à rire carrément.

— Ce type n'a aucun humour, miss. Il n'est même pas humain.

— En tout cas, il donne bien le change, rétorqua-t-elle en faisant une petite grimace. Alors, dites-moi où je suis tombée, sur quelle planète ? Est-ce que je rêve ?

Elle s'interrompt en voyant le visage de Bolan prendre une expression granitique tandis qu'il parcourait du regard la feuille remise par Grimaldi.

Selon les renseignements du pilote, l'hélicoptère Bell Ranger était la possession d'une société du Colorado, la Denver Showbusiness Inc, dont le P.-D.G. se nommait Harmon Wagner. Quant à la propriété d'Indian Hills localisée par Grimaldi, elle appartenait officiellement à une association, l'Arapahoe Country Club. Son président s'appelait

David Heichter. C'était tout ce que le pilote avait pu trouver comme information en si peu de temps.

Alors que l'Exécuteur s'apprêtait à appeler Washington, il y eut un petit couinement électronique dans la pièce et un message de fin de réception s'inscrivit sur l'ordinateur. Un instant plus tard, le radio-téléphone donna de la voix :

— L'envoi est bien arrivé ? fit Brognola.

— D'après l'écran, tout y est.

— Ça n'a pas été facile, il y avait plusieurs mots de passe en cascade.

— Tu y as jeté un coup d'œil ?

— En survol. Ça ressemble à un listing, avec des coordonnées géographiques et des noms, des chiffres aussi. La plus grande partie a un rapport avec les States mais il y figure aussi des indications qui concernent les pays de l'Est. Je vais soumettre ça à nos spécialistes.

— Qu'en penses-tu, au premier coup d'œil ?

— J'avoue que je commence à avoir froid dans le dos. Ça pourrait très bien être le début d'un immense noyautage.

— À l'échelle planétaire...

— Ouais... D'après tous les renseignements fragmentaires qui convergent actuellement vers nos services, il se dessine actuellement une nouvelle politique de la mafia internationale. Les gros requins sont en train de négocier un virage colossal.

— Je m'en doute, soupira Bolan. Le monde évolue. La *Cosa Nostra* aussi, c'est logique. Ils ont sans doute décidé de copier des modèles internationaux. D'un côté, les États-Unis sont en train d'établir un protocole d'accord avec le Canada et le Mexique, pour former un bloc superpuissant. De l'autre, il y a déjà la Communauté européenne qui ne cesse de faire du racolage pour le traité de Maëstricht. Il paraît même que la Russie doit en faire partie dans moins de deux ans.

— C'est exact.

— Le nouveau grand architecte de New York a pris les devants, lui. À sa manière. Même Augie Jr n'aurait pas eu cette idée de génie...

— Au fait, je ne pense pas que ce soit une très bonne nouvelle pour toi. Tes poupées russes n'étaient pas au rendez-vous de Motel 6.

— Comment ?

L'estomac de Bolan se serra subitement.

— L'équipe de G'men que j'ai fait envoyer là-bas a fait chou blanc. Personne ne les a même entrevues, et d'après ce que tu m'as dit elles ne passent pas inaperçu...

— Nom de Dieu ! grinça sourdement l'Exécuteur.

— Oui, je sais ce que tu crains. J'ai fait aussitôt étendre les recherches.

— Trouve-les, Hal. Trouve-les vite.

La main brusquement contractée sur le téléphone, il sentit un froid glacial lui parcourir le dos.

CHAPITRE X

Durant un instant indéfinissable, l'Exécuteur eut l'impression que rien n'existait plus autour de lui. Il se retrouvait virtuellement plongé dans un univers de douleur et de démence, parcouru de sons grinçants, de hurlements d'agonie, où des silhouettes évanescentes erraient sans but alors que d'autres, monstrueuses, celles-là, s'élançaient derrière elles crocs et griffes sortis. Des souvenirs infernaux remontaient du plus profond de son être, des scènes d'abomination qu'il avait vécues ou dont il avait été le témoin tout au long de sa sanglante croisade.

Il reprit brutalement conscience de la réalité, s'efforça de raisonner de façon lucide comme il le faisait toujours. Il connaissait trop la mentalité infâme de la mafia pour ne pas éprouver les plus grandes craintes au sujet de ces huit filles. Si les flics du FBI envoyés par Brognola ne les avaient pas trouvées au Motel 6, cela ne pouvait avoir qu'une signification : les cannibales leur avaient remis la main dessus.

Ces filles ne savaient pas où aller, ne connaissaient personne pouvant leur venir en aide. Après ce qui s'était passé dans la matinée, après ce qu'elles avaient vu de leurs soi-disant employeurs, elles auraient dû logiquement se rendre sans détour dans ce motel que l'Exécuteur leur avait indiqué. Si personne ne les y avait aperçues...

Pour la vermine mafieuse, elles n'étaient que des morceaux de viande dont on pouvait tirer de l'argent. Mais elles étaient aussi devenues les témoins plus que gênants d'une attaque contre les *amici* qui étaient apparus à leurs yeux sous leurs vrais visages. Aussi ces filles n'avaient-elles plus aucune valeur marchande. Tout au moins sur le territoire américain, et les *amici* ne pouvaient pas se permettre de les laisser cavalier en pleine nature.

Une seule conclusion s'imposait : ils feraient sûrement disparaître très vite ces huit poupées russes, soit en les expédiant au plus vite hors des frontières américaines – peut-être en Afrique ou en Asie – soit en les supprimant purement et simplement. Les deux hypothèses étaient aussi odieuses l'une que l'autre, car un envoi dans un pays tel que l'Afrique impliquait un travail à l'abattage, des dizaines de « clients » par jour dans des conditions abominables.

Mais comment les *amici* avaient-ils pu les retrouver en si peu de temps et sans aucun indice ? La malchance ? Bolan ne croyait pas à la malchance, pas plus qu'à la chance, d'ailleurs.

Il s'était passé quelque chose, mais quoi ? Cela paraissait inconcevable. Le moment, pourtant, n'était pas à la dissertation sur un sujet aussi nébuleux. Bolan allait sans doute devoir précipiter les événements.

Il respira profondément tandis que la voix de Brognola s'inquiétait depuis un moment dans le téléphone :

— Tu m'entends, Striker ?

— Ouais, répondit Bolan d'une voix altérée. Il va falloir que tu fasses encore quelque chose pour moi, Hal. Renseigne-toi sur une société, la...

— Attends ! Je branche un enregistreur... O.K., tu peux y aller.

— Ça s'appelle Denver Showbusiness Incorporated, à Denver même. Son P.-D.G. est un certain Harmon Wagner. Je veux savoir aussi qui est David Heichter, le président de l'Arapahoe Country Club, à Indian Hills, et qui sont les principaux membres de l'association. Je veux tout ça très vite, Hal. Avec tes fichiers informatiques, ça ne doit pas être difficile.

Un court instant passa, puis le super-flic de Washington ricana :

— Le grand jeu, hein ?... Bon, je peux déjà te dire qui est David Heichter. L'un de nos services s'est occupé de lui l'année dernière pour une affaire d'abus de biens sociaux qui a fait beaucoup de bruit. On le soupçonne d'avoir détourné un peu plus de trois cents millions de dollars qu'il a ensuite investis dans plusieurs sociétés.

— Une affaire fédérale ?

— Bien sûr.

— Et l'enquête n'a pas abouti ?

— On n'a rien pu prouver de sérieux. Il a prétendu que les fonds investis provenaient de puits de pétrole qu'il avait achetés deux ans auparavant, en Louisiane. Renseignements pris, il semblerait que ces puits ne produisent pas assez pour lui avoir permis de rassembler une telle somme. Mais les témoins que nous avons passés sur la sellette sont devenus subitement aussi muets que des huîtres.

— Ils ont subi des pressions...

— Évidemment. Et Heichter s'en est sorti blanc comme neige. Ce qui n'empêche pas que nous sommes certains qu'il bosse main dans la main avec les *amici*.

— O.K., ça concorde, fit Bolan. Rappelle-moi dès que tu as les informations sur le reste.

Il raccrocha, jeta un regard machinal sur Grimaldi et Natacha Maïakovska. La jeune Russe se tenait absolument immobile dans son fauteuil, le buste décollé du dossier et le visage pâle.

— De qui avez-vous parlé ? lui demanda-t-elle en le regardant fixement.

— Quand ?

— Au téléphone. Vous avez mentionné les noms de deux hommes.

— Ça a une importance pour vous ?

— Oh oui ! Je crois.

— David Heichter ?

— Non, l'autre. Harmon quelque chose.

— Harmon Wagner ?

Elle retint sa respiration et ses joues se décolorèrent un peu plus.

— Si vous m'éclairiez un peu ? suggéra-t-il.

— Je connais cet homme. Je...

— Vous connaissez Harmon Wagner ?

— Non, je voulais dire que je connais son nom. Et son numéro de téléphone, aussi.

Elle respira par petites saccades et laissa tomber :

— C'est le correspondant local de Sanctuaire Bleu.

— Vous êtes sûre ?

— Absolument. À moins qu'il existe plusieurs Harmon Wagner à Denver.

Bolan prit un annuaire près du téléphone fixe et parcourut rapidement mais attentivement la liste des W dans la zone qui l'intéressait, mais aucun Harmon Wagner n'y figurait.

— Vous connaissez le numéro de téléphone par cœur ? demanda-t-il à Natacha.

Hochant la tête, elle lui délivra une série de sept chiffres et il inspecta de nouveau l'annuaire, dans les pages jaunes, le referma bientôt.

— Votre numéro correspond à la Denver Show-business, fit-il avec un rictus sec.

— Mais alors...

— Eh oui, Natacha. Votre bon samaritain est une ordure vendue à la mafia. Avez-vous parlé de lui à vos amies ?

— Bien sûr, pour le cas où nous nous trouverions séparées. Mais alors, répéta-t-elle anxieusement si elles ont l'idée de contacter ce... ce numéro, et si...

Elle n'arrivait pas à terminer sa phrase, s'attendant à ce que Bolan le fasse pour elle, mais il demeurait de marbre.

— J'ai cru comprendre que vous parliez d'elles, tout à l'heure.

Il grogna.

— Ouais.

— Dites-moi... Que vous a-t-on dit ?

— Ça ne changera rien pour vous, tenta-t-il de biaiser.

Elle se leva et les couleurs lui revinrent brusquement au visage. Ses yeux superbes lancèrent quelques éclairs.

— Ça change tout, au contraire. Je suis responsable.

— Responsable de quoi ?

— De mon équipe, de ces huit filles ! Est-ce que vous allez me dire oui ou non ce qui se passe ?

Bolan soutint le regard orageux puis haussa les épaules en soupirant.

— Si vous me demandez si les cannibales les ont retrouvées, la réponse est oui à quatre-vingt-dix-neuf pour cent.

— Comment pouvez-vous en être aussi sûr ?

— Voyez-vous une autre explication ? À moins qu'elles connaissent quelqu'un de confiance dans la région, ce qui me semble improbable.

— Elles ne connaissent personne. Pas plus que moi.

— Alors, concluez.

— Mais... il y a ce un pour cent de doute...

— Un pour cent de chance pour qu'elles restent en vie jusqu'à la fin de la journée. Je préfère vous donner une réponse réaliste, pas de faux espoirs. Lorsque vous vous êtes lancée dans cette galère, vous auriez dû vous renseigner sur les risques que cela comportait.

Elle s'insurgea :

— Peut-être ! Mais ces filles ne les connaissaient pas, ces risques. Je veux aussi parler de toutes celles qui se sont fait piéger.

— Comment peut-on être aussi naïf ?

La phrase lui avait échappé et il s'en voulut tandis que la blonde Slave s'empourprait :

— Comprenez-vous ce que signifie pour les Russes l'espoir de vivre comme tout le monde, hors de la misère et de la persécution ? Bien sûr, qu'elles n'ont pas vu le danger. Est-ce que vous concevez le danger d'une branche pourrie qu'on vous tend quand vous êtes enfoncé jusqu'à la tête dans un marécage puant ? Non, sûrement pas !

Vous tendez le bras pour la saisir et vous essayez de vous y accrocher de toutes vos forces. Il n'y a pas d'alternative.

Bolan savait qu'elle avait raison. Elle n'était pas à blâmer, pas plus que ses camarades de galère. Ceux qu'il fallait condamner, c'étaient les grosses ordures ricanantes qui orchestraient l'ignoble marché aux esclaves.

Il la regarda bien en face et lui dit le plus gentiment possible :

— Comprenez-moi bien, Natacha, je ne suis pas venu à Denver pour m'occuper des effets négatifs produits par la mafia, mais pour en supprimer la cause. On ne peut pas neutraliser les effets sans s'attaquer directement à la cause.

— Je vois, fit-elle sèchement. Vous avez, comment dit-on... un problème à résoudre avant tout.

— Pas tout à fait. Je ne résous pas les équations.

— Ah ?

— Supprimez les composantes d'un problème et le problème n'existe plus, c'est une règle universelle et très simple.

Il fit une courte pause et ajouta :

— Cependant, je vais essayer d'exploiter le un pour cent de chances qui reste encore.

CHAPITRE XI

Elle eut un frémissement mais son visage se détendit un peu.

— Vous venez bien de dire que vous allez vous occuper de mes amies ?

— Dans la foulée, oui.

— Comment allez-vous vous y prendre ?

— C'est mon affaire. Les détails ne peuvent pas vous intéresser.

— Dites-moi quand même.

— Vous tenez vraiment à le savoir ?

— Oui.

La réponse était claire et catégorique.

— O.K. La seule chance que j'ai de savoir où sont vos amies, c'est de poser la question aux *amici*.

— Vous allez leur demander ? répliqua-t-elle, incrédule. Et vous croyez qu'ils vont vous donner ce renseignement ?

— Sûrement.

— Et s'ils refusent ?

Bolan eut un sourire cruel.

— Ce n'est pas un jeu, Natacha. Je liquiderai ceux qui refuseront de parler. Je les abattrai les uns après les autres jusqu'à ce qu'il y en ait un qui soit un peu moins stupide.

— Et après ? Comment tirerez-vous les filles de leurs pattes ?

— Par la même méthode. Ça marche toujours quand on sait s'y prendre.

Elle baissa le regard ; cilla plusieurs fois.

— Je préfère que vous m'appeliez Maya, glissa-t-elle avec un petit sourire crispé.

Malgré le sourire forcé, il lisait. à présent de l'effroi dans les beaux yeux couleur d'azur, mais aussi de l'espoir, du courage et de la détermination.

— O.K., Maya. Ça va ?

— Ça ira.

Il lui fit une grimace amicale et tourna la tête vers le radiotéléphone en entendant son bip-bip.

— J'ai fait aussi vite que j'ai pu, souffla Brognola dans l'appareil. Ce type, Harmon Wagner, trempe dans le bouillon pourri lui aussi. Il...

— Je viens d'en avoir la confirmation, coupa l'Exécuteur. Donne-moi seulement les détails techniques.

— J'ai entre les mains une fiche qui vient de sortir de l'imprimante. La société qu'il dirige est une boîte que l'on peut considérer comme bidon malgré le gros chiffre d'affaires qu'elle réalise. Bidon en ce sens qu'ils achètent pour quatre sous des droits d'enregistrement à certains studios de Memphis et Nashville et qu'ils casent ensuite des centaines de milliers de cassettes audio et de compact-discs à des réseaux de distribution parallèle.

De l'autre côté de la pièce, Jack Grimaldi était en train de brancher le magnétoscope sur la télévision.

— L'achat des droits est une escroquerie, poursuit le haut fonctionnaire de Washington. Une saloperie légale contre laquelle on ne peut malheureusement rien. On a préalablement fait signer des contrats spéciaux à de vraies vedettes du showbiz pour la distribution gratuite de leurs produits à des œuvres humanitaires. En réalité, les cassettes et les disques-laser sont envoyés hors frontières pour être vendus à travers des réseaux fonctionnant au coup par coup.

— Des filières contrôlées par les *amici*... Et on n'a rien pu...

— Non. Les traces de ces expéditions se perdent dans les pays de l'Est qui ne renvoient jamais de règlements. Pas de règlements, pas de preuves. L'argent doit leur revenir par des moyens détournés, à moins qu'il s'agisse d'un échange.

— Alors comment réalisent-ils officiellement leur chiffre d'affaires ? questionna Bolan.

— En jouant les producteurs de spectacles. Ils louent aussi des hôtes pour les réceptions, des modèles pour les défilés de mode, des danseuses dans les shows télévisés et parfois aussi des compagnes pour les industriels en voyages d'affaires. C'est inclus dans leur publicité ! Ça représente un gros pognon qui est presque aussitôt réinvesti dans des sociétés éphémères, des entreprises montées ponctuellement et qui déposent leur bilan peu de temps après. Tu vois le genre ! Tout ça est à l'extrême limite de la légalité, mais jamais personne ne s'en est plaint. Ton Harmon Wagner n'est pas autre chose qu'un maquereau de haut vol, Striker.

Voilà donc, conclut l'Exécuteur, de quelle façon la mafia verrouillait ses filières d'acheminement en viande fraîche. Sanctuaire

Bleu n'était qu'une organisation montée par les gros pourvoyeurs, à moins qu'elle ait été infiltrée localement ou noyautée en cours de route, ce qui revenait au même. Et les filles qui réussissaient à échapper aux maquereaux se faisaient immanquablement récupérer en se réfugiant dans ces soi-disant sanctuaires-pièges.

— Wagner est aussi membre de l'Arapahoe Country Club, ajouta Brognola. Il en est le secrétaire général.

— Qu'as-tu trouvé à ce sujet ?

— C'est une association regroupant une partie du gratin de Denver, des politiciens, des industriels richissimes et des personnages influents de tous ordres. Son président, David Heichter, est un ancien avocat radié du barreau de New York pour dissimulation de preuves lors d'un jugement rendu à l'encontre de Max Stempfelf, en 1990.

— Max Stempfelf travaillait pour Ange Castellano à cette époque, fit remarquer Bolan.

— Exact. Il en était le comptable.

— On dirait bien que tout se recoupe !

— Plutôt ! Tu es en plein cœur d'une sacrée cabale, Striker.

— Jette un coup d'œil sur ta fiche, Hal. Regarde s'il y figure les noms de Abie Schwarzembaum et de Bernie Marcus.

— Oui, confirma Brognola après quelques secondes. Je suppose que tu connais leur pedigree.

— Ouais. Y a-t-il d'autres politicards bien dodus ?

— Une bonne douzaine. Tu veux leurs noms ?

— Bien sûr. Tu peux y aller.

L'Exécuteur nota les renseignements puis Brognola ajouta :

— Vas-y doucement avec eux, il se pourrait qu'il y en ait qui ne soient pas dans le coup pourri. Par contre, je ne vois aucun nom susceptible d'appartenir à un frère de sang.

Bolan ricana :

— Ils n'y figurent pas, mais ils y sont, tu peux en être sûr. À bientôt, Hal.

Il replia l'antenne du radio-téléphone et alla s'asseoir devant l'ordinateur. Bientôt, le fichier renvoyé par Washington défila sur l'écran. C'était effectivement un long listing comportant une infinité de noms et de raisons sociales, ainsi que des adresses et des téléphones. Une première partie concernait les États-Unis, le Canada et le Mexique. L'autre, un peu moins importante, mais néanmoins conséquente, avait trait à l'Europe et particulièrement aux pays de l'Est.

Au bout de dix minutes d'examen, l'Exécuteur arrêta le défilement sur l'écran et resta songeur. Apparemment, il ne s'agissait pas de l'organigramme de la mafia internationale. Parmi les sociétés mentionnées aux États-Unis, certaines étaient connues et réputées pour leur intégrité. Alors quoi ?... Pouvait-on imaginer un noyautage à grande échelle ? Le grand projet des cannibales consistait-il en une tentative de mainmise sur les entreprises figurant sur ce listing et qui étaient implantées un peu partout dans le monde ?

Bolan avait remarqué que certains noms et de nombreuses raisons sociales comportaient des astérisques ainsi que des mentions abrégées, notamment « SUR » et « W ». Il réfléchit à ces deux mentions mais ne trouva aucune réponse qui eût pu le satisfaire dans l'immédiat.

Se retournant vers Grimaldi, il lui demanda :

— Passe-moi ton bout de film, Jack.

— C'est déjà dans l'appareil, indiqua le pilote qui se leva et appuya aussitôt sur la touche « lecture » du magnétoscope.

L'image d'une prise de vue aérienne apparut sur l'écran, montrant des collines boisées plantées çà et là de maisons. Le décor se déplaçait assez lentement et une grande propriété apparut bientôt dans le champ visuel. Un parc verdoyant avec une bâtisse massive au milieu.

— J'étais un peu trop haut, fit remarquer Grimaldi. Je ne voulais pas risquer de me faire repérer. Mais j'ai filé ensuite un coup de zoom, on voit mieux les détails.

En effet, un brusque rapprochement se fit et la propriété remplit entièrement l'écran. Le pilote fit un arrêt sur image. Bolan avait maintenant devant les yeux tout ce qui pouvait l'intéresser extérieurement sur l'Arapahoe Country Club. Les allées de service étaient nettement délimitées, on y voyait des hommes qui se promenaient, d'autres qui occupaient des positions diverses dans le parc et portaient des armes.

Une grande piscine rectangulaire était située à peu de distance de la grande maison et il y avait deux courts de tennis un peu plus loin. Une douzaine de véhicules étaient visibles sur un grand parking pouvant en contenir au moins cinquante.

Il n'y avait pas de chiens en vue et il n'existait sans doute pas de système d'alarme électronique, impossible à contrôler efficacement dans un club ouvert à tant de membres. La mafia accordait plus de confiance à un système de protection humain. L'endroit paraissait en effet bien protégé.

L'ensemble des lieux était vallonné et truffé de plantes grasses, de palmiers, et cerné de grands arbres. Des eucalyptus, peut-être. Des pins au feuillage plus sombre avaient été plantés près de la maison et

sur deux côtés de la piscine.

Bolan s'imprégna un long moment de l'image des lieux, nota mentalement un maximum de détails. Puis ses pensées glissèrent sur le présent immédiat. Que faire de Natacha Maïakovska ? L'éloigner de lui pour la tenir hors du danger, ou au contraire la garder sous la main afin de l'empêcher de commettre une bêtise ? Elle n'était sûrement pas une fille sans cervelle, mais comment réagirait-elle livrée à elle-même ?

Il se dit finalement que le mieux était de la garder provisoirement à portée de vue, se réservant de la mettre en lieu sûr lorsqu'il foncerait dans la mêlée. La garder à portée de vue, c'était aussi la laisser sous la vigilance de Jack Grimaldi.

Il passa dans la salle de bains, prit une douche rapide puis se vêtit d'un costume léger.

— Quel est le programme ? demanda le pilote.

— Je vais les titiller un peu pour faire monter la pression. Je te laisse Maya, Jack, prends-en bien soin.

Il quitta la planque sans leur laisser le temps de répondre et fit démarrer le Ram Charger. Il était un peu plus de cinq heures de l'après-midi, beaucoup trop tôt pour déclencher les hostilités mais il avait juste le temps de préparer psychologiquement le futur champ de bataille.

Bolan savait depuis longtemps qu'une guerre ne se gagne pas en se lançant tête baissée contre l'ennemi. Il était auparavant indispensable d'étudier les forces adverses, d'analyser leurs lignes de défense et leur capacité de réaction face à une attaque. Et aussi d'ébranler la foi qu'ils pouvaient avoir dans leurs moyens, de semer le doute et la suspicion parmi eux.

C'était seulement à cet instant qu'il devenait possible de donner l'assaut avec quelque chance de gagner la partie. Au Colorado, celle-ci s'annonçait trouble et pleine de civils qui marchaient main dans la main avec les gros prédateurs. Une reconnaissance préalable se justifiait donc pleinement pour l'Exécuteur. Et aussi une action psychologique en profondeur, en jouant avec les nerfs de ceux qui avaient vendu leur âme à la mafia.

C'était un jeu vicieux, mais Bolan n'avait pas d'autre choix.

CHAPITRE XII

Frank Turacchini n'en pouvait plus de se sentir mis en doute et dégueulassé de la sorte. Surtout que ce prétentieux de Jack Rastoli se montrait de plus en plus arrogant et insultant. Depuis qu'il était arrivé à Indian Hills, il se voyait comme un dindon auquel on arrachait les plumes une à une, pour ensuite le passer au barbecue.

Il avait marché sur cette route brûlante jusqu'à Kiowa, les pieds en feu et la gorge aussi sèche qu'une viande boucanée, poussé par sa hargne, rien que sa hargne. À la suite de l'appel téléphonique qu'il avait enfin pu donner, Jack Rastoli lui avait expédié une voiture avec un chauffeur qu'il avait dû attendre pendant encore plus d'une heure et demie. Comme si le singe n'avait pas pu lui envoyer l'hélico pour le récupérer dans cette saloperie de désert !

À présent, ce sale prétentieux s'était enfermé avec son staff dans un salon de la grande maison et tout le monde devait baver sur le dos de Digger.

On avait commencé par lui faire raconter en long, en large et en travers toutes les péripéties endurées depuis que la troupe en débandade s'était séparée sur la State 86.

— Alors, comme ça, il t'a dit de me refiler cette médaille, avait grogné Rastoli en retournant entré ses doigts la petite pièce de bronze sur laquelle figurait une croix.

— Oui, Jack, c'est exactement comme je viens de te le dire. Il a jeté cette connerie dans la poussière et il m'a dit de la ramasser. Tout de suite après, j'ai cru qu'il allait me balancer une pastille dans le bocal, mais non... La médaille est pas pour toi, qu'il m'a dit avec une voix qui aurait pu sortir d'un cimetière.

— Qu'est-ce qui t'a fait croire qu'il voulait que tu me l'apportes ?

— Bon sang, Jack, je t'ai déjà tout raconté ! Il...

— Ta gueule. Redis-le-moi.

— Eh ben... Ouais, il m'a regardé comme si j'étais que de la merde et m'a dit de te porter la médaille. Pour que tu comprennes qu'il allait s'occuper de toi, qu'il a ajouté.

Rastoli s'était levé du canapé sur lequel il se tenait d'une fesse, avait fait quelques pas dans le salon et était revenu se planter devant

Turacchini, les yeux mi-clos.

— Et pourquoi à moi ? Pourquoi pas à quelqu'un d'autre, hein ? Qu'est-ce que tu lui as raconté à mon sujet ?

— Rien du tout, putain ! Il paraissait vachement renseigné sur notre compte à tous, Jack.

Digger avait senti la sueur couler de son front. Il fallait qu'il se contrôle s'il voulait faire passer la pilule sans trop de douleur.

— Il est renseigné même sur moi ?

— Ouais.

— Tu veux dire qu'il est au courant de... de mes attaches avec Ange ?

— Je sais pas comment il a fait, mais il le sait, Jack.

Quelques éclairs de folie avaient parcouru les yeux sombres de Rastoli, mais il s'était contenu.

— Qu'est-ce que tu lui as dit au sujet de nos affaires, Digger ? Tâche de pas me raconter de salade, hein ?

— J'te jure que je lui ai rien lâché. Tu sais bien que c'est pas mon genre, putain !

— Tu lui as rien lâché et il t'a laissé tranquillement partir, hein, c'est ça ?

Franck Turacchini s'efforçait de bien choisir les mots qu'il employait. Il connaissait les accès de fureur dont Rastoli était capable et ne voulait rien faire qui eût pu les déclencher.

— Moi aussi je me suis posé la question. J'ai eu la trouille qu'il me tire dans le dos quand je me suis éloigné et ça a été un très sale moment, j'te le garantis.

— M'emmerde pas avec tes chiasses, Digger. Je t'ai posé une question.

— Je voulais seulement te faire comprendre quelque chose. J'ai réfléchi à ce sujet et à moi aussi ça m'a d'abord paru anormal qu'il me laisse tailler la route comme ça. Ce mec est malin comme un singe, Jack.

Turacchini s'arrêta net. Il avait lâché le mot interdit sans faire gaffe aux conséquences. Bien sûr, Rastoli savait qu'on l'avait affublé dans son dos des surnoms de « singe » et de « Chita » et cela le rendait fou. Un jour qu'il avait surpris un de ses hommes au téléphone en train de parler de lui et le désignant par ce surnom, il avait calmement attendu que l'autre ait raccroché et lui avait demandé avec un sourire bon enfant :

— Qui appelles-tu Chita, Jo ?

Dans ses petits souliers, l'homme avait tenté de biaiser :

— Heu, c'est rien qu'un code, des fois qu'il y ait quelqu'un à nous écouter sur la ligne. Faut faire gaffe à ce qu'on dit.

— Oui, faut faire vachement gaffe, Jo, lui avait répondu Rastoli en sortant son Colt .45 ACP.

Et il lui avait tranquillement vidé le contenu du chargeur dans le ventre. Il y avait eu d'autres cas où il était entré dans des fureurs incontrôlables, brisant tout ce qui se trouvait à sa portée et pulvérisant le mobilier avec son .45 ou avec un P.M., frappant ses hommes ou les blessant. Puis, lorsque sa rage était épuisée, il était généralement pris de fou rire ou au contraire tombait dans l'apathie, le visage blême et ânonnant des phrases sans signification.

Aussi Digger s'attendait-il à chaque instant à devoir essuyer la folie dévastatrice et homicide de Jack le singe qu'on aurait dû plutôt surnommer Jack le parano.

Mais Jack le dément ne semblait pas avoir prêté attention au faux pas de Turacchini.

— Qu'est-ce que tu as, Digger ? Tu disais que tu voulais me faire comprendre quelque chose...

— Oui. Je crois que Bolan cherche à nous paniquer. Dans l'armée, on appelle ça de l'action psychologique. Faut pas oublier que ce grand con est un ancien militaire.

— C'est pas un grand con.

Digger se raidit. Après ce que Bolan lui avait fait subir, il était en effet certain qu'il n'avait rien d'un grand con.

— Faut pas chercher à minimiser ce mec, reprit le singe. Chaque fois que des amis l'ont sous-estimé, ils y ont laissé leur peau.

— Ça, je le sais ! Il est plus dangereux qu'un...

— Moi, il y a une autre question que je me pose. Comment tu peux être sûr qu'il s'agissait bien de lui ?

— Mais, enfin, tout le monde a essuyé son feu de merde !

— Mais personne n'a pensé que c'était Bolan.

— Si ! Doug Lami a même gueulé que ça ne pouvait être que lui quand ça a commencé à péter.

— Ça ne veut rien dire. Dès que quelque chose tourne mal, tout le monde croit qu'il s'agit de cet enfoiré ! C'est devenu une truille générale.

— Pas cette fois.

— Et qui te dit que ce serait pas quelqu'un qui aimerait que nous croyions que ce soit lui ?

— Pourquoi ça ?

— Ça peut se produire. Y a des gens qui aimeraient bien nous emmerder. À quoi il ressemblait ?

— À Bolan, bien sûr !

— À Bolan, hein ? Et à quoi ressemble Bolan, tu peux me le dire ? Tu te foudrais pas de ma gueule, des fois, Digger ? Je t'ai demandé à quoi il ressemble.

— À un cauchemar ! Il était grand, baraqué et avec des armes et des munitions plein les paluches. Il avait une combinaison de para et des rangers.

— Sa tronche ?

— J'peux pas te dire, il avait la gueule toute barbouillée.

— Avec quoi ?

— Ça a de l'importance ?

— Réponds, Digger, tu commences à me les briser menu.

— Je crois que c'était du maquillage. Pas ce que se mettent les bonnes femmes sur la couenne, bien sûr, du maquillage de combat comme on appelle ça chez les troupes. Si je me souviens bien, il y avait du jaune et du noir.

— Donc, t'a pas pu voir sa gueule, lâcha perfidement Rastoli. Alors, qu'est-ce qui te fait croire qu'il s'agissait bien du grand fumier ? Ça aurait pu être n'importe qui, je sais de quoi je parle, j'étais dans ta baraque quand tout a commencé.

— Mais tu ne l'as pas vu de près. Moi si. Si tu avais été là-bas sur cette route de merde, Jack, et si tu avais vu comme moi ses yeux, je te jure que tu ne te poserais plus la question.

— Qu'est-ce qu'ils ont, ses yeux ? Tu cherches à me foutre la trouille, peut-être ?

— Tu parles ! Dire qu'il est impressionnant, c'est rien du tout. Il est pire que ça. Et puis... Tu connais quelqu'un d'autre qui peut semer à lui tout seul autant de bordel en si peu de temps ? Il a transformé ma caisse blindée en un tas de merde avec ses grenades et tout son fourniment de guerre. Il a bloqué le minibus transportant ces connasses en coupant la route en deux, il a dessoudé Turk et Bronky comme s'ils étaient des enfants de chœur, et ensuite il est venu me braquer sur la tronche un soufflant gros comme un canon. Tout ça en quelques secondes... Tu connais quelqu'un d'autre capable de faire ça, Jack ?

La remarque était pertinente et Jack Rastoli s'était enfermé dans le silence.

— Et puis, je vois pas qui d'autre que lui pourrait nous en vouloir

à ce point, laissa tomber Turacchini d'une voix plus ferme.

— Et la bagnole avec laquelle il a attaqué, c'était bien un Bronco ?

— Avec des vitres fumées, ouais.

— T'as pensé à relever le numéro ?

Les yeux de Digger devinrent tout ronds.

— Quoi ! Tu crois que j'ai eu le temps de regarder son putain de numéro pendant que toute cette merde se déroulait ? J'suis pas un flic !

— Je crois plutôt que t'es un trouillard, Digger.

— Bon Dieu ! J'espère que tu n'auras jamais à voir cette ordure de près. Moi, j'ai seulement pensé à sauver ma peau. Et j'étais tout seul pour le faire.

Turacchini avait insisté sur sa dernière phrase. À nouveau, une lueur de démente avait fugacement traversé les pupilles de Rastoli. Ses mains s'étaient contractées spasmodiquement, mais il avait paru se calmer et un petit sourire ambigu avait tordu ses lèvres minces.

— T'as raison, Frank. T'en as vu de drôles aujourd'hui, hein ! Tu devrais te reposer un peu pendant que je fais le point sur la situation.

Rastoli ne l'appelait jamais par son prénom et Digger s'était demandé de quelle façon il devait interpréter le fait. Ce n'était sûrement pas un bon présage malgré le sourire de furet et les paroles rassurantes qu'il lui avait adressés.

À présent, Turacchini était en train de siroter sans conviction un Martini-gin glacé dans le salon-bar du rez-de-chaussée, en compagnie de Geo Tassani, un chef d'équipe chargé de la sécurité de l'Arapahoe Country Club.

Ils avaient échangé quelques banalités depuis cinq minutes, puis Turacchini demanda :

— Où sont passés les Moujiks ?

— Je les ai vus partir. Je crois que Casse-couilles est allé à son consulat.

C'était le surnom dont certains mafiosi affublaient Ivan Kamskoï.

— Pour renouveler son permis de travail ? railla Digger.

L'autre rigola.

— Paraît qu'il y a là-bas un mec qui lui facilite les choses. Tu sais, tous ces connards marchent plus ou moins à l'enveloppe, suffit de voir quel prix il faut mettre pour chaque gus.

Après un petit silence :

— Dis, tu l'as vraiment vu, Bolan ?

— Un peu, mon neveu !

— Comment il est ?

— Il est immense.

— Comment ça, immense ?

— Quand tu le regardes, t'as l'impression qu'il est partout et qu'il sait exactement à quoi tu penses.

— Tu débloques ?

— En tout cas c'est l'impression que j'ai eue, j'en ai encore mal au ventre.

— Tu crois quand même pas qu'il oserait se radiner par ici ?

— Je pense pas, non, y a trop de monde. Et puis il paraît qu'il n'attaque jamais un endroit où il y a ce qu'il appelle des civils.

— Des civils ?

— Il se prend toujours pour un connard de troufion. J'ai même entendu dire qu'il fait une guerre de croisade, tu te rends compte ?

— Tout ça, c'est de la couille en barre. Un mec capable d'agir comme ça, c'est forcément un parano.

Après avoir lampé un peu d'alcool, Geo Tassani ajouta en baissant légèrement la voix :

— Et l'autre parano, là-haut, comment est-ce qu'il a pris l'histoire ?

— Pas très bien, Geo. Il rumine avec les autres. Mais je te conseille de pas prendre l'habitude de l'appeler comme ça.

— Oui, je sais.

— Bon, faut pas trop se frapper, fit Digger en se décollant de son tabouret. Ici, on n'a rien à craindre.

Mais en réalité il n'en menait pas large, non. Il était même plutôt transi de trouille depuis qu'il avait regardé la mort en face. Il savait ce que cela voulait dire.

CHAPITRE XIII

L'Exécuteur venait de s'introduire dans un bel immeuble d'Aurora, à l'est de Denver. L'entrée était protégée par un concierge électronique mais il était tout naturellement entré derrière un monsieur respectable qui venait de promener son chien.

Abie Schwarzenbaum avait son appartement au quatrième étage, un luxueux sept pièces pourvu d'un grand balcon-terrasse. Bolan était quasiment certain que le sénateur n'était pas chez lui mais plus probablement à l'Arapahoe Country Club d'Indian Hills, en train de palabrer avec ses copains les *amici*. Il se pouvait cependant qu'il y eût du monde à l'intérieur de l'appartement, un ou plusieurs gardes, peut-être. Aussi appuya-t-il sur le bouton de sonnette. Atténué par l'épaisseur de la grosse porte palière, il entendit le tintement mélodieux d'un carillon, patienta une dizaine de secondes avant que se manifestent plusieurs cliquetis de verrous. Le battant s'entrebâilla, laissant entrevoir un visage sombre aux yeux méfiants.

— Oui ? s'enquit l'occupant des lieux.

— Faut que je voie Abie, fit Bolan.

— Le maître n'est pas là.

— Ça ne fait rien, je l'attendrai.

— C'est de quelle part ?

— Bolan, annonça-t-il froidement.

La réaction fut immédiate. La porte fut repoussée avec violence et Bolan n'eut que le temps de lancer ses quatre-vingt-cinq kilos dessus pour en empêcher le verrouillage. Le type, un grand Noir habillé de blanc, prit le battant en pleine tête et valdingua sur le carrelage du hall d'entrée. Mais il avait le crâne dur et sûrement autant d'impétuosité que d'inconscience dans la cervelle. À peine redressé, il plongea la main sous sa veste et en fit jaillir un revolver .38 à canon court. La crosse du Beretta silencieux était déjà dans la paume de l'Exécuteur, le canon cracha une méchante bastos de 9 mm qui fit péter le front du cerbère.

Bolan referma doucement la porte. Il faisait bon dans l'appartement. Une climatisation invisible dispensait un air frais et légèrement parfumé à la lavande. Trois pièces étaient desservies par le

hall d'entrée, les quatre autres donnaient sur un large couloir.

Il trouva facilement le bureau d'Abie Schwarzenbaum, une pièce d'au moins soixante-dix mètres carrés aux murs clairs coupés sur deux pans par une bibliothèque. Les livres qui y étaient rangés étaient neufs et n'avaient probablement jamais servi. Une imposante table de travail en acajou occupait une grande place dans le bureau mais aucun papier, aucun document n'était visible dessus. Le local ne semblait avoir été installé que pour impressionner les visiteurs.

Bolan ne s'était pas introduit dans le domicile du politicien pour y découvrir un secret jalousement gardé. Il se doutait qu'il n'y trouverait pas grand-chose. Ce genre de personnage véreux et infiniment méfiant conservait plus volontiers dans sa tête les renseignements qui risquaient de le compromettre. Il n'en chercha pas moins l'habituel coffre-fort qui devait équiper les lieux et le découvrit dissimulé derrière une rangée de livres.

Une petite quantité de plastic C-4 disposé en cordon autour de la porte d'acier et au niveau de la serrure suffit à en décider l'ouverture. La déflagration retentit durement dans l'espace clos et Bolan se décolla du mur contre lequel il s'était protégé, s'approcha du petit coffre désormais béant. Il en sortit d'abord un gros calepin à couverture en cuir puis deux liasses de billets qui devaient représenter une centaine de milliers de dollars.

Ayant réparti le tout dans les poches de sa veste, il sortit ensuite de l'appartement dont il referma soigneusement la porte, prit l'escalier pour rejoindre le rez-de-chaussée. Personne apparemment, dans l'immeuble, ne s'était encore inquiété de l'explosion sans doute étouffée aux trois quarts par l'épaisseur des murs.

Deux cents mètres plus loin, le gros Ram Charger l'attendait. Il le fit démarrer, parcourut environ un kilomètre et l'arrêta le long d'un trottoir pour examiner le calepin. Bien qu'il n'eût pas grand espoir de faire une trouvaille intéressante, il avait mis la main sur une pièce appréciable. Les pages étaient couvertes de noms, d'adresses et de numéros de téléphone. Certains étaient accompagnés de mentions du genre : « À relancer » ou : « À convaincre ». Il y avait aussi des noms camouflés appartenant à la vermine mafieuse : Jack Driscoll, Francis Turan, Andy Castel ; alias Jack Rastoli, Frank Turacchini et Ange Castellano. Harmon Wagner et David Heichter y figuraient aussi en bonne place ainsi que d'autres personnages dont la citation avait de quoi faire frémir.

Méfiant, Abie, mais pas suffisamment. Trop sûr de son immunité de politicard. Bolan referma le carnet, se réservant de le faire parvenir ultérieurement à Harold Brognola.

Sa deuxième visite fut pour la résidence de Bernie Marcus. Il

pensait que le congressiste était encore en compagnie des gros requins de la *Cosa Nostra* à Indian Hills, mais en fait l'ignoble charognard avait réintégré son antre au luxe puant, et c'était mieux ainsi. Il l'aperçut dès son arrivée dans un salon cossu, à travers une baie vitrée de sa villa de Havana Street.

Un mafioso faisait semblant de tailler les rosiers du jardin, une arme gonflant sa salopette. Un autre astiquait la carrosserie d'une Cadillac blanche et un troisième était assis sur un banc près de l'entrée, en train de lire une revue porno. Ce fut vers celui-là que l'Exécuteur dirigea nonchalamment ses pas. Il en était à quelques mètres quand le type posa la main sur la crosse d'un automatique glissé dans sa ceinture et grogna :

— Vous êtes dans une propriété privée, barrez-vous.

— M'emmerde pas, lança Bolan dédaigneusement. Dis plutôt à Bernie que je suis arrivé.

Le ton du gars s'adoucit un peu.

— Qui vous êtes ?

— T'as pas à le savoir. Dis-lui que j'arrive de New York, il comprendra.

Il observa le visiteur de bas en haut, se leva avec une mauvaise grâce évidente pour s'acheminer vers l'entrée. L'Exécuteur lui emboîta le pas.

— Restez là ! jeta sèchement le garde.

Bolan lui enfonça le canon du Beretta dans les côtes alors qu'il ouvrait la porte.

— Tu me fatigues, connard, rétorqua-t-il en lui confisquant son automatique. Avance.

Ils firent quelques pas dans un hall, presque soudés l'un à l'autre et débouchèrent dans le salon où Bolan avait aperçu Bernie Marcus à travers la vitre. L'atmosphère était empuantie d'odeur de tabac. En short et chemisette, le congressiste fumait un énorme cigare, avachi dans un canapé au milieu de coussins multicolores. La grande pièce était meublée en style mauresque avec des tentures partout et des gravures représentant des Touaregs. Il ne manquait plus que les danseuses du ventre et l'aigrette musique arabe.

— Qu'est-ce que ça signifie ? s'exclama Marcus en apercevant son garde du corps poussé par le grand visiteur.

Ses petits yeux d'un bleu délavé disséquaient la scène avec une leur féroce.

— Il a forcé le passage, monsieur, cracha le *soldato* avec hargne. Il dit qu'il vient de New York. Vous savez qui c'est ?

— Nous avons à parler, Marcus, gronda Bolan. Renvoyez ce primate à son bouquin porno. Dépêchez-vous, je n'ai pas que ça à faire.

Marcus eut un petit mouvement de la tête et le cerbère fit un pas de côté.

— Et mon pistolet ?

— Tu viendras le chercher plus tard. Tire-toi, lui lâcha dédaigneusement Bolan en posant l'arme, sur le bureau du congressiste.

Dès que le type se fut éclipsé, le politicien se redressa pesamment sur le canapé tandis que Bolan s'asseyait sur le bras d'un fauteuil.

— Qu'est-ce que vous voulez, et qui êtes-vous ? cracha le maître des lieux.

L'Exécuteur considéra l'immonde porc vautré sur ses coussins et alluma posément une cigarette avant de répondre :

— J'ai un message à vous transmettre.

— Très bien, je vous écoute.

— Il y a eu du grabuge en fin de matinée dans le désert.

— De quoi voulez-vous parler ?

— De tous ces mecs qui sont morts là-bas.

— J'ai vaguement entendu parler d'incidents, oui, mais je ne vois pas en quoi cela me concerne.

— Ce n'est pas terminé. Vous allez tous passer à la moulinette.

— Quoi, qu'est-ce que...

Le cigare s'était immobilisé entre les doigts boudinés.

— Ne faites pas l'idiot, Marcus, vous savez aussi bien que moi de quoi il retourne. On veut que vous sortiez du circuit pendant qu'il en est encore temps. Vous serez sûrement l'une des prochaines cibles. On dit qu'il fait très bon en Californie, en ce moment.

— Qui vous envoie, hein ? crachota méchamment la bouche lippue.

Bolan éluda :

— Vous êtes sur la touche, Marcus, faut que vous le compreniez. On va s'en prendre directement à vous avant de s'attaquer au cœur du système.

— On, on... C'est qui, on ?

— Moi.

— Tiens donc ! grasseilla le congressiste. Vous ne m'avez pas encore dit qui vous êtes.

Bolan fit négligemment tomber une médaille Marksman sur un coussin près de l'obèse. Celui-ci avança une main potelée pour saisir l'objet. Au bout de deux secondes, il sut exactement à quoi s'en tenir mais ne broncha pas pour autant.

— Ouais, ouais... Bon et alors ? fit-il sans se départir de son sang-froid.

Ses yeux, maintenant, ressemblaient à ceux d'un serpent. Il déposa son cigare dans un cendrier en cuivre.

— Et alors ? insista-t-il.

— Vous êtes le premier sur la liste.

Un silence se fit, pendant lequel on pouvait presque percevoir les rouages tortueux du cerveau de Bernie Marcus.

— On pourrait peut-être s'entendre, suggéra-t-il enfin d'une voix pleine de certitude.

— Vous vous trompez, mon vieux. Moi je vous ai entendu et cela me suffit. Je sais quelle ordure vous êtes. Pas de marché avec vous. Vous êtes acheté et vendu, il n'y a plus rien à faire. Débranchez, c'est votre seule chance.

— De quoi faire ?

— Simplement de rester en vie. Je vais m'attaquer à tous les gens de votre espèce, ceux qui ont des positions sociales bien en vue et qui marchent avec la mafia. Je sais ce qu'ils sont et où les trouver.

Une lueur de ruse filtra dans les yeux porcins :

— Et pourquoi ne pas vous en prendre aux véritables instigateurs ?

— Parce qu'il est plus facile pour moi de liquider la vermine de votre genre. Privés de votre appui à tous, les *amici* seront bien forcés de laisser tomber le morceau.

— C'est une théorie qui se défend, rétorqua Marcus. Mais vous vous trompez, je n'ai rien de commun avec les gens dont vous parlez.

— Dommage que vous ne compreniez pas bien la situation, dit sereinement Bolan en se décollant du fauteuil.

Il empoigna le pistolet confisqué au garde du corps, le fit doucement sauter dans sa main.

— Attendez, Bolan. Pourquoi me proposez-vous une alternative au lieu de me tuer purement et simplement ?

— Je ne tue pas par plaisir, seulement si j'y suis contraint. C'est valable même pour un porc de votre espèce.

Les petits yeux trop clairs se fixèrent un instant avec méchanceté sur le visage de l'Exécuteur puis se dérobèrent.

— Admettons que je fasse ce que vous me demandez, quelle garantie aurai-je que vous ne reviendrez pas ensuite pour m'assassiner ?

L'Exécuteur ricana.

— Aucune. C'est vous qui déciderez votre survie. Levez-vous et avancez, nous passons par-derrière.

Bernie Marcus lui lança un regard incisif puis appuya ses mains sur ses énormes cuissots rougis par le soleil et se leva. L'Exécuteur l'obligea à franchir une porte-fenêtre donnant sur l'autre côté du jardin, lui fit accomplir une trentaine de mètres jusqu'à une haie de fusains dans laquelle il le poussa brusquement. La masse immonde s'y abattit pesamment dans un grognement d'animal. Avant même qu'il ait commencé à se dépêtrer des branches entremêlées, Mack Bolan était déjà loin et rejoignait le Ram Charger garé sur une allée à flanc de colline.

Il desserra le frein à main, laissa descendre le gros 4x4 en roue libre sur une centaine de mètres avant d'embrayer doucement. Un peu plus loin, il s'arrêta le long d'une rangée d'arbres sur une petite place et prit dans le vide-poches un récepteur d'ondes HF.

Le minuscule microémetteur qu'il avait collé en douce sous le bureau de Bernie Marcus fonctionnait déjà, retransmettant une vive conversation :

— ... et ne me racontez pas d'histoire, nom de Dieu ! Je sais qu'il est là... Quoi ?... Non, c'est à Jack que je veux parler, à personne d'autre.

Il était manifeste qu'il téléphonait à l'Arapahoe Country Club et demandait à parler à Jack Rastoli. Le microémetteur, évidemment, ne permettait pas d'entendre les réponses mais l'Exécuteur pouvait aisément les interpréter.

Il y eut un temps mort pendant lequel la respiration précipitée du politicien passa sur les ondes, puis :

— Jack ?... Ouais, c'est bien moi, je viens d'avoir une putain de visite. Le salopard s'est pointé chez moi... Tu entends ce que je te dis ?... Oui, à Havana Street... Évidemment que j'en suis sûr !... Bon Dieu, non, je m'énervé pas, mais il faut que tu fasses quelque chose et vite, t'entends ? Après la saloperie de ce matin, il nous poursuit en ville ! Je veux une protection ! Si tu m'envoies pas tout de suite ce qu'il faut, je demande au préfet d'intervenir et j'en ai rien à foutre des conséquences. C'est ma peau qui est en jeu !...

Non, il veut tout simplement que je... À quoi il ressemble ? À un grand fumier de merde plein de suffisance. Oui, je l'ai bien regardé, je n'ai fait que ça pendant qu'il me déballait ses histoires à la con. Oui,

des yeux bleus froids comme la mort. Ce type ne plaisante pas, Jack. Il m'a tranquillement annoncé qu'il allait s'en prendre à tous ceux qui collaborent à la périphérie, tu comprends ce que ça veut dire ? Et tu peux être sûr qu'il va le faire. Je crois que j'ai une chance inouïe d'être encore vivant... Pourquoi ? Qu'est-ce que tu déconnes ? Il est plus simple pour lui de foutre sa pagaille par personne interposée que de nous liquider tous un à un. C'est d'ailleurs ce qu'il m'a carrément débballé en pleine gueule. Il mise là-dessus, certain ! Il veut nous voir dégager le terrain pour s'en prendre ensuite à toi, alors t'as intérêt à faire rapidement le nécessaire pour qu'on soit tous protégés, crois-moi. Imagine un peu ce qui se passerait si quelqu'un comme David disparaissait subitement du jeu ? Lui qui tient toutes les finances de l'opération. Hein, t'imagines ?... Ouais, bon, je compte sur toi, Jack. David est avec toi ?... O.K. Tu devrais prévenir tout le monde. Et magne-toi.

Bolan perçut distinctement le déclic du téléphone qu'on raccrochait, puis les braillements du congressiste véreux :

— Bob ! Ramène-toi tout de suite. Dis à Carlo et à Sam qu'ils rappellent également. Bougez-vous le cul !

Il y eut ensuite un chapelet de jurons et des grognements ainsi que le bruit d'un objet vraisemblablement projeté au sol. Bolan sourit et coupa le contact, remettant aussitôt en route le moteur du gros Dodge.

Le « David » cité par Marcus correspondait probablement à David Heichter. Ce dernier était-il le grand argentier de l'opération, le détenteur des clés du coffre au trésor ? Ça paraissait évident. La position qu'il occupait lui permettait de manipuler des fonds confidentiels et même de blanchir l'argent en provenance de marchés illicites. Un élément de plus à mettre dans la colonne des avantages sur l'ennemi. Cela ne donnait pourtant aucune indication à l'Exécuteur quant à la position des huit filles russes embarquées par les *amici*. Il fallait qu'il les retrouve avant l'assaut final, mais auparavant il devait intoxiquer psychologiquement les mafiosi, semer le doute dans leurs esprits et les égarer dans de fausses suppositions. Encore un peu de bordel à semer.

Un quart d'heure plus tard, l'Exécuteur attaqua sans préavis la demeure de David Heichter dans Thornton, au nord de Denver. Ce fut un blitz soudain et brutal au cours duquel Mack Bolan donna à la mafia la mesure de sa terrible efficacité.

CHAPITRE XIV

Le Dogde à l'abri dans une allée transversale, il franchit à pied les cinquante mètres qui le séparaient de la demeure toute blanche assise à l'orée d'un petit parc à flanc de colline. Il s'était muni de son gros combiné de combat M.16/M.79 qu'il tenait verticalement contre sa hanche. La grille d'entrée était entrebâillée et gardée de l'intérieur par deux costauds équipés d'un fusil à pompe et d'un petit P-M de type micro-Uzi. Ils ouvrirent des yeux comme des soucoupes et bondirent sur leurs pieds en apercevant la silhouette tranquille qui subitement entrait dans leur champ visuel. Une fraction de seconde plus tard, une giclée mortelle de .223 les faucha et les étendit pour le compte sur le gravier de l'allée.

Bolan repoussa un des battants de la grille en fer forgé, partit en diagonale à travers une belle pelouse et prit position derrière un massif fleuri. À peine s'y était-il accroupi qu'une grappe d'hommes jaillissait de la maison, l'arme au poing et l'odeur du sang dans les narines. Une équipe de choc envoyée en renfort pour se prémunir contre la « grande pute ».

Il ne leur laissa pas le temps de s'éparpiller pour le prendre en tenaille, tira une grenade bourrée de schrapnels sur la meute qui avait fait irruption sur le perron, une autre explosive dans l'entrée béante et deux autres encore sur les fenêtres du rez-de-chaussée.

Un vasistas s'ouvrit sur le toit, laissant apparaître la silhouette d'un homme muni d'un fusil qui tenta de prendre une position accroupie pour mitrailler l'assaillant et qui fut brutalement rejeté dans l'orifice par une cinglante volée de .223.

L'Exécuteur se mit à courir vers la façade qu'il arrosa d'un chargeur complet avec le M.16, bondit par-dessus un étalage de cadavres ensanglantés et déchiquetés, se retrouva dans un couloir où un homme affalé contre une cloison râlait bruyamment. Il lui logea une balle dans le crâne pour mettre fin à ses souffrances et fit irruption dans une salle de séjour dont il démolit la belle ordonnance à coups fracassants de M.79. Sur la lancée, il pulvérisa successivement quatre autres pièces luxueusement aménagées puis largua plusieurs grenades incendiaires avant de décamper aussi soudainement qu'il s'était pointé.

Depuis son apparition devant la grille d'entrée, l'opération ne lui avait demandé qu'une trentaine de secondes. Il laissait derrière lui une maison entièrement saccagée et en feu, un spectacle de désolation qui allait donner un peu plus à réfléchir à Jack Rastoli et à sa clique de magouilleurs en gros.

Un peu plus loin, le long d'une propriété, un homme d'un âge avancé qui jardinait dans la fraîcheur relative de cette fin d'après-midi avait suspendu son travail en entendant l'ahurissante pétarade. Les bras ballants, il regarda passer d'un air effaré le type qui marchait d'un pas allongé en portant une arme massive sur son épaule. Bolan lui adressa un signe amical, un peu comme s'il revenait lui aussi d'un travail agreste. Machinalement, le bonhomme leva un bras vers la surprenante silhouette qui disparut presque aussitôt derrière une haie touffue.

Pour cette attaque-éclair, Bolan ne désirait qu'une chose : démontrer aux frères de sang qu'ils n'étaient nullement hors de ses atteintes malgré toutes leurs précautions, et surtout leur donner l'impression qu'il avait réellement résolu de s'en prendre aux civils corrompus qu'ils utilisaient dans leur combine pourrie.

Il se remit tout tranquillement au volant du Ram Charger puis se rendit aux domiciles de trois autres politicards et d'un membre de la Chambre de commerce faisant également partie de la grosse combine. Il n'entra pas chez eux, n'occasionna aucun dommage immobilier, mais entreprit de poser sur leurs lignes téléphoniques des « bugs » beaucoup plus puissants que celui dont il avait fait cadeau à Bernie Marcus. Il s'agissait d'appareils ultra perfectionnés fabriqués pour la CIA et pouvant être relayés directement par le réseau de satellites Transcom. La pose des bugs fut facile et rapide. Tout au long des jours écoulés à préparer la mission, Bolan s'était renseigné sur les personnages en cause et n'avait eu aucune peine à localiser le coffret électronique abritant leurs lignes.

À 7 h 30 du soir, il se servit de son radio-téléphone pour appeler les personnages piégés téléphoniquement et leur tint à chacun le même langage :

— Déconnectez-vous du système pourri. Laissez tout tomber et allez vous confesser aux flics fédéraux.

— Quelle est l'alternative ? demanda l'un d'eux dont la voix trahissait la panique.

— Attendez-vous à y passer tous.

Il n'eut pas longtemps à attendre les réactions. Moins d'une minute plus tard, son récepteur commença à saturer sous les appels précipités que lui renvoyaient les bugs. Il en écouta attentivement

quelques-uns. L'affolement, en effet, se propageait à une vitesse folle aussi bien en ville qu'en périphérie, amenant aussitôt la dissension, l'animosité et l'anarchie dans les ténébreux méandres du syndicat du Crime.

Certain que le message était bien relayé, l'Exécuteur prit le chemin de la planque où il avait laissé Jack Grimaldi et Natacha Maïakovska. Il y parvint au crépuscule.

— Hal a rappelé, l'informa le pilote. Voici son message.

Il lui tendit une feuille de papier dont Bolan prit connaissance. Brognola lui faisait part de ses déductions concernant le listing informatique qu'il lui avait transmis. Cela confirmait point par point les craintes de l'Exécuteur. Il s'agissait bel et bien d'une tentative de mainmise sur une énorme quantité d'entreprises, tant aux États-Unis que dans les pays de l'Est. En plus, une recherche analytique avait été effectuée concernant les mentions « SUR » et « W » figurant auprès de nombreuses sociétés incriminées. Les ordinateurs avaient fourni plusieurs réponses dont les plus plausibles étaient : Surrounded (cerné) et Waiting (en attente).

Plus aucun doute à avoir quant à l'étendue de l'emprise mafieuse sur les cibles visées. Ouais, la gangrène était déjà très avancée.

— Avez-vous des nouvelles de mes camarades ? s'informa la jeune Russe.

— Pas encore, lui répondit-il laconiquement tout en réfléchissant.

Il se rendit dans la chambre, enfila une combinaison noire de combat, un vêtement en latex qui lui laissait l'entière liberté de ses mouvements. Il passa par-dessus une chemise rose clair, un costume en alpağa bleu, chaussa des mocassins vernis et se fixa au poignet gauche une montre volumineuse incrustée de verroterie. Un foulard noué négligemment autour de son cou compléta la tenue.

— Il te manque juste quelques bagoues en or pour ressembler à un *amico*, rigola Grimaldi quand il se repointa dans la salle de séjour.

— Les bagues, ça ne se fait plus tellement, lui sourit Bolan.

— Que comptes-tu faire exactement ?

— Une visite de politesse, répondit négligemment Bolan en s'enfermant dans la salle de bains.

Quand il en ressortit, il portait des favoris et une moustache. Ses pommettes étaient légèrement plus saillantes et ses cheveux avaient été lissés en arrière à l'aide d'une laque.

— Merde ! s'exclama le pilote. D'accord pour les postiches, mais comment as-tu fait pour tes joues ?

— Un peu de plastique spécial. Ça tient tout seul.

Grimaldi se mit à rire.

— Moi, je te reconnaîtrais malgré ton déguisement, Mack. Quand on a vu tes yeux une seule fois, on ne peut pas les oublier. Et il y a aussi ta façon de te tenir, de marcher...

Bolan se mit devant les yeux une paire de lunettes aux verres teintés et cerclés d'or. Se voûtant un peu, il se ficha une cigarette entre les lèvres avec des gestes étudiés, l'alluma en prenant tout son temps et souffla un mince filet de fumée, puis se tourna vers le pilote :

— Alors comme ça, tu crois que ce fils de pute va continuer tranquillement à semer sa merde ici, prononça-t-il avec l'accent un peu traînant de New York. Faut se lever le cul et envoyer des gars au charbon, mon gros. Tu veux peut-être que je fasse le boulot à ta place ?

Il n'y avait ni ostentation ni hésitation dans le ton. Juste la pointe de nonchalance et de supériorité qu'il fallait.

Grimaldi exulta.

— Bon Dieu ! Là, c'est gagné. Je ne reconnais même plus ta voix.

— Croyez-vous que ce déguisement suffira ? demanda la jeune femme.

Bolan ôta la moustache et les favoris, les plaça dans une petite pochette plate en plastique qu'il fixa à sa ceinture.

— Il tiendra le temps qu'il faudra, dit-il. Je n'ai pas l'intention de donner une conférence. Jack et vous allez changer de planque. Tu vas te rendre au numéro deux, Jack.

— Pourquoi ne pas rester ici ? s'étonna-t-elle.

— Parce qu'une planque n'est sûre que si l'on ne s'en sert qu'une seule fois et pendant peu de temps, expliqua-t-il.

Grimaldi croisa ostensiblement les doigts.

— O.K., pour le numéro deux. On mettra le couvert en t'attendant.

Il voulut ajouter une recommandation de prudence mais se retint en grimaçant. Inutile de prodiguer un quelconque conseil à cet énergumène qui allait évidemment se jeter dans la gueule du monstre.

Il hocha la tête, la gorge un peu serrée. Bolan lui fit un petit clin d'œil puis, au moment où il allait se diriger vers la sortie, Natacha s'approcha rapidement de lui, se dressa sur la pointe des pieds et lui posa un gros baiser humide sur la bouche.

Il la retint un instant contre lui et la regarda gentiment. Quelque chose, au fond de lui, lui susurrait qu'elle continuait de cacher une partie de son jeu.

— Essayez de revenir en entier, Mack.

— Cool, Maya. Je reviendrai.

— Maintenant, j'en suis certaine, souffla-t-elle.

Puis elle se détourna et alla se planter devant une fenêtre. Bolan disparut sans bruit, marchant comme un fauve jusqu'au Ram Charger. Le gros moteur gronda bientôt tandis qu'il se concentrait sur l'action à mener ponctuellement. Il avait espéré terminer l'affaire du Colorado en quelques heures mais rien n'était joué encore. Une incidence nommée Maya s'était glissée dans le système et il allait devoir prendre des risques supplémentaires. Une sacrée incidence, oui ! Il souhaita qu'elle ne lui ait pas dissimulé une belle saloperie invisible et copieusement empoisonnée. Consciemment ou non.

Mais les risques ne faisaient-ils pas partie de sa vie de tous les jours ? Foutaise ! Il aurait préféré se trouver dans une tout autre situation, quelque part peut-être sur une plage au sable doré, loin de ce bain de sang brûlant dans lequel il trempait déjà aux trois quarts à Denver.

Il embraya et accéléra dans la nuit naissante, soulevant un nuage de poussière derrière lui. En fait de risques, il s'agissait d'un banco. Un banco mortel où chaque pas en avant, chaque intonation de sa voix déciderait de sa survie.

CHAPITRE XV

À l'arrêt sur une petite route au sommet de Garrison Mountain, le Ram Charger ressemblait à un gros fauve assoupi. Les mains appuyées sur le volant, Bolan observait le panorama en contrebas. Les lumières de Denver étaient parfaitement visibles et s'étendaient comme une immense amibe scintillante.

Située à 1600 mètres d'altitude au pied des Montagnes Rocheuses, la capitale du Colorado est un grand centre commercial et industriel possédant sa propre université pour une population de près d'un million d'habitants, banlieue confondue. On y trouve plus de cent cinquante parcs municipaux, des bibliothèques, des musées, de belles avenues et de magnifiques panoramas. C'est une ville où, logiquement, il aurait dû faire bon vivre.

Au nord, il y avait la Lookout Mountain avec le Buffalo Bill's Muséum éclairé par des projecteurs, et, au sud, s'étendait Indian Hills. Indian Hills où était implanté l'Arapahoe Country Club, un luxueux établissement réservé à l'usage d'immondes magouilles politico-mafieuses.

L'Exécuteur se souvenait de chaque mot prononcé par Frank Digger Turacchini qu'il avait intercepté sur la route du désert. Le mafioso lui avait fait certaines révélations au sujet de ce qui se tramait au Colorado, révélations qui venaient confirmer les initiatives criminelles d'Ange Castellano depuis son fief à New York. Mais Turacchini n'avait pas entièrement vidé son sac, c'était évident.

Qu'est-ce qui revêtait une telle importance au Colorado pour que des crapules d'aussi grande envergure décident d'en faire un territoire sous contrôle ? La Norad ? Non, sûrement pas. Les *amici* avaient déjà tenté par le passé de s'infiltrer dans le système de défense Nord-atlantique des États-Unis. Ce n'était nullement un trop gros morceau pour eux, dont l'appétit est d'une férocité sans égale, mais ils avaient montré trop de précipitation dans leur tentative de noyautage. Ils s'y étaient cassé le nez et Mack Bolan n'était évidemment pas étranger à leur échec.

Il fallait laisser de côté le sanctuaire militaire enfoui dans les Montagnes Rocheuses. C'était autre chose que l'Exécuteur entrevoyait par instants sans qu'il lui soit encore possible d'en mesurer la portée. Il

faisait donc le point au sommet de Garrison Mountain tout en contemplant ce territoire que les charognards s'étaient approprié.

Le fait que des politiciens comme Abie Schwarzenbaum, Bernie Marcus et une bonne dizaine d'autres gros personnages véreux se soient acoquinés avec les *amici* n'était pas inhabituel. Bolan ne l'ignorait pas, il fallait toujours compter avec la mafia juive.

L'élément nouveau, dans ce carrousel de vautours, c'était la présence de gros mobsters russes qui traitaient d'égal à égal avec les truands importants de la *Cosa Nostra*.

Bolan avait visité plusieurs de ces anciens pays satellites de la Russie. Il avait observé la misère qui y régnait mais aussi la façon insidieuse dont des êtres crépusculaires avaient déjà commencé à coloniser les pays de l'Est. Et c'était effarant.

Les médias, habituellement, ne parlent que du banditisme urbain, de la drogue, de la prostitution et parfois du trafic d'armes qui sévit dans ces pays. Ce n'est que la partie visible de l'iceberg. On ne fait que très rarement état de ceux qui dirigent toutes les opérations criminelles et dont les relations s'étendent jusque dans les plus hautes-sphères de la politique, des autorités judiciaires et de la magistrature.

Curieusement, alors que les peuples de ces pays – y compris les Russes – subissent la vague déferlante du chômage ou perçoivent des salaires d'une médiocrité stupéfiante – souvent inférieurs à dix dollars par mois – on voit une multitude d'antennes-satellites de TV fleurir sur les façades de HLM pouilleux ; ceux qui n'en possèdent pas sont câblés d'office et peuvent recevoir plus de cinquante chaînes vidéo qui leur exhibent des richesses évidemment hors de leur portée, qui retransmettent à leur intention des spectacles filmés dans toute l'Europe et l'Amérique.

Était-ce cela la magie de la technique moderne, l'éducation des masses obscures par l'exemple de l'efficacité occidentale ? Sûrement pas ! Il s'agissait bien au contraire d'une volonté délibérée et sciemment dirigée, à travers le système médiatique, de préparer les esprits, d'infléchir les mentalités en vue d'une colonisation venue de l'Ouest.

Parallèlement, des convois routiers roulaient vers l'est, sans être inquiétés le moins du monde, charriant par centaines de tonnes des produits frauduleux et des denrées interdites. Des sex-shops s'installaient çà et là, la vente de stupéfiants augmentait sans cesse dans les discothèques, créant une dépendance irréversible, et la prostitution progressait à un rythme démentiel. Les agences de prêts sur gages commençaient aussi à s'implanter généreusement, fonctionnant rigoureusement sur le même principe abject que les officines de même nature sous contrôle de la mafia aux États-Unis.

Il était clair que les crapules de l'Ouest avaient opéré la jonction avec celles de l'Est et se mettaient à danser une joyeuse sarabande en vue d'un monstrueux festin. Les gros cannibales aiguisaient leurs dents tandis que les petits, les miséreux, les humbles, devaient s'apprêter à en faire les frais.

Mais, pour en revenir au contexte local, songea Bolan, pouvait-on imaginer une « Russian Connection » en plein centre du Colorado ? Pourquoi pas ? C'était possible, mais à la réflexion l'hypothèse se révélait insuffisamment structurée. Il croyait beaucoup plus que le Colorado servait de plate-forme à l'élaboration secrète du grand projet d'Ange Castellano. D'après ce qu'il avait déjà compris, il ne s'agissait pas d'une fusion entre les deux mafias, mais de l'asservissement de l'une envers l'autre, la *Cosa Nostra*.

Une donnée, encore, échappait à l'Exécuteur : Comment Castellano s'y prenait-il pour s'assurer la loyauté des mobsters russes, des gens réputés pour leur instabilité ? En y réfléchissant bien, la réponse était simple : le profit. Le gros pognon auquel personne ne résiste, selon la mentalité de la racaille mafieuse. Et ceux avec lesquels Castellano et ses lieutenants tenaient régulièrement conférence n'étaient certainement pas des primitifs ; ils gravitaient forcément dans les plus hautes sphères. En plus des chefs de la voyoucratie russe, sans doute y avait-il aussi d'anciens membres du KGB, de la Nomenklatura, du régime soviétique déchu, et tout simplement des fonctionnaires haut placés et toujours en exercice. La corruption, en Russie, n'était pas d'aujourd'hui ; elle avait ses sources dans les structures même de l'appareil communiste de naguère.

Ouais... D'accord pour une collusion à haut niveau entre la *Cosa Nostra* et la mafia russe. Mais pourquoi le Colorado ?...

La réponse tenait sans doute en quelques mots : la tranquillité « sociale » de l'État. À part les rendez-vous d'affaires qui ont lieu surtout à Denver et à Colorado Springs, on vient dans cette région pour s'y reposer, pour pratiquer le tourisme ou des activités sportives. On y fait du cheval à la manière des anciens cow-boys, du ski en hiver, on s'adonne à des randonnées dans la montagne, on visite des sites historiques... De très nombreux VIPs s'y rendent régulièrement, des politiciens, d'importants industriels, et même un Président américain y avait établi sa maison de campagne.

C'était donc le coin rêvé pour y abriter la rampe de lancement d'un projet de dimension internationale sans trop craindre de donner l'éveil, contrairement à la côte Est et la Californie devenues beaucoup trop remuantes. Et si Frank Vitali, la taupe fédérale de Brognola, n'avait pas donné l'alerte, il est probable que la planification des visées mafieuses serait passée inaperçue.

Ainsi, Ange Castellano, l'Ange démoniaque de New York, se posait comme le grand coordinateur des affaires illégales entre les blocs Ouest et Est. Rien moins que ça ! Si son projet déjà bien entamé aboutissait complètement, des millions et des millions de braves gens avaient à craindre de bien sombres jours.

Bingo ! Tout devenait clair, tout s'enchaînait avec logique. Castellano avait lu « 1984 », le roman de George Orwell.

Et Jack Rastoli, d'après Digger, était le « directeur » du business local... Officiellement, il n'avait aucun lien avec Castellano. Et pourtant, il était son frère.

Étrange révélation de la part de Turacchini qui allait bientôt devoir se déboutonner encore un peu plus.

Bolan prit son radio-téléphone et appela Brognola à Washington :

— J'ai besoin qu'on me fabrique un petit dérangement téléphonique, Hal. C'est possible ?

— Un dérangement ou une dérivation ?

— Une dérivation serait encore mieux.

— Quel est ton pigeon ?

— L'archange de New York.

— C'est faisable. On a déjà des écoutes sur toutes ses lignes. Faudra simplement que je sache où il est.

— Scratcher pourra sans doute te le dire.

— Oui, mais ça m'ennuie de l'exposer. C'est important ?

— Plus que ça. Je vais devoir marcher sur une corde hyper-tendue. Si le coup rate, je me casse la gueule, Hal.

— C'est pas nouveau, bougonna Brognola. Quand et pour combien de temps ?

— Je commencerai mon numéro dans moins d'une heure. Ça ira ?

— Je vais faire tout ce que je peux.

— Pendant deux heures, ce sera suffisant. Il faudra que quelqu'un réponde.

— C'est bien ce que j'avais compris. Et que devra-t-on répondre ?

— Que l'archange s'est absenté pour quelque temps. N'importe quel prétexte solide.

— O.K., Striker, je m'occupe de ça tout de suite. C'est tout ?

— Oui. Croise les doigts.

— Je ne fais que ça depuis ce matin, ricana le flic fédéral.

L'Exécuteur coupa la communication et se remit à considérer la situation sous un angle des plus critiques. Il n'avait, aucune idée de

l'endroit où l'on retenait prisonnières les huit danseuses russes. La seule chose dont il était quasiment certain, c'était qu'elles avaient été piégées en prenant contact avec Harmon Wagner, le soi-disant correspondant de l'association Sanctuaire Bleu et P.-D.G. d'une boîte de maquereaux déguisés en producteurs du showbiz. Lui poser la question au sujet de ces filles n'aurait mené à rien. Il ne savait sûrement pas où ses potes les avaient emmenées, n'ayant fait que transmettre l'information.

Quelqu'un d'autre détenait forcément la réponse. Quelqu'un qui allait devoir cracher la vérité... ou ses tripes.

CHAPITRE XVI

La réunion s'éternisait. Avec cinq de ses meilleurs lieutenants, Jack Rastoli avait tenté d'établir un plan de contre-attaque sans parvenir à autre chose que pédaler dans la semoule.

On avait admis Frank Turacchini à participer au débat. Ce n'était pas une aimable attention de la part de Rastoli, on le tenait simplement sous la main pour qu'il fournisse de temps en temps des précisions au sujet du grand fumier, et il se sentait plutôt sur le grill depuis toutes ces heures passées dans le bureau enfumé. Il se serrait dans un angle de la pièce en essayant de se faire oublier mais ces sales cons le harcelaient périodiquement.

— C'est quand même pas vrai que pas un d'entre vous ne soit capable d'avoir une idée ! grommela Rastoli en les regardant tour à tour.

— Des idées, c'est pas ce qui manque, fit valoir Charly Lobo, un costaud d'une quarantaine d'années qui avait rang de capitaine de la garde. Mais avec Bolan on ne peut jamais être sûr d'avoir fait le bon choix.

— Tu veux dire quoi exactement ?

— Qu'il peut attaquer n'importe où, et en tout cas là où on s'y attend le moins.

— Ici, par exemple ?

— Pourquoi pas ?

— Ce ne serait pas logique, intervint l'un des quatre chefs d'équipe, un nommé Nicky Vanderek qui n'avait presque pas ouvert la bouche depuis le début de la réunion.

Il avait été flic dans les antigangs avant d'être récupéré par la mafia. C'était un dur de dur entraîné au combat d'embuscade et à la guerre de localité.

— Explique-toi, Nicky.

— Pour ça, faut résumer. Par quoi Bolan a-t-il commencé ? Il vous a d'abord craché son venin à la tête là-bas dans le désert en occasionnant un max de dégâts et en faisant couler le sang des soldats. Mais il s'est bien gardé de vous prendre pour cible, vous Jack et les

autres huiles. Peu de temps après, il coince M. Turacchini mais le laisse partir avec une médaille et un message. Ensuite, il laisse passer quelques heures apparemment sans bouger, comme s'il pionçait dans son coin. Et puis d'un coup il refait surface et s'empresse d'aller menacer M. Bernie Marcus. Si j'ai bien compris, il lui a annoncé aussi qu'il a l'intention de liquider un à un tous ceux qui marchent avec vous, Jack. C'est bien ça ?

— Oui, oui, répliqua nerveusement Rastoli.

Il n'aimait pas que ses hommes s'occupent de trop près des grosses affaires et de leurs composantes.

— Continue.

— Bon. On a appris qu'un peu plus tôt il s'était introduit dans l'appart de M. Schwarzenbaum après avoir liquidé son garde du corps. Là, il fait péter le coffre et pique le contenu. Son but évident était de se renseigner... Tout de suite après ça, il se rend dans la propriété de M. Heichter, bousille une dizaine de gars qui étaient pourtant sur le qui-vive et détruit presque entièrement la cabane à coups de grenades explosives et incendiaires. Un de mes gars a questionné un vieux chnock qui faisait du jardinage dans une maison voisine et qui l'a vu passer. Bolan s'est trissé aussi tranquillement que s'il était venu pisser sur la pelouse de M. Heichter. Sur ce plan, c'est un sacré mec qu'il ne faut surtout pas mésestimer.

— Putain ! éructa Bobby Cuba, un autre chef d'équipe. Tu serais pas en train de nous parler de Superman, des fois ?

Comme son nom ne l'indiquait pas, Bobby Cuba était un métis au sang vif originaire d'Afrique du Sud, qui avait travaillé pour les services secrets avant de fuir son pays à la suite d'un massacre racial qu'il avait organisé. Il n'était pas d'une remarquable intelligence mais avait réussi à se faire rapidement une place chez les *amici* grâce à ses connaissances techniques en matière de protection rapprochée et de guérilla. Mais tout le monde savait que les deux hommes se haïssaient et nombreuses avaient été les prises de bec entre eux, la plupart du temps pour des peccadilles.

— Fous-moi la paix, Bobby, rétorqua calmement Vanderek.

L'autre eut un rire railleur et l'ex-flic de l'antigangs poursuivit en haussant les épaules :

— Il a aussi téléphoné à quatre grosses légumes qui ont aussitôt commencé à perdre les pédales et à hurler tous azimuts. Mais vous remarquerez que partout où Bolan est passé, il n'a pas touché à quelqu'un d'important. Il n'a même pas mis à exécution sa menace de dessouder les huiles qui collaborent... heu, qui sont en relation avec M. Driscoll.

— Mais y a déjà eu près de trente morts depuis le début de la journée, fit remarquer Charly Lobo.

— Des mecs qui n'étaient pas au point, qui ont foncé tête baissée à travers les pruneaux. Je me suis renseigné depuis longtemps sur Bolan, ce gus est un désastre ambulant pour l'Organisation, il est...

— Tout ça ne répond pas à la question, le coupa sèchement Rastoli dont les yeux avaient pris un éclat inquiétant. Qu'est-ce que tu cherches à nous dire, Nicky ?

Vanderek hocha la tête.

— J'y viens. S'il avait voulu s'en prendre directement à vous et à vos amis, Jack, il l'aurait déjà fait, il en a eu plusieurs fois la possibilité. Pour moi, il n'a pas suffisamment de renseignements pour lancer son gros blitz, il cherche à en obtenir tout en essayant de nous paniquer et de nous faire commettre une connerie. Il a fait le Viêt-nam dans les commandos et il sait comment on fabrique une diversion.

— C'est quoi un blitz ? fit Geo Tassani, un grand dégingandé au visage anguleux.

— Une guerre-éclair, une attaque qui ne dure que deux ou trois minutes au maximum. Les Allemands appelaient ça un blitzkrieg. Après ça, on se replie et on taille la route. J'en ai fait en Afrique contre les putains de Négros.

— Mais ici, intervint Lobo, pourquoi est-ce que tu crois qu'il ne viendra pas foutre sa merde ?

— Parce qu'il est plus malin que toi, Charly. Je vous ai tous écoutés, depuis qu'on parle de la situation. On tourne en rond. Primo, ici, c'est trop bien protégé. Y a au moins vingt-cinq gars en armes prêts à lui rectifier le portrait s'il ose se pointer. Secundo, il doit penser qu'il n'y a rien qui puisse l'intéresser dans cette baraque. Et ensuite, c'est pas son jeu.

Il s'interrompit pour allumer une cigarette. Bobby Cuba en profita pour jeter d'un ton sarcastique :

— C'est quoi son jeu, selon toi, Nicky ? T'es devenu voyant extralucide ?

— Va te faire foutre, Bobby.

— C'est toi qui vas aller te faire foutre, connard !

L'ancien flic véreux se tourna un peu sur sa chaise pour fixer Cuba qui le regardait avec défi. Il replia les doigts de sa main droite, sauf le majeur qu'il lui brandit sous le nez.

— C'est comme ça que je vais te le mettre si tu me fais encore chier, espèce de pédé.

Cuba balaya le bras tendu d'un geste mauvais et s'empourpra,

perdant tout contrôle :

— Tu m'impressionnes pas, Nicky ! Tout le monde sait que tu fayotes un max pour... pour...

Il n'arrivait pas à finir sa phrase, bégayait et bavait tandis que Vanderek l'observait d'un air goguenard.

— Pauvre con !

— Vos gueules ! rugit soudain Rastoli en assenant un grand coup de poing sur la table.

Mais Vanderek rigolait toujours en soutenant le regard haineux de Cuba. Il lâcha comme s'il s'agissait d'une bonne plaisanterie :

— Comment c'est, déjà, que t'appelles M. Driscol ? Ça aurait pas quelque chose à voir avec ces trucs à poils qui vivent chez toi en Afrique ?

Brusquement ivre de rage, le Sud-Africain lui cracha dessus et repoussa sa chaise, mais son crachat rata l'objectif et atterrit sur le revers de la veste de Jack Rastoli qui parut soudain se statufier.

Un silence mortel se fit d'un coup dans la pièce. Bobby Cuba avait interrompu son mouvement et s'était raidi dans une position grotesque, le corps en avant et la bouche ouverte. En équilibre instable, la chaise qu'il venait de bousculer tomba sur le carrelage avec fracas mais personne ne parut s'en apercevoir. Tous avaient les yeux fixés sur le crachat offensant accroché à la veste de « Monsieur Driscol ».

En quelques secondes, le visage de ce dernier devint blême puis cadavérique. Ses mâchoires se soudèrent, des cernes gris apparurent autour de ses yeux qui prirent un éclat dément. Subitement, il ramassa un énorme cendrier en cristal sur le bureau et le balança de toutes ses forces en direction de Bobby Cuba qui n'eut que le temps de se baisser.

L'instant d'après, il arrachait au bureau un tiroir dont il sortit un P-M micro-Uzi avec un chargeur engagé sous la culasse. Durant un bref instant il observa l'arme avec une sorte d'attendrissement maladif puis il la brandit devant lui et commença à en vider le chargeur dans la pièce. Ce fut comme un enfer soudain. Sous la poussée des balles de 9 mm tirées en rafale, des échardes arrachées aux meubles, des éclats de verre et des gravats de plâtre volèrent en tous sens dans une cacophonie tonitruante.

Ça sentait chaud la poudre et la paranoïa à l'état pur. Les hommes qui s'étaient figés quelques secondes plus tôt se jetaient pêle-mêle au sol pour échapper à la fusillade démentielle qui transformait le luxueux bureau en un tas d'immondices.

CHAPITRE XVII

Jack le Givré tressautait au rythme de la salve qui jaillissait du mini-Uzi. Les lèvres retroussées, les dents serrées à en craquer, il prenait son pied en larguant autour de lui une grêle assourdissante de bastos rageuses.

Heureusement pour ses lieutenants, le P-M entre ses mains décrivait un rapide mouvement ascendant résultant de la poussée des douilles éjectées latéralement, et arrosait maintenant le plafond.

Puis la culasse se bloqua en position ouverte, chargeur vide. Rastoli regarda stupidement son arme, émit un feulement aigu et se précipita sur le tiroir tombé à terre, sa main partant fébrilement à la recherche d'un autre chargeur qu'il saisit en grognant.

— Putain ! gémit Digger couché au sol.

Personne d'autre n'eut le temps de s'apitoyer sur son sort. Déjà, le P-M explosait de nouveau dans un concert rageur de pastilles brûlantes qui parachevaient l'œuvre de destruction démentielle.

— Planquez vos couilles, tas de cons ! hurla le dingue en faisant un pas en avant pour mieux asseoir son équilibre.

Mais en fait d'équilibre, il mit le pied sur une douille vide qui le fit traîtreusement déraiper et s'affala lamentablement sur le carrelage. Sous l'action de son doigt crispé sur la détente, le mini-Uzi continua de répandre son enfer dévastateur. La grande baie panoramique dégringola en mille miettes, ajoutant à l'in vraisemblable tintamarre, et Bobby Cuba poussa un cri, atteint à la cuisse par un ricochet.

Enfin, le vacarme cessa. Jack le Terrible brandissait toujours son arme désespérément vide, son index se crispant par à-coups sur la détente pour essayer d'en extraire une rafale impossible.

Charly Lobo fut le premier à se relever. Il s'approcha de Rastoli et dit en lui prenant doucement le P-M des mains :

— C'est fini, patron. Vous les avez tous eus.

— T'es sûr ? demanda le dingue d'une voix hallucinée. Tous ces fils de putes sont couchés ?

— Sûr ! Ça a cartonné sec.

Il lui passa les mains sous les aisselles pour le relever. Une fois

débout, Rastoli eut un mouvement rageur pour se dégager, toisa ses lieutenants et s'épousseta, arrondit les épaules pour remettre sa veste en place, oubliant le crachat qui dégoulinait sur son revers. Puis il marcha mécaniquement à travers les débris de toute sorte qui jonchaient le sol, s'approcha de la fenêtre éclatée à travers laquelle il contempla le parc éclairé par des spots. Il se retourna au bout d'un moment.

Frank Turacchini eut du mal à réprimer une nausée. Le grand boss du Colorado lui fit pitié. Il ressemblait à un légume flétri et à moitié décomposé. Au milieu des cernes qui s'étaient encore creusés, ses yeux fiévreux ressemblaient à deux huîtres abandonnées au soleil. Sa mâchoire inférieure pendait dans un sourire niais et de la bave coulait aux commissures de ses lèvres.

— T'as vu ça, Charly ? rigola-t-il. J'les ai tous eus, ces pédés... Et c'est comme ça que je vais rectifier cet enculé. Comment qu'il s'appelle, déjà ?

— Bolan, fit imprudemment Geo Tassani, regrettant aussitôt d'avoir parlé trop vite.

— Tais-toi, petit con, gloussa Rastoli. Faut pas prononcer ce nom de merde. Il existe même pas, ce connard. T'étais pas au courant ?

— On est tous au courant, acquiesça doucement Lobo.

— Et mon cul ! Vous savez ce qu'il veut, c't'enflure ? Il s'imaginer qu'il peut me faire perdre les pédales. Vous croyez ça, vous ? Putain !

— Il n'a aucune chance contre vous, patron, approuva encore Charly Lobo : en glissant gentiment son bras sous celui du caïd. Vous avez fait tout le travail qu'il fallait, maintenant faut vous reposer un peu avant de lui foutre la pâtée, à ce grand fumier.

— Ouais. Ouais, j'crois que t'as raison, Charly. La journée a été dure, hein ?

— Sacrement, oui !

Plusieurs coups frappés précipitamment à la porte précédèrent l'irruption de deux types aux regards inquiets que Turacchini empêcha d'entrer.

— Qu'est-ce qui se passe ? fit l'un d'eux. On a entendu...

— C'est rien. Le patron s'entraînait un peu.

Il les refoula et Lobo poussa gentiment son boss dans le couloir. Rastoli se retourna, le visage décomposé, et pointa un doigt tremblotant vers ses lieutenants :

— J'veux que tout le monde se mette au boulot, vous entendez ? Faut se magner la rondelle, hein, bande d'enculés !

Turacchini se détourna et grimaça tandis que le givré passait la

porte. Au bout d'un instant, Vanderek souffla bruyamment.

— Bon Dieu ! Je pensais pas que...

— Ça sert à rien de penser, faut subir. Et t'as encore rien vu, mec.

— C'est dingue !

Bobby Cuba examinait sa cuisse qui pissait le sang à travers son pantalon et Tassani respirait profondément, arrondissant sa bouche en cul de poule.

— Relax ! lui jeta Digger dans un petit ricanement de hyène.

— T'en as de bonnes ! grinça Cuba. Un peu plus et il me rectifiait.

— C'est pas grave, la bastos t'a juste arraché un peu de bidoche.

— Tu parles ! Je vais salement boiter, ouais !

— T'as du bol. Si t'avais eu Bolan en face de toi, t'aurais même plus la possibilité de boiter.

— Merde. Fais chier !

— Comment ça va se jouer, maintenant ? fit Bobby Cuba.

— Comme d'habitude. Charly va le coucher. Il en a pour deux ou trois heures avant de refaire surface.

— Et qui prend les choses en main ?

— Charly, bien sûr. C'est lui le capitaine de la garde, non ?

Frank Turacchini haussa les épaules et planta tout le monde. Il descendit l'escalier, atterrit dans le hall du rez-de-chaussée où des *soldati* s'étaient massés et discutaient âprement. Les évitant, il gagna la salle du bar où trois hommes étaient déjà installés au grand comptoir en marbre. Harmon Wagner discutait avec Abie Schwarzenbaum et un grand costaud buvait silencieusement un verre de whisky, à l'écart. Un putain de moujik, ricana intérieurement Digger en s'asseyant devant le comptoir. Mais où étaient les autres ? Et Kamskoï le casse-couilles ? Cette baraque était comme un moulin, tout le monde y entraît et en sortait comme dans un bordel, alors qu'on était en pleine crise, alors que la grande pute se promenait dans la nature, peut-être tout près d'ici.

Et pendant ce temps, Jack le dingo décompressait après avoir foutu une sacrée merde de taré ! Qui, après ça, pouvait encore croire en lui ? Putain ! C'était mal barré.

Écœuré, il commanda une coupe de champagne et Nicky Vanderek le rejoignit au bout de quelques minutes, se hissa sur un tabouret à côté de lui.

— Castellano vient d'appeler Jack, lui souffla-t-il dans l'oreille.

— Et alors ?

— Et alors quoi ? C'est Charly qui a dû prendre la communication.

Je sais pas ce qu'il lui a raconté, mais il avait l'air vachement dans ses petits souliers. Quelqu'un ici a dû passer un coup de bignou à New York pour moucharder. C'est pas possible autrement.

— Logique. Il doit savoir qu'il peut pas vraiment faire confiance à son frangin et il a sûrement placé des mouches dans le coin.

— Dis-moi, Digger...

— Ouais, grogna Turacchini en portant la coupe de champagne à ses lèvres.

— Au sujet de Bolan...

— Me bassine pas avec ce mec, Nicky.

— Je me renseigne, c'est tout. Il est si fort que ça ?

— Demande-le-lui.

— Toi, tu le sais, tu l'as vu en face.

— Et je suis toujours là. C'est ça que tu veux dire, Nicky ?

— Merde. Va pas t'imaginer que je voulais te mettre en doute.

Après un moment de silence, Vanderek revint à la charge, la voix étouffée :

— C'est dommage, hein ?

— Qu'est-ce qui est dommage ?

— Je veux dire qu'il est dommage qu'un business aussi fantastique soit mis en péril par un parano.

Turacchini souffla bruyamment puis émit un rot sonore. Il lui semblait n'avoir plus de nerfs et commençait à se foutre copieusement de la situation.

— Le parano n'est qu'un paravent, rigola-t-il tristement.

— Ah oui ?

— Ouais.

— J'ai vaguement entendu parler de ça. Paraît qu'Ange l'aurait placé en avant de la scène pour donner le change. Moi, je m'en fous, mais ça paraît plutôt logique. J'ai vaguement l'impression que tout est arrangé par la politique, non ?

— Essaye pas de me faire raconter ce que j'ai pas envie de dire, ricana encore Turacchini. Fais ton boulot et te casse pas la tête, ça vaut mieux pour la santé.

Il lampa le fond de sa coupe et se décolla du tabouret en s'étirant. Il fit quelques pas vers la sortie.

— Où tu vas, Digger ?

— J'en ai ma claque, je vais me taper une pute.

— Fais gaffe.

— J'ai encore jamais attrapé la vérole.

— C'est pas ça que je voulais dire.

— Le sida non plus, ricana Turacchini.

— Arrête tes conneries, tu sais de quoi je veux parler.

— Ouais. Mais je crois que si je rencontrais encore ce mec, ce serait pas pire.

— Pire que quoi ?

Digger lui fit un geste obscène de la main et s'éloigna.

L'esprit en ébullition, il se retrouva dans le parc et respira un grand coup. Ça lui fit du bien. Il y avait des senteurs d'eucalyptus dans l'air et il adorait respirer l'odeur de l'eucalyptus. Au bout de quelques pas, son moral s'améliora et il marcha résolument vers sa voiture de rechange, une Cadillac toute blanche comme sa Rolls démolie par le grand fumier, avec des vitres fortement teintées. Il actionna le démarreur et le moteur ronronna doucement. Ouais, ça allait mieux. Mais, bon Dieu, que la vie était compliquée !

Franchissant le portail que deux gardes venaient de lui ouvrir après deux brefs appels de phares, il roula une centaine de mètres sur l'allée goudronnée, se ficha une cigarette entre les lèvres et chercha l'emplacement de l'allume-cigare. Quelque chose s'appuya juste derrière son oreille droite, un objet froid et dur.

— Tu veux du feu, Digger ? demanda une voix qui rappelait le bruit de glaçons s'entrechoquant au fond d'un verre.

Il n'eut même pas un sursaut, seulement un soupir qui lui sortit du fin fond de l'âme. Pas la peine de se casser la tête à réfléchir, la situation était claire. La silhouette sombre qu'il entrevoyait vaguement derrière lui, du coin de l'œil, valait toutes les réponses.

Prenant bien garde de ne pas accélérer ni laisser tomber l'allure tranquille de la Caddy, il dit dans un souffle :

— J'ai fait ce que vous m'avez demandé, Bolan, je lui ai remis votre putain de médaille.

— Et alors ?

— J'ai cru qu'il allait me flinguer...

— Qu'est-ce que c'était, cette fusillade ?

— Il est devenu complètement cinglé.

— Jack ?

— Oui. Il a piqué une crise comme j'en ai encore jamais vu. Comment êtes-vous entré ? Y a plein de gus, ici.

— Faut croire qu'ils ne regardaient pas où il fallait, ricana l'Exécuteur.

Il n'avait même pas eu à neutraliser une sentinelle. Dès que les rafales avaient claqué dans la grande maison, l'attention des hommes chargés de la surveillance s'était focalisée vers le premier étage et il n'avait eu qu'à sauter un petit mur avant de gagner le parking en douceur.

— Oui, ça doit être ça, répliqua Frank Digger Turacchini. C'est marrant, lâcha-t-il sans la moindre émotion.

— Qu'est-ce qui est marrant, Digger ? Ça t'amuse de devoir mourir ?

— Non, même pas.

— Arrête-toi ici, commanda Bolan en apercevant un dégagement en terre sur le côté de la chaussée.

Turacchini leva le pied et freina sans brusquerie aucune. Malgré l'acier toujours collé contre sa nuque, il tourna un peu la tête pour essayer de voir son passager mais celui-ci se noyait dans l'ombre de l'habitacle.

— Qu'est-ce qui s'est passé avec Jack le Dingue ? demanda Bolan.

— Il a lâché la rampe, vous lui avez mené la vie un peu trop dure depuis ce matin, vous savez ?

Il parlait à l'Exécuteur comme s'ils étaient de vieux amis. Étrangement, il avait brusquement l'impression de le connaître depuis des siècles.

— Tu le crois vraiment ?

— Putain, ouais ! On a tous failli y passer. Maintenant, il pionce comme un môme et quand il se réveillera il nous demandera tout tranquillement si on a fait le boulot.

— Tu as été le border dans son lit ?

— Non, c'est Charly.

— Charly Lobo ?

— Vous connaissez tout le monde, hein ! Vous savez, j'veux en veux pas, c'est de bonne guerre, mais c'était quand même dégueulasse de votre part de me larguer comme ça dans le désert. J'me suis tapé douze bornes à pied en pleine cagna.

Bolan gloussa.

— T'as pas essayé le stop ?

— Y a cinq bagnoles qui sont passées sur la route mais pas un de ces mecs s'est arrêté.

— Normal, avec une gueule comme la tienne.

— Qu'est-ce qu'elle a, ma gueule ?

— Regarde-toi attentivement dans une glace propre et tu

comprendras.

— Non, je comprends pas. Je suis un être humain, merde !

— Tu n'as rien d'humain, Frank. T'es qu'un animal et encore... Un animal traqué.

— Traqué par qui ?

— Par moi d'abord, et ensuite par tes potes quand ils sauront que nous avons des relations suivies.

— Vous êtes vraiment un salaud !... Vous croyez quand même pas que je vais lui porter encore une de vos saloperies !

— Non. Cette fois, la médaille sera peut-être pour toi.

— Peut-être ?

— Ça va dépendre.

— De quoi ?

— De ce que tu vas me répondre. Qui est là-dedans ?

Turacchini haussa doucement les épaules.

— Tout le monde et personne. On dirait que tous ces gens se baladent. Moi, ça me passe au-dessus de la tête maintenant.

— Je t'ai posé une question.

— Ben... Y a les chefs d'équipe et les gros bonnets.

— Te fais pas trop prier, Digger. Quels gros bonnets ?

— Heichter, Wagner, Abie et quelques autres qui sont arrivés la queue entre les pattes.

— Et le moujik en chef ?

— Casse-couilles ?

— Fais pas trop d'esprit, Digger, c'est mauvais pour toi, avec ce flingue tout près de ta cervelle.

— On l'appelle comme ça. Kamskoï...

— C'est tout ?

— Oui. Mais j'ai pas tenu la chandelle à tous ces gros mecs.

Bolan n'avait pas trop à insister pour recueillir la confession de Digger. La conversation prenait un tour presque amical.

— Je n'ai qu'un effort de quelques grammes à faire sur la détente de ce calibre pour que tu cesses d'exister, Digger, lui confia-t-il. T'en es conscient ?

— Oui, j'suis parfaitement conscient, rétorqua le mafioso d'un ton affable. Mais je crois que vous ferez pas ça.

— T'agites un drapeau blanc ?

— Non. J'en ai ma claque de ce merdier.

— Je t'écoute.

CHAPITRE XVIII

Bolan abaissa le canon du Beretta. Turacchini fit entendre un gros soupir.

— Posez-moi les questions.

— O.K. Qui est le boss local ? Ne me parle plus de Jack Rastoli.

— Évidemment... Le big boss, c'est David Heichter.

— Tu es sûr que tu ne me racontes pas une salade ?

— Sûr et certain. Je vous ai dit que j'en ai plus rien à foutre de toute cette merde et de ce malade mental. Castellano a bigophoné, tout à l'heure. Je suis sûr qu'il était déjà au courant.

— Une mouche ?

— Non, c'est sûrement Heichter qui l'a prévenu. Avec ce gros pédé de Wagner, ils font un drôle de tandem pourri.

— Tu veux dire qu'ils manipulent ensemble la combine ?

Turacchini secoua la tête.

— Harmon Wagner vient en second, mais ils sont comme cul et chemise depuis des années.

— Heichter était l'avocat de Castellano avant d'être radié du barreau de New York, fit remarquer Bolan.

— Ouais. Il est en prise directe avec lui depuis cette époque.

— Et Rastoli ?

— Il ne fait que diriger en surface, il s'occupe surtout d'organiser le territoire sans participer aux grandes décisions. La routine, quoi. Moi, j'étais chargé de balader les Russes. J'arrangeais aussi des sauteries pour les politicards.

— Comment Rastoli peut-il être le frère de Castellano ?

— C'est une histoire de cul. Le vieux Gus Castellano avait engrossé une chanteuse de cabaret, à Boston, quand il était le parrain de la famille Gambia. Il était aussi à la colle avec une bonne femme qu'était procureur, à New York. Il lui avait fabriqué un même six ans plus tôt : Ange. Gus était complètement dingue de la chanteuse et il se tapait l'autre uniquement pour les relations dans les tribunaux. Elle était pas terrible, d'ailleurs...

— Abrège.

— Ouais, bon... Ça a fait vilain quand la magistrate a su qu'elle était cocue. Gus a noyé le poisson en inventant une sacrée salade et il a planqué le second fiston sous le nom de Jack Rastoli. Par la suite, sa régulière a eu un accident de bagnole dans le New Jersey, un accident arrangé, bien sûr. Jack a pu refaire surface. Il était son préféré, il a été élevé comme un coq en pâte. On lui passait toutes ses conneries alors qu'Ange était déjà dans la rue pour se faire une place au soleil. Voilà...

Eh oui, voilà ! C'était aussi simple que ça. Mais ce qui intéressait surtout l'Exécuteur, c'était la révélation qui venait de lui être faite au sujet de David Heichter. Le fait que ce dernier fût le vrai big boss pour le Colorado ne le surprenait pas outre mesure. Jack Rastoli n'était qu'un figurant, un fantoche parano.

Il voulut avoir la confirmation de sa plus grande crainte, questionna Turacchini :

— C'est quoi, le gros business ?

— Vous le savez aussi bien que moi. La came, les filles, les placements immobiliers, les marchés parallèles du showbiz... Ils se servent des putes pour faire bander, les gros pigeons et les convaincre de marcher avec eux. Ils noyautent aussi des sociétés un peu partout, certaines dans les pays de l'Est.

— Et les saloperies nucléaires ?

— Quoi ?

— Ne fais pas l'innocent, tu es forcément au courant.

Turacchini mit un certain temps avant de répondre, comme s'il rassemblait ses idées et pesait les risques de ce qu'il allait dire.

— Je suis pas bien au courant de ça, Bolan, faut me croire. Mais j'ai ma petite idée là-dessus, j'ai entendu quelques trucs à ce sujet en tendant l'oreille. Il s'agit de matériel que les Ruskofs devaient détruire, après l'éclatement du régime soviétique. Vous savez, tout n'a pas été foutu à la casse. Certains gus, là-bas, ont piqué et stocké pas mal de bidules atomiques et des engins tactiques.

— Tu veux parler des Russes avec lesquels vous faites copain-copain, comme Kamskoï, par exemple ?

— Oui, et des tas d'autres. Surtout en Ukraine.

Bolan, en effet, avait entendu des rumeurs concernant les armes lourdes qui équipaient la mafia russe organisée depuis quelque temps en bandes para-militaires. Des armes tactiques et même stratégiques, peut-être à cônes nucléaires. Cela rassemblait à des ragots de journalistes en mal d'information, mais l'Exécuteur estimait que la

rumeur était fondée. Il savait que cela se passait en Ukraine, dans la région de Kiev, là où naguère avaient été entreposés des milliers de missiles soviétiques prêts à être mis à feu en direction de l'Ouest.

Ses craintes se trouvaient à présent confirmées et la perspective de voir ce matériel de guerre entre les mains des *amici* avait de quoi glacer le sang. Ainsi,, c'était donc ça, le gros morceau auquel s'était accroché Ange Castellano ! L'achat puis la revente de matériel nucléaire à des pays aussi instables que l'Iran ou la Libye, ainsi que des États d'Amérique latine et d'Afrique...

Il y avait aussi les risques d'un chantage nucléaire au niveau international : « Lèche-moi les bottes et file-moi ton fric ou je te transforme en énergie libre. » Le scénario paraissait complètement démentiel, mais les mafiosi n'avaient jamais été autre chose que des déments, des paranoïaques évoluant dans un univers mental de leur propre création et sans aucun rapport avec la réalité des gens normaux. Des fous, bien sûr. Mais des fous extrêmement dangereux, capables de réaliser les projets les plus extravagants si cela leur permettait de s'en mettre plein les poches et de pavaner tout en régnant comme des despotes sur le monde des honnêtes gens.

Au début de la mafia, les *amici* avaient commencé par s'enrichir en volant, pillant, assassinant et faisant régner la terreur autour d'eux. Par la suite, ils avaient investi l'argent obtenu illégalement dans les grosses affaires, l'immobilier, les casinos comme ceux de Las Vegas et d'Atlantic City, les puits de pétrole, les industries de toutes sortes. Par la corruption ou le chantage, ils s'étaient assuré le concours de politiciens à tous niveaux, d'une quantité ahurissante de fonctionnaires, de policiers et de magistrats. Tout cela en continuant d'utiliser les bonnes vieilles méthodes qui avaient fait largement preuve de leur efficacité : le racket, la drogue, la prostitution à grande échelle, l'extorsion de fonds, et bien d'autres dégueulasseries encore.

Maintenant, ce qu'ils visaient n'était ni plus ni moins que l'assassinat collectif, l'holocauste s'il fallait aller jusque-là pour satisfaire leur appétit insatiable de pouvoir et de domination. L'invasion des pays de l'Est, après la mainmise sur bon nombre de pays occidentaux, ne leur suffisait pas.

— Où en sont les tractations, Digger ?

Digger eut un petit frémissement en entendant de nouveau la voix aux intonations arctiques.

— J pense qu'ils en sont encore aux pourparlers. C'est une question d'intérêt. Ils ont déjà appâté les moujiks en leur envoyant des convois de toute sorte de matériel et du fric à la pelle, mais ces gars-là sont salement gourmands, ils en demandent toujours plus. Ils veulent aussi des territoires ici, aux States, et ça, il n'en est évidemment pas

question. Alors, ils cherchent des compromis.

Le mafioso cessa brusquement de parler, déglutit bruyamment et demanda :

— Maintenant que je vous ai tout déballé, qu'est-ce que vous allez faire de moi ?

— Tu ne m'as pas encore tout déballé, Digger.

— J'vous jure que si.

— Où tes potes ont-ils emmené les filles ?

— Vous voulez parler des danseuses russes ?

— Dépêche-toi.

— Ben... C'est Tassani qui s'est occupé de ça tout de suite après que Harmon Wagner a prévenu Rastoli.

— Geo Tassani ?

— Ouais. Je l'ai entendu dire au téléphone qu'il fallait les envoyer à l'abattoir.

Bolan réprima un frémissement.

— Et c'est quoi, l'abattoir ?

— Rien d'autre qu'un abattoir, un grand hangar où on tue des bovidés avant de les envoyer à la boucherie. Il appartient en sous-main à Rastoli. Aujourd'hui, on est samedi, c'est fermé. Je crois qu'ils vont s'en occuper cette nuit. Moi, je trouve dégueulasse qu'on traite ces filles comme ça, mais j'y pouvais rien.

— L'adresse ?

— C'est dans le nord, à Thornton. En bordure de la rivière South Platte, y a un panneau marqué David & Cramer sur le toit du hangar.

— Combien de connards là-bas ?

— Eh bien, quatre je crois. Peut-être cinq au max.

— J'espère que tu ne te trompes pas.

— Qu'est-ce que vous allez faire de moi ? répéta Turacchini d'une voix un peu trop détachée.

En guise de réponse, Bolan sortit de sa poche son petit radio-téléphone extra-plat et le tendit au mafioso.

— Tu vas appeler Charly Lobo, Digger. Tu vas lui dire que tu viens d'avoir un contact avec un de tes potes à New York et que tu as appris qu'on a envoyé à Denver une équipe de gros bras. D'après tes renseignements, elle serait déjà sur place. Le gars qui la dirige s'appelle Mike. Tu y es ?

— Ouais. C'est Castellano qui l'aurait envoyée, cette équipe ?

— Laisse entendre que oui, mais ne sois pas trop précis. Tu lui

diras que tu vas t'arranger pour avoir d'autres renseignements.

— Vous voulez vraiment me mouiller à fond, hein ?

— Appelle-le, fit Bolan en lui collant de nouveau le canon du Beretta contre la nuque et s'approchant tout contre lui. Essaie d'être convaincant et te trompe surtout pas.

Turacchini respira par petits coups nerveux, fit entendre un bruit de bouche et pianota un numéro. Bientôt, une voix sucrée lui répondit :

— Arapahoe House. Le club est fermé, que puis-je pour vous ?

— Passe-moi Charly Lobo.

— C'est de quelle part ?

— Personne, connard. Magne-toi les fesses.

Il entendit plusieurs déclics avant qu'une voix grave et traînante prenne le relais :

— Qui est à l'appareil ?

— Digger. Je suis pas sûr de reconnaître ta voix, Charly.

— C'est bien moi.

— Comment ça se passe, là-bas, heu... le grand caïd est sorti de ses vaps ?

— Il est toujours en pleine semoule, oui !

Tout près de l'appareil, Bolan pouvait entendre les réponses de Lobo.

— Dis-moi, Charly, qu'est-ce qui se passe vraiment ?

— Que veux-tu dire ?

— Eh ben... Je viens de passer un coup de fil à quelqu'un que je connais sur la côte Est, un mec bien placé. D'après lui, on nous aurait envoyé du monde.

— Comment ça ?

— Une troupe de gus dirigée par un certain Mike, un dur de dur.

— Ton pote, il est sûr du tuyau ?

— Il ne m'a encore jamais raconté de salades. T'as déjà entendu parler de ce Mike ?

— Non, ça me dit rien.

— Moi je crois bien que oui. Si c'est le même que celui auquel je pense ; c'est pas le genre boy-scout.

— Merde !... Est-ce que tu crois qu'il est déjà au courant pour Jack Rastoli ?

— On m'a rien dit à ce sujet mais à mon avis c'est évident. Le téléphone arabe. Tu es bien sûr qu'il ne t'a pas encore appelé ?

— Pourquoi je te le cacherais, merde ? Où es-tu ?

— En ville pour l'instant. Je vais essayer d'avoir plus de renseignements. On m'a indiqué un endroit où je pourrais peut-être trouver ce mec.

— Fais gaffe, Digger ! Ces gus-là sont salement dangereux. Ne lui dis rien en ce qui nous concerne. C'est sûrement une sale mouche à merde !

— T'inquiète !

Digger coupa de lui-même le radio-téléphone qu'il rendit à l'Exécuteur.

— Ça a été ?

— Tu te défends bien.

— Mais je me suis complètement saucissonné. Putain !... Dites, si vraiment vous allez promener votre nez au club, faites gaffe à Bobby Cuba et à Nicky Vanderek, Bolan. C'est deux vicieux vachement tordus.

L'Exécuteur connaissait Venderek de réputation. Il demanda à Digger :

— Qui est Bobby Cuba ?

— Un sale petit con venimeux qui ressemble à un chacal puant. Il a ramassé une bastos de Rastoli dans la patte, mais ça l'empêche pas de marcher. Je sais pas si ça peut vous être utile, mais lui et Vanderek peuvent pas se piffer. Ils ont failli se taper dessus en pleine réunion et c'est ça qui a déclenché la crise du singe.

— Pourquoi me parles-tu de ça ?

— J'sais pas trop. Peut-être pour vous donner une chance. Marrant, non ?

— Que crois-tu que je vais faire ? ricana Bolan.

— J'préfère pas savoir.

Il fixa un instant le profil du visage mafieux que découpait en contre-jour un lampadaire, un peu plus loin. Il connaissait le pedigree de Turacchini dont la vie n'avait été faite que d'illégalité depuis son adolescence. Frank Digger était un membre à part entière de la racaille mafieuse. À l'inverse de ce que croyaient ses ennemis, l'Exécuteur n'éprouvait aucune haine spéciale contre eux. La société les avait engendrés et en subissait les conséquences. Parfois, il en éprouvait une immense tristesse, mais ces chacals représentaient une réalité qu'il abhorrait.

Corollairement, il n'avait pas pour habitude de faire de cadeaux aux gens de son espèce. Il était venu au Colorado pour répandre le sang de la mafia, pas pour évangéliser les *amici*. Mais le cas de

Turacchini était un peu spécial. Et il avait sûrement encore des choses à dire.

Bolan lui ordonna :

— Démarre.

Sagement, sans prononcer un mot, Digger fit avancer la grosse Caddy et l'Exécuteur lui donna quelques indications pour le trajet. Bientôt, ils roulèrent dans la rue principale de Indian Hills, le village.

— Arrête-toi ici.

La grosse caisse stoppa dans le balancement mou de ses amortisseurs. Turacchini renifla.

— J'aime pas tellement cette odeur, vous savez.

À une trentaine de mètres un panneau éclairé, accroché à un petit immeuble, mentionnait : « Police Office ».

— Tu préfères peut-être celle des enterrements ? Descends et va raconter ta vie passionnante. aux flics.

— Qu'est-ce que je vais gagner au change, hein ?

— C'est à toi de faire marcher ta cervelle. Par exemple, demande le FBI et passe un arrangement avec eux.

— Jack l'apprendra forcément...

— Barre-toi de cette caisse, Digger. Je ne veux plus jamais te revoir devant moi, pigé ?

Digger Turacchini avait tout à fait pigé. Après une courte hésitation, il débloqua la portière de la Cadillac et mit lentement pied à terre. Bolan le vit s'acheminer vers l'hôtel de police comme s'il montait sur un échafaud. Le mafioso se retourna une dernière fois puis entra dans l'immeuble.

L'Exécuteur prit place au volant et démarra aussitôt tout en actionnant son radio-téléphone.

— Hal, fit-il quand il entendit la voix de Brognola dans l'écouteur, je viens de livrer un colis aux flics d'Indian Hills. Contacte-les immédiatement pour qu'ils le mettent au frais. Frank Turacchini. Fais vite.

— O.K., répliqua le G'Man d'une voix fatiguée.

— Il a plein de choses à raconter.

— Je les appelle tout de suite et j'alerte notre antenne à Denver. Autre chose, le nécessaire est fait au sujet de l'ange noir de New York. Il est tout bonnement chez lui, tu disposes de deux heures, je n'ai pas pu faire mieux.

— Tu es certain qu'il ne sera pas possible de le joindre ?

— Ses deux lignes et celle de son radio-téléphone sont shuntées. Il

y a quand même un risque qu'il sorte de chez lui pour appeler ses amis au Colorado.

— Pourquoi le ferait-il ?

— Pourquoi, en effet ! railla Brognola. Je n'ai toujours pas de nouvelles concernant tes poupées russes. On dirait qu'elles se sont transformées en courant d'air.

— J'ai renoué le fil d'Ariane, lui confia Bolan. Ciao, Hal.

À peine avait-il interrompu la conversation que le bip-bip de l'appareil retentit. C'était Jack Grimaldi :

— Il y a une tuile, Striker. Ça fait plus d'une demi-heure que je t'appelle, t'avais débranché ton baladeur ?

— J'étais occupé.

— La blonde s'est fait la malle.

— Comment ça s'est produit ? demanda calmement l'Exécuteur dont le sang puisa un peu plus vite.

— Je suis à la planque numéro deux. J'étais descendu acheter des cigarettes et quand je suis remonté elle n'était plus là. Je me suis fait avoir comme un con. Pourtant, elle ne donnait vraiment pas l'impression d'avoir des fourmis dans les mollets, on discutait tranquillement et elle me posait des tas de questions à ton sujet. J'ai fouiné à toute vitesse partout dans le coin, mais rien. Je vais essayer encore de...

— Laisse tomber et rapplique tout de suite, coupa l'Exécuteur.

— Où ça ?

— À Thornton, en bordure de la rivière South Platte. Cherche un panneau marqué David & Cramer sur le toit d'un hangar. Mais reste à bonne distance.

— D'accord, je fonce.

— Débrouille-toi pour louer une grosse bagnole, il doit encore y avoir des agences ouvertes.

— Wilco !

— Pas de vagues ! lui renvoya Bolan en s'orientant pour quitter la région des collines.

À présent, le point sur la situation était facile à faire. L'acte final était pour bientôt. Pourtant, l'Exécuteur ne voulait pas le jouer avant d'avoir obtenu toutes les informations sur la monstrueuse magouille implantée au Colorado, et surtout sur les êtres abjects qui en tiraient les ficelles.

Ôter un cancer d'un corps malade ne suffit pas, il faut aussi en arracher les métastases, sinon le mal reprend ultérieurement le dessus.

Il lui fallait aussi délivrer ces huit filles que les *amici* avaient condamnées à un sort atroce pour assurer leur tranquillité. Tout de suite après, il pourrait lancer son blitz final.

Il accéléra en direction du nord, évitant Denver pour rejoindre l'Expressway N° 40. Malgré la nuit, la circulation routière était encore très dense lorsqu'il y parvint. Mais il n'était que onze heures, à peine.

CHAPITRE XIX

L'endroit était sombre et sinistre. L'Exécuteur observait depuis dix minutes les abords de l'abattoir en bordure de South Platte River. C'était dans ce cours d'eau qu'on devait jeter les déchets des animaux abattus, pendant les jours ouvrables. Mais peut-être aussi les incinéreraient-on.

Un peu de lumière sortait d'une lucarne, sur la façade, et aussi à travers des tôles en plastique translucide, sur le toit. Une grande cour jonchée de débris séparait le hangar de la route qui traversait la zone industrielle.

Bolan dressa l'oreille en percevant le léger ronronnement d'un moteur de voiture. Puis il vit le faisceau de deux phares, assez loin sur sa gauche. Le véhicule arriva très vite, ses phares s'éteignirent et il stoppa sèchement. Il y eut un bref coup de klaxon et deux portières s'ouvrirent, libérant trois passagers. Deux silhouettes massives et une plus petite qui fut poussée brutalement à travers la cour.

La pénombre régnait sur les lieux, mais les yeux de l'Exécuteur s'étaient habitués à l'obscurité. Il avait reconnu sans aucune erreur Natacha Maïakovska. Les deux armoires à glace, il ne les avait jamais vues.

Il attendit que le trio ait disparu derrière la construction et appela doucement dans sa radio :

— Jack ! Où en es-tu ?

— Sur Washington Street et pas loin du rendez-vous, renvoya Grimaldi.

— Je vais devoir passer à l'attaque. Tu as trouvé ce qu'il faut ?

— Ouais. Une grande Lincoln.

— Combien de temps te faut-il ?

— Moins de cinq minutes.

— O.K. Silence radio, c'est moi qui rappellerai.

Il relâcha le bouton d'émission, reporta son attention sur le hangar. Moins d'une minute plus tard, les deux malabars se signalèrent dans la cour et réintégrèrent leur voiture qui démarra aussitôt.

L'Exécuteur avait abandonné son costume en alpaga pour ne garder sur lui que la sinistre combinaison noire. Il avait récupéré le Ram Charger et s'était équipé en circonstance pour une pénétration nocturne dans une place ennemie : un pistolet-mitrailleur Heckler & Koch avec silencieux incorporé et à crosse-pistolet, tirant des munitions de 9 mm Parabellum. Un poignard de combat était fixé à son ceinturon ainsi qu'un garrot en nylon.

Il quitta l'ombre d'un taillis pour gagner d'autres ombres et se faufila jusqu'à l'arrière du hangar. La sentinelle qu'il avait repérée là un peu plus tôt fumait paisiblement une cigarette, assise sur un vieux bidon d'huile. Il s'en approcha silencieusement, lui passa son garrot autour du cou et serra tandis que le type lâchait son flingue et lançait ses mains pour tenter de saisir le mince cordon de plastique.

Bolan le plaqua au sol en lui appuyant un genou dans les reins, exerça une brusque traction. Il entendit un petit craquement et le mafioso devint subitement tout mou.

Une porte métallique était visible à quelques mètres dans la façade arrière. Elle n'était pas verrouillée mais émit un léger grincement quand l'Exécuteur la poussa.

Il se retrouva dans la place. La lumière anémique visible depuis l'extérieur provenait d'un tube fluorescent accroché à plus de six mètres de hauteur, sous le toit.

— C'est toi, Tony ? s'enquit une voix éraillée, filtrée par une porte souillée de traces brunes.

Bolan s'en approcha doucement, observant autour de lui les installations d'équarrissage. L'odeur qui se dégageait des lieux était à peine supportable. Longeant un grand bac en ciment dans lequel on avait jeté des peaux animales, il réduisit la distance, s'immobilisa un instant pour jeter un coup d'œil dans une grande pièce nue et vide.

— C'est toi ? reprit la voix. Réponds, merde !

— Ouais, grommela Bolan en atteignant la porte.

Il entendit aussi des plaintes et comme de petits cris étouffés. Ouvrit le battant d'un coup.

C'était un bureau, ou plutôt un simulacre de bureau. Les murs étaient de couleur vert sale. Une table en bois blanc trônait au centre de la pièce, supportant une machine à écrire et une petite lampe à pied constituant la seule source d'éclairage. Il n'y avait aucune fenêtre. Au fond, sur un divan crasseux et défoncé, une fille brune aux trois quarts dévêtue tentait vainement de repousser les assauts d'un gorille en rut qui la coinçait sous lui.

À travers sa frénésie érotique, le mafioso eut soudain conscience de la présence insolite dans la pièce.

— Qu'est-ce que tu viens me...

Puis il tourna la tête, aperçut la grande silhouette noire et émit un grognement rageur. Tel un serpent auquel on vient de marcher sur la queue, il se jeta en avant pour atteindre son arme posée sur la table. Le P-M toussota, crachant trois balles Parabellum qui lui firent péter le crâne comme une pastèque trop mûre et il s'effondra, secoué par quelques spasmes d'agonie.

La brune s'était redressée sur l'immonde divan, prête à hurler. L'Exécuteur reconnut celle qu'il avait questionnée sur la route désertique, dans la matinée. Il fit un geste pour lui intimer le silence.

— Savez-vous où sont ses copains ? lui demanda-t-il.

— Là-haut, je crois, répondit-elle en reprenant son souffle.

— Qu'est-ce qu'il y a, là-haut ?

— Un atelier...

— C'est tout ?

— Je... Je n'ai pas vu grand-chose quand on nous a amenées.

— Et les autres filles ?

— Dans une pièce, en haut aussi.

— Ne bouge pas d'ici, lui conseilla-t-il. Je reviendrai.

La courte rafale tirée avec le Heckler & Koch n'avait fait qu'un bruit ridicule mais quelqu'un pouvait avoir été alerté. Pourtant il ne perçut aucun signe de vie quand il quitta l'infect bureau pour traverser l'abattoir. Le rez-de-chaussée du hangar, en effet, était désert.

Bolan emprunta un escalier en fer puis une passerelle pour gagner l'étage qui ceinturait le rez-de-chaussée. « Il y en a quatre, cinq au maximum », avait dit Frank Turacchini à l'Exécuteur. Il y en avait donc peut-être encore trois dans les lieux. Bolan trouva en effet les trois salopards dans une pièce tout au fond, en pleine partie de poker, silencieusement concentrés sur leur jeu nocturne. Il les observa durant quelques secondes derrière une vitre crasseuse et leur tomba dessus alors que l'un d'eux jetait des cartes sur la table en râlant :

— Merde, j'ai encore paumé.

— Ouais, c'est pas ton jour de chance, lui assura l'apparition toute de noir vêtue.

Les trois *amici* sursautèrent violemment puis bondirent sur leurs pieds en tentant de dégainer. Bolan ne leur laissa que le temps d'un demi-battement de cœur. Le P-M leur cracha à la face une méchante rafale de plomb en furie qui les fit danser brièvement autour de la table.

Logiquement, la place était nettoyée, mais Bolan inspecta

prudemment les pièces situées à l'étage. La deuxième qu'il visita était un atelier de découpage tout en longueur, éclairé au fond par un tube fluo. Un gros homme s'y tenait, en blouse blanche maculée de sang, affairé devant un établi à une bien sinistre besogne. Il entendit la porte qui se refermait et lança sèchement sans se retourner :

— Je n'ai pas terminé ! Revenez dans une demi-heure.

Bolan s'approcha en réprimant une nausée. Ce que l'homme manipulait, coupait à coups de hache et tailladait avec des gestes méthodiques, n'était pas autre chose que les restes d'un corps humain. À mesure qu'il poursuivait sa tâche ignoble, il jetait des morceaux de chair et d'os dans une grande poubelle garnie d'un sac en plastique. Une jambe complète découpée depuis la hanche était en attente sur la planche de l'établi. L'odeur était atroce.

— Vous avez entendu ce que j'ai dit ? fit le gros type en jetant un regard latéral à l'intrus.

— Oui, j'ai entendu, répondit Bolan d'une voix rauque.

Cette fois, le charcutier se retourna carrément, un couteau de boucher plein de sang à la main. Son visage de bouledogue se congestionna :

— Qu'est-ce que vous foutez ici ?

— La séance est finie. Tu as quelque chose à dire ?

L'immonde besogneur eut à peine un sursaut.

— Ah oui ! Vous êtes ce type...

Il plissa le front comme s'il cherchait à comprendre. Peut-être sa cervelle dérangée avait-elle du mal à interpréter la situation.

— Qui était celui-là ? fit Mack Bolan en désignant du menton la poubelle sanglante.

L'autre haussa les épaules.

— Si vous croyez que je demande une carte d'identité chaque fois qu'on m'apporte un paquet de viande froide...

L'Exécuteur eut une grimace de dégoût.

— Et les filles ?

— C'est pas moi qui dois m'en occuper, grogna-t-il. Y a une équipe qui va venir pour ça.

Puis, sabrant l'air avec son couteau, il fonça tête baissée. Bolan fit un pas de côté et le cueillit à la tempe avec le canon du P-M. Le spécialiste ès-saloperies pédala dans le vide avant de s'affaler sur le sol gluant de sang, gémit sourdement puis tenta de se relever en continuant d'agiter son couteau. L'arme silencieuse crachota et une nuée de pastilles brûlantes s'enfoncèrent avec un bruit mou dans la

carcasse de l'ordure mafieuse qui cessa de gigoter.

Puis Bolan contempla le triste spectacle de la jambe en attente sur l'établi. D'après la pilosité, il s'agissait d'une jambe d'homme. Peut-être celle d'un malfrat qui avait désobéi à l'Organisation, ou celle de n'importe qui dont la curiosité l'avait conduit trop loin. En tout cas, le pauvre type avait dû passer un sale moment avant d'être abattu. Des traces de brûlures de cigarettes étaient visibles au milieu de la cuisse, ainsi que des hématomes d'un bleu violacé. Il était manifeste que ses restes auraient été jetés pendant la nuit dans une décharge publique, ou dans la South Platte River, emprisonnés dans un rouleau de grillage pour être rapidement dévorés par les poissons. Une façon pratique de ne laisser aucune trace.

Au bord de la nausée, Bolan quitta l'atelier de l'horreur et poursuivit ses recherches. Il découvrit les poupées russes tout au bout d'une coursive en fer. On les avait entassées dans un réduit exigü ne comportant aucune autre issue qu'une porte en métal verrouillée par un cadenas. On les avait parquées là dans l'attente de passer à l'équarrissage. Il fit sauter le cadenas d'une rafale de P-M.

Natacha Maïakovska y avait été enfermée également. Elle le regarda longuement tandis qu'il faisait sortir les autres, lui grimaça un pâle sourire, puis suivit la petite troupe silencieuse dont les pas résonnèrent bruyamment sur la passerelle de fer. L'instant n'était pas aux explications.

En bas, il récupéra la brune puis poussa tout le monde vers la sortie. Grimaldi n'était pas bien loin, sa longue Lincoln noire dissimulée à une centaine de mètres derrière une haie.

— Emmène-les dans un lieu sûr, Jack. Fais le nécessaire auprès de Hal et reste à l'écoute.

— Ça s'est passé sans trop de casse ?

— Elles sont vivantes, c'est ce qui compte, non ?

La gorge serrée, le pilote attendit qu'elles aient toutes embarqué dans la limousine, donna un petit coup d'accélérateur.

— Je garde la cheftaine avec moi, lui sourit l'Exécuteur. Conserve le contact, Jack, j'aurai sans doute encore besoin de toi.

— Quand tu veux, où tu veux, mec. Tu n'as qu'à siffler.

Bolan lui donna une petite tape sur l'épaule et rejoignit le gros Ram Charger dans lequel il avait déjà fait installer Natacha Maïakovska. Il mit en route, roula sur un peu plus de deux kilomètres en direction du sud, puis arrêta le 4x4 et entreprit de passer pardessus sa combinaison son costume en alpaga. Il se fixa sur le visage les favoris et la moustache postiches, s'observa dans le rétroviseur, s'adressa une grimace satisfaite et redémarra.

— Où en étions-nous, Natacha ? demanda-t-il à la jeune femme.

— Engueulez-moi, répliqua-t-elle, très raide sur le fauteuil-passager.

— Je n'en ai pas le temps, pas plus que l'envie. Résumez-moi ce qui s'est passé.

Lui jetant un coup d'œil latéral, il la vit attraper un paquet de cigarettes sur le tableau de bord, appuyer sur l'allume-cigare et tirer une longue bouffée.

— Je ne vous ai pas tout dit. Je croyais encore pouvoir me débrouiller seule.

— Bien sûr. Et après ?

— Mais je ne vous ai pas menti sur l'essentiel.

— Et après ? répéta-t-il.

Les yeux de la jeune Russe étaient fixés sur un point imaginaire à travers le pare-brise.

— Pendant votre absence, j'avais l'impression que le temps ne s'écoulait plus. Vous pouvez comprendre ça ?

— Oui, c'est parfois une donnée purement subjective.

— Je n'arrêtais pas de penser à ce qui pouvait arriver à mes amies. Et je vous connaissais à peine, je ne savais pas...

— Quel degré de confiance vous pouviez m'accorder.

— Ce n'est pas exactement ça. Je suis slave, j'ai appris ce que veut dire le mot courage, mais j'ai aussi un certain côté fataliste. Ça ne veut pas dire résigné. J'ai pensé que vous aviez échoué.

— Ça aurait pu m'arriver, admit l'Exécuteur. Bon, vous avez faussé compagnie à Jack. Ensuite ?

Le Ram Charger roulait à présent dans Lakewood, sur Keeping Avenue.

— Je me suis rendue au consulat de Denver. J'ai demandé à être mise en contact avec l'attaché de presse. Il ne s'occupe pas seulement des relations avec les médias.

— Si vous en veniez tout de suite au but, Natacha ? Je n'ai plus que dix minutes à vous consacrer.

— Dix minutes ? s'exclama-t-elle, les yeux brusquement assombris.

Bolan la regarda encore en biais. Elle avait des traces de poussière sur les joues, une grosse égratignure au cou, elle sortait in extremis de l'enfer, mais elle restait magnifique. Elle rayonnait une aura invisible mais presque palpable, éclatante. Et pourtant, même en Ukraine elle avait dû souffrir en attendant de s'échapper d'un autre enfer, moins sinistre certes, mais sûrement aussi éprouvant. Tout se résumait à une

durée dans le temps. Ainsi qu'il venait de le lui dire, le temps est une notion parfois très subjective.

— Dix minutes, oui.

— Je veux plus.

— C'est impossible.

— Mais je vous dois tout !

— Vous ne me devez rien, Natacha.

— Maya !

Il soupira.

— Ensuite, Maya ?

— Au consulat, on m'a mise en présence de l'attaché de presse, comme je l'avais demandé. Ça s'est très bien passé au début. Mais il était déjà en rendez-vous avec quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui se tenait dans une pièce voisine.

— Dépêchez-vous, il ne nous reste que huit minutes.

— C'est pas vrai ! Les Américains sont vraiment des gens impossibles.

— Je ne joue pas aux échecs. Qui était-ce ?

— Ivan Kamskoï. Ou Ivan Rubinstein, si vous préférez.

Bolan s'attendait à quelque chose dans le genre. Ça n'avait rien d'extraordinaire ni d'imprévisible. Dans le monde du Crime Organisé, surtout au niveau international, les hypothèses les plus extravagantes se révèlent souvent les plus réalistes.

L'Exécuteur n'eut pas besoin de poser d'autres questions à la jeune Russe. La suite s'enchaînait avec une logique imparable. Le consulat ukrainien n'était probablement pas entièrement noyauté, il s'en fallait sûrement de beaucoup, mais les mobsters avaient verrouillé la situation au maximum, prévoyant une initiative de cet ordre.

— Je vous ai parlé d'une certaine naïveté, Maya...

— Il ne s'agit pas de naïveté, se cabra-t-elle. Je travaille pour les services de sécurité de Kiev. Pas depuis longtemps mais assez pour comprendre jusqu'où va le trafic honteux qui s'opère depuis mon pays vers l'Occident. Je savais exactement à quoi m'en tenir et quels étaient les risques. Le communisme était un régime inhumain, c'est vrai, et votre CIA a tout fait pour l'anéantir. Tout a été patiemment planifié depuis des années et cela a été un succès, d'un certain point de vue. Mais le communisme est toujours là, bien camouflé et avec le grand bordel en plus. Maintenant nous avons chez nous des gangsters pires que les vôtres. Est-ce que j'ai parlé en assez bon anglais pour que vous me compreniez bien ?

Bolan éprouva une certaine indulgence pour la jeune femme assise à côté de lui dans le gros 4x4. Elle avait raison dans un certain sens. Mais pas tout à fait. Non, Natacha ne savait évidemment pas jusqu'où pouvait aller l'ignominie de certains humains lorsqu'il s'agit d'assouvir leur appétit de dégénérés. Malgré ce qu'elle venait de vivre, elle n'avait pas encore vraiment compris. Mais il n'avait pas envie de le lui dire.

Il ralentit dans une petite rue de Sheridan, gara le gros Dodge contre un trottoir devant un immeuble coquet et lui posa une clé dans la main ainsi qu'un morceau de papier sur lequel figurait un numéro de téléphone et une annotation : Justice Deux.

Il s'agissait de la ligne directe de Harold Brognola à Washington.

— La planque numéro trois, annonça-t-il. C'est au premier étage, studio 5. Je veux que vous y restiez pendant quelques heures. Si je ne vous donne aucune nouvelle, appelez ce numéro et demandez une couverture bleue. On comprendra.

— Vous vous débarrassez de moi ?

— Je vous mets en sécurité. Les dix minutes sont écoulées.

— Je veux plus de dix minutes avec vous ! affirma-t-elle avec véhémence.

Bolan eut une crispation des maxillaires et de la tristesse monta en lui.

— Qu'ai-je de si intéressant, Maya ? Nous ne nous connaissons que depuis quelques heures mais je pensais que vous aviez compris.

— Compris quoi ?

— Qu'est-ce que je peux vous offrir ? L'incertitude, l'horreur, la violence, le sang de la maria et sans doute le mien à brève échéance...

— Ça m'est égal.

— Moi, ça ne m'est pas égal. Je veux que vous viviez.

— Mais vous ne comprenez donc pas ?

Il vit que les yeux de la jeune femme s'étaient embués. Il resta silencieux. Il serra les dents et ferma les yeux. Il les rouvrit pour sentir le chaud contact des lèvres de Maya sur sa bouche. Elle s'était avancée par-dessus la console centrale et mettait ses bras autour de son cou avec une passion brûlante. Il la sentit trembler tout contre lui et céda pendant de longues secondes, caressant le corps superbe d'où exhalait un parfum de sincérité.

— Je veux te revoir, Mack Bolan, sanglota-t-elle. Est-ce trop demander ?

Il faillit lui dire : pourquoi ? Mais il articula avec peine :

— On ne demande jamais trop. C'est recevoir qui est parfois difficile.

Puis il l'éloigna fermement de lui, la regarda avec tendresse :

— Descends de cette caisse, Maya. Descends vite. Elle lui fit un sourire crispé tandis que ses yeux éclatant d'azur cillaient doucement.

— À bientôt ! lui lança-t-elle en descendant du Ram Charger pour s'élancer dans la nuit vers l'immeuble.

À bientôt... Bolan l'espérait. Les larmes de Natacha étaient encore sur ses joues. Oui, il l'espérait, bien sûr.

Ses dents grincèrent quand il embraya en direction d'Indian Hills.

CHAPITRE XX

Dinghy Mateso faisait une sale gueule en se pointant devant Charly Lobo. Son visage anguleux était encore plus sinistre et tirailé que d'habitude.

— Qu'est-ce que t'as, Dinghy ? C'est tes hémorroïdes qui te travaillent ?

— Je viens d'avoir un coup de fil de Thornton. L'équipe de nettoyage qui s'est amenée là-bas est tombée sur une putain de chiasse.

La longue carcasse osseuse de Mateso s'était voûtée et il fixait le sol en grimaçant.

— Explique, merde !

— Les gars qu'étaient là-bas se sont fait rectifier. Le salaud ne leur a laissé aucune chance.

— Le... ? Ouais, je vois... Putain ! Et les nanas ?

— Envolées.

Un grognement sourd s'échappa de la gorge de Lobo.

— L'enfoiré ! Quand ça s'est passé ?

— Y a sûrement pas longtemps. Les macchabs étaient encore tout chauds.

Le chef de la garde se mit à marcher de long en large, les poings serrés et le visage en béton. Il ne manquait plus que ça ! On aurait pourtant dû prévoir que Bolan la pute ne resterait pas à se branler les couilles après avoir craché son venin un peu partout.

Et Jack Rastoli qui délierait comme un cave après sa crise de débile ! Qui allait devoir ramasser toute la merde qui pleuvait de tous côtés ? Charly Lobo, bien évidemment ! Nom de Dieu de bordel à la con !...

— À ton avis, pourquoi est-ce qu'il a sorti les connasses de là-bas ? fit Mateso. C'est quand même pas pour se les taper !

— Sois sûr qu'il a pas fait ça gratuitement. Je comprends pas pourquoi, mais ça correspond forcément à un plan qu'il a mûri dans sa tronche vicelarde.

— Toi, tu disais qu'il allait venir carrément dans cette baraque et

nous balancer ses pruneaux. J'y pige plus que dalle.

— J'ai pas dit ça, rétorqua Lobo avec agressivité. J'ai seulement pensé que c'était une possibilité ; avec ce mec, on peut tout envisager. Qui est ici en ce moment ? J'veux dire, les gros bonnets...

— À peu près tout le monde, répliqua Dinghy. Ils se bouffent les ongles en attendant que ça se passe.

— Même Bernie Marcus et Digger ?

— M. Marcus est là, oui, avec M. Schwarzenbaum. Mais pas Digger.

— On n'a pas d'autres nouvelles de lui ?

— J'ai donné des consignes pour qu'on te le passe aussitôt qu'il rappellera.

Charly Lobo débita un long chapelet de jurons en se rappelant ce que Turacchini lui avait confié au sujet d'un certain Mike. Ce gus était-il réellement envoyé par le big boss de New York pour prendre les choses en main ou au contraire pour mettre Jack Rastoli et ses lieutenants sur la touche ?... De toute façon, ça ne servait à rien de se cailler les sangs à l'avance. On verrait bien ce que ce type avait dans les tripes.

— Bon, on bouge pas d'un poil, décréta-t-il. Passe le mot aux autres chefs d'équipe. Ici, on est en sécurité quoi qu'il arrive. Bolan ne pourra pas rester longtemps en ville, il aurait vite les flics au cul.

Mateso toussota.

— C'est bizarre qu'on n'en voie pas plus dans les environs, hein ?

— La plupart de leurs effectifs draguent le centre-ville.

— Et pourquoi qu'on ne demanderait pas la protection de la flicaille ?

— Tu veux peut-être qu'on leur dise exactement ce qu'on est, Dinghy ?

— Comment ça ?

Lobo haussa hargneusement les épaules.

— T'es con ou quoi ? Est-ce que tu as déjà entendu dire que Bolan s'attaque à autre chose qu'à l'Organisation ? Si tu demandes aux poulets de te tenir la main, c'est comme si tu signais tes aveux.

— Mais, à Philadelphie, Augie avait...

— Ici, on n'est pas à Philadelphie. C'est la province avec une mentalité de ploucs. Tant que les caves sauront rien sur nous, on sera peinard. Y a des tas de pontes bien placés qui nous couvrent en haut lieu, mais si la populace est mise au parfum, ils ne pourront plus rien. Tu voudrais quand même pas que des journalistes à la noix racontent

des conneries sur nous et nous foutent la merde au cul ?

— Mais, Charly... La merde, on l'a déjà au cul.

— Ferme-la, tu me...

Lobo fut interrompu par le bipper de la radio posé sur une table. Il attrapa l'appareil et cracha un « ouais » agressif.

— La voiture de M. Digger est en approche, débita une voix dans l'écouteur.

C'était un garde en faction devant le portail.

— Vérifie et rappelle-moi, cracha le capitaine de la garde.

Bolan venait de lancer deux brefs appels de phares en s'arrêtant devant l'entrée du club, mettant passagèrement en évidence les silhouettes de deux sentinelles chargées d'en couvrir les abords. Un battant de la grille s'entrouvrit, laissant passer un jeune type moustachu qui tenait un talkie-walkie et portait un riot-gun en bandoulière. Il s'approcha de la carrosserie blanche et chercha à voir à travers les vitres teintées. Bolan entrouvrit celle de son côté, juste pour montrer un peu son visage, et le garde lui demanda poliment :

— Vous voulez entrer, monsieur ?

— Tu vas donc me laisser passer ? lui sourit Bolan.

— Ben... Où est M. Digger ? fit le jeune gars, légèrement étonné.

— Parti baiser, rigola Bolan.

Puis, redevenant sérieux :

— Annonce à Charly Lobo que Mike de Manhattan est arrivé. Ne rameute pas tout le monde pour autant, je ne veux pas de tapis rouge.

L'autre hocha la tête d'un air entendu et repoussa un battant de la grille pendant que son copain ouvrait le second. Il fit doucement rouler la Cadillac dans l'allée tandis que le moustachu balançait un message dans sa radio.

L'allée serpentait à travers le parc éclairé par des lampadaires et des spots qui mettaient en valeur des massifs fleuris ainsi que quelques copies de statues grecques. Il passa lentement à côté d'hommes armés qui firent semblant d'éviter la Caddy blanche du regard ; mais il les savait attentifs, prêts à réagir au quart de tour. D'autres se tenaient immobiles au milieu des pelouses, leurs silhouettes se découpant dans la lumière crue des spots.

La place était en état d'alerte. En s'y introduisant, Bolan ne se faisait aucune illusion, il savait qu'il risquait gros. C'était salement gonflé de sa part, mais il ne voyait pas d'autre moyen d'agir. Les lieux étaient trop bien gardés et protégés pour qu'il envisage une attaque

frontale. Il avait remis ses favoris et sa fausse moustache, ainsi que les petites plaquettes de plastique qui modifiaient la forme de ses joues. Ses cheveux étaient lissés en arrière et les lunettes Ray-Ban masquaient son regard. Ainsi transformé, il avait quelques chances de réussir son coup, mais il devait compter avec les impondérables.

Il conduisit son véhicule sur le parking, en descendit et referma nonchalamment la portière puis alluma une cigarette en examinant la façade de l'immense baraque par-dessus la flamme du briquet. Il savait que de nombreux regards étaient braqués dans sa direction, des regards à la fois curieux, suspicieux et inquiets.

Marchant vers l'entrée de la bâtisse, il vit un homme costaud au visage dur apparaître sur le perron. D'après la description que lui avait faite Turacchini, il s'agissait de Charly Lobo. Un type longiligne et dégingandé était avec lui : Dinghy Mateso. D'après le faciès fermé et l'allure contractée de Lobo, celui-ci ne se sentait nullement heureux de la visite d'un émissaire de New York.

Il ne lui laissa pas le temps de prendre l'initiative de la discussion.

— Qui a eu l'idée géniale de placer les hommes en plein devant les projecteurs ? questionna-t-il durement.

— Je... Ils sont..., s'emmêla le capitaine de la garde. Nous...

Bolan le fixait droit dans les yeux à travers ses Ray-Ban.

— Je veux dire que c'est toujours comme ça que nous faisons, monsieur. C'est plus dissuasif.

— C'est aussi la meilleure façon d'en faire des cibles. Faudrait revoir tes conceptions sur la sécurité, Charly.

— Eh bien, j'essayerai d'y penser, fit Lobo de plus en plus contracté. On a eu pas mal de tracas ces temps-ci, vous savez.

D'une pichenette, Bolan envoya sa cigarette sur la pelouse, lui adressa un sourire.

— Relax... Je suis pas venu vous emmerder.

Jetant un coup d'œil à Mateso, il lui lança :

— Ça va, Dinghy ?

— Oui, monsieur. On fait aller, faut bien.

Puis, s'adressant de nouveau au capitaine de la garde :

— Alors comme ça tu as eu des tracas...

— Enfin, c'est une façon de parler. On est dans la mélasse, oui !

— Jack ?

Lobo haussa les épaules et grimaça.

— Il a eu une faiblesse.

— Tu parles d'une faiblesse ! Ne me raconte pas d'histoire, il a carrément pété ses fusibles.

Bolan laissa passer deux secondes, ralluma une cigarette et laissa tomber en baissant un peu la voix :

— Ange est informé de ce qui se passe ici.

— Heu, oui, je m'en doute.

— Et ça ne le remplit pas spécialement de joie de savoir que Jack s'est conduit comme un crétin.

— On peut pas lui jeter trop la pierre. C'est à cause de ce type... Il est devenu complètement dingue en...

— Il n'est pas devenu. Il l'est.

Il eut un rire clair.

— Tu as l'intention de me laisser planté sur le perron, Charly ?

Lobo se troubla, grommela quelques mots d'excuses et fit entrer « Mike de Manhattan » dans le vestibule.

— Voulez-vous que je rassemble les chefs d'équipe ?

Bolan ignore la question, demanda :

— David est ici ?

— En haut, dans son bureau. Vous voulez le voir ?

Ils firent quelques pas sur le carrelage qui ressemblait à un grand jeu d'échecs. Deux *soldati* se tenaient de chaque côté du hall, armés de pistolets-mitrailleurs, avec des chargeurs supplémentaires passés dans la ceinture. L'Exécuteur promena un regard nonchalant sur le salon-bar, à travers une porte massive à moitié ouverte. Une dizaine d'hommes y étaient installés, discutant âprement, un verre ou une cigarette à la main. Il entrevit Bernie Marcus. L'énorme congressiste écoutait ce que lui disait son maigre complice dans les grosses magouilles : Abie Schwarzenbaum. Mais Bolan ne pouvait entendre les propos tenus. La présence de Marcus dans les lieux était logique mais présentait un danger pour l'Exécuteur. Malgré son déguisement, il y avait un risque que le politicien véreux le reconnaisse.

— Vous voulez le voir ? répéta Charly Lobo.

— Tout à l'heure. Montre-moi un endroit où nous pourrions discuter tranquillement et fais-moi le point sur la situation.

— Bien sûr. Reste-là, Dinghy, répliqua le mafioso en s'empressant de conduire le visiteur de marque dans une pièce au fond d'un couloir.

— Je t'écoute, fit l'Exécuteur.

— Le... la combinaison nous a d'abord attaqués ce matin à Big Sandy, dans le désert. Je n'y étais pas, mais il paraît que ça a été horrible. Un vrai carnage avec...

— Je sais tout cela, l'interrompit sèchement Bolan. Quelles sont les toutes dernières nouvelles ? Essaye d'être concis.

— Vous voulez parler de ce qui s'est passé, heu... tout à l'heure ?

— Oui. Pendant que je venais ici.

— Bolan s'en est pris à une de nos affaires en banlieue.

— Précise. Chaque détail peut être important.

— Il a liquidé cinq de nos hommes dans un entrepôt de Thornton, une planque où on gardait ces filles.

— Tu veux dire, l'abattoir de Jack ?

Lobo soupira.

— Vous êtes drôlement bien renseigné, n'est-ce pas ?

— Plus que tu le crois, Charly, grinça Bolan. Les Russes ?

— Oui.

— Ces filles, que sont-elles devenues ?

Les yeux du mafioso se voilèrent. Il se fouilla à la recherche d'un paquet de cigarettes, en alluma une d'une main mal assurée.

— Je t'ai posé une question, Charly.

— Oui... Maintenant que vous m'en parlez, je crois en effet que ça a de l'importance. L'enfoiré les a embarquées on ne sait où. En tout cas, elles se baladent dans la nature.

Bolan eut un ricanement plein de mépris.

— Maintenant que je t'en parle ! Tu n'y as pas pensé avant ça ? Bravo ! Tu sais ce qui peut se passer, à présent, à cause de cette connerie ? Tu envisages les suites ?

Lobo baissa la tête et fixa le bout de ses chaussures.

— Ouais, je vois, marmonna-t-il.

— Je ne sais pas exactement ce que tu vois, Charly, mais moi je vois clairement l'immense merde dans laquelle vous avez foutu le projet.

Se ménageant trois secondes de silence, Bolan reprit plus doucement :

— Bon, ce n'est pas à toi de payer les fautes commises. Où est Jack ?

— Là-haut, dans une piaule.

— Allons-y. Montre-moi le grand capitaine.

Dans l'escalier, Charly se gratta la gorge et demanda :

— Vous savez où est Frank Turacchini ? On attendait de ses nouvelles.

— Si je suis venu avec sa bagnole, c'est évident que je sais où il est. T'occupe pas de lui pour l'instant, il a fait du bon boulot. Tu pourras le remercier plus tard, ajouta Bolan avec un sourire sec.

— J'en suis sûr... Heu, comment dois-je vous appeler, Mike ?

— Mike, tout simplement.

Lobo reprenait de l'assurance.

— On m'a annoncé Mike de Manhattan. Je crois que j'ai entendu parler de vous.

— C'est possible.

— Il paraît que vous ne dépendez que du patron de New York...

— Tu veux que je te raconte ma vie, peut-être ? ricana Bolan.

— Excusez-moi, monsieur. Je ne voudrais pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais on m'a dit que vous êtes venu avec une équipe.

Bolan gloussa :

— Toi aussi, tu es bien renseigné, dis donc !

— Faut bien se tenir au courant...

— Ouais. Et il y en a qui devraient le comprendre un peu mieux.

Ils étaient arrivés devant une porte d'où s'échappaient de petits bruits bizarres.

— Vos hommes, vous voulez sans doute qu'on les installe ici ? Ils seraient mieux pour...

— Ils sont bien où ils sont, te frappe pas pour eux.

— Je comprends, Mike. Vous les gardez en réserve pour le cas où... Vous devez être sacrément bien organisés, vous les huiles. Un simple claquement de doigts et ils arrivent aussitôt, c'est ça ?

— C'est bien ça, répliqua « Mike de Manhattan » en faisant un clin d'œil à Charly Lobo. Qu'attends-tu pour ouvrir, tu crains qu'il te morde ?

Le mafioso poussa la porte avec précaution, comme s'il s'attendait à en voir surgir un démon, puis s'effaça pour permettre à Bolan d'avancer.

Jack Rastoli était couché tout habillé sur un lit au cadre métallique, ses poignets et ses chevilles attachés aux quatre coins par des cordes. Dès qu'il vit la porte s'ouvrir, il tourna des yeux effrayés vers les visiteurs et se mit à pousser des sortes de vagissements syncopés. De la salive lui coulait sur le menton et les joues. Son teint était cadavérique.

— J'ai été obligé de l'attacher, expliqua Lobo. C'est la plus grosse crise qu'il ait jamais eue. Il s'est d'abord endormi d'une masse et j'ai

pas réussi à lui faire prendre un tranquillisant. Encore une heure ou deux et il va retomber dans les vaps, ensuite il se réveillera normalement. Vous savez, Mike, je me demande comment c'est possible, une chose pareille.

L'Exécuteur contempla un instant le lamentable spectacle de Jack le singe dans sa pâmoison démente. Les yeux du soi-disant caïd s'ouvrirent d'un coup comme des phares.

— Bolan ! s'écria-t-il soudain en tentant de se dresser sur le lit. C't'enculé, c'est Bolan, j'en suis sûr !... Putain, détache-moi, Charly, que je m'occupe de lui ! Détache-moi, j'te dis ! J'te jure que je vais te faire bouffer ta queue, fumier !

Il poussa ensuite un hurlement strident en se débattant par saccades. Bolan recula d'un pas et referma le battant, fixant le capitaine de la garde avec tristesse.

— C'est ça qui te donnait des ordres, Charly ?

Lobo soupira.

— J'aurais sans doute dû avertir M. Castellano avant que ça arrive à ce point.

— Ange sait très bien de quoi son frangin est atteint.

— Mais alors...

Il n'arrivait pas à finir sa phrase et Bolan lui vint en aide :

— Pourquoi lui a-t-il confié cette responsabilité ?

— Eh bien oui.

— Il y a des sentiments qui ne se commandent pas, Charly. Même les plus grands ont leur faiblesse. Tu comprends ?

— Ouais.

— Ne va jamais raconter à qui que ce soit ce que je viens de te dire.

— Sûrement pas !

— Je veux voir les chefs d'équipe. Rassemble-les dans une pièce où on ne sera pas dérangé.

— Tous ?

— Oui. Et immédiatement.

Il se ravisa aussitôt :

— Attends. Préviens d'abord David que je veux discuter avec lui.

— O.K., je vais vous montrer.

— Passe devant.

Le mafioso le pilota à travers un couloir et un escalier vers l'étage supérieur. Ainsi, tout le monde semblait réuni dans la fastueuse

baraque. Tout le monde sauf peut-être Ivan Kamskoï qu'il n'avait pas aperçu dans le salon au rez-de-chaussée. Il le demanda à son cicérone.

— Casse-c..., fit ce dernier. Puis il se reprit : Kamskoï doit arriver d'un instant à l'autre, il a appelé y a pas dix minutes.

— Préviens-moi quand il sera là.

David Heichter était dans un grand salon en rotonde du second étage. Il s'escrimait sur un téléphone quand Charly Lobo y fit irruption après avoir rapidement frappé trois coups au battant.

— C'est Mike, annonça-t-il. Il arrive de...

— Je sais, reparti nerveusement l'homme aux manières précieuses vêtu d'un impeccable costume en fil-à-fil gris.

La réponse avait été trop rapide et Bolan soupçonna Heichter d'avoir épié certaines conversations à travers un système d'écoute discret. Voici donc l'immonde pourriture qui tirait secrètement les ficelles au Colorado, se dit l'Exécuteur. L'homme de confiance d'Ange Castellano. Avec son visage aux traits trop réguliers, ses yeux bleus incisifs et son air supérieur, il ressemblait à un acteur de théâtre dans un rôle de composition médiévale, tant il paraissait déplacé dans un cadre rempli de voyous et de gangsters. En fait, Heichter jouait le rôle de Heichter, celui d'un avocat talentueux mais dévoyé, d'une ordure intelligente et bien éduquée qui mettait ses compétences au service d'une cause aussi maléfique que répugnante. Heichter le gros requin.

Un autre homme se tenait près de lui, que Bolan reconnut comme étant Harmon Wagner d'après la description qui lui avait été faite. Le requin en second ou le poisson-pilote ? En plus petit, et avec moins de classe, il aurait pu être le frère jumeau de Heichter. Une belle paire de salopards, sans aucun doute.

CHAPITRE XXI

— J'ai besoin de vous voir seul, déclara Bolan en regardant Heichter droit dans les yeux.

Le requin de la côte Est soutint un instant le regard d'acier, tourna la tête vers Harmon Wagner et rétorqua sèchement :

— Vous pouvez parler devant lui.

— Charly, emmène M. Wagner prendre un verre, tu veux ? claqua la voix de l'Exécuteur.

— De quel droit ?...

— Vas-y, emmène-le.

Lobo s'approcha de Wagner d'un air décidé.

— Venez, monsieur.

De mauvaise grâce, ce dernier devança le capitaine de la garde et sortit. Heichter se laissa tomber dans un fauteuil, apparemment résigné mais l'œil toujours dur.

— Vous êtes plutôt culotté ! fit-il. Qui êtes-vous donc pour en prendre autant à votre aise dans cette maison ?

— Faites les vérifications d'usage, maître. Appelez New York.

— Je l'ai déjà appelé sans succès.

— Recommencez. Je veux que tout soit clair entre nous.

Il tendit le bras pour décrocher un téléphone sur une table basse, composa un numéro tout en observant son visiteur. Au bout d'un moment, il dit du bout de ses lèvres minces :

— Passez-moi M. Castel, c'est urgent... Pardon ?... Bien, rappelez-moi dès son retour.

Et il raccrocha.

— Ils se sont réunis en début d'après-midi, lâcha Bolan sans lui laisser le temps de cogiter.

— Je suis informé, répliqua Heichter. Ils ont donc pris l'initiative de vous envoyer ? Je pense qu'on aurait pu m'en parler.

— Pour que tout le monde soit au courant ? Il sait parfaitement quelle est la situation ici.

L'avocat déchu alluma une cigarette à embout doré avec des

gestes précieux tandis que Bolan s'asseyait sur l'accoudoir d'un fauteuil en vis-à-vis.

— Qu'êtes-vous venu faire exactement ?

— Vous sauver la mise.

— Nous nous débrouillons très bien chez nous.

Bolan ricana.

— Ce n'est pas tout à fait comme ça que je vois les choses. Ange non plus. Réveillez-vous, maître. Vous êtes dans une panade pas possible par la faute de cet abruti qui a cumulé les erreurs et qui ensuite se réfugie dans le délire pour ne pas avoir à rendre de comptes. Pour vous, le contexte n'est plus tenable. Il va vous péter à la tête. Alors secouez-vous, c'est maintenant une question de minutes.

La froide assurance de David Heichter tomba d'un coup. Son regard incisif se troubla, un peu de pâleur envahit ses joues et la main qui tenait la cigarette eut un tremblement.

— Comment dois-je interpréter vos propos ?

L'Exécuteur haussa légèrement les épaules.

— Êtes-vous informé au sujet de ce qui s'est passé à l'abattoir ?

— Eh bien, de quoi parlez-vous, mon cher ? renvoya Heichter d'un ton qui se voulait emphatique mais qui manquait de plus en plus de conviction.

— Répondez-moi.

— J'ai eu en effet quelques échos de cette regrettable affaire.

Bolan s'esclaffa.

— Regrettable affaire ? Arrêtez, maître. Arrêtez avant qu'il soit trop tard.

— Trop tard ? répéta Heichter en se levant pour faire quelques pas sur l'épaisse moquette.

— Il est compréhensible que vous ne saisissiez pas très bien le fonctionnement de l'Organisation, David, ce n'est pas votre partie.

— Alors, peut-être pourriez-vous m'expliquer ?

— Le but de la manœuvre est pourtant facile à comprendre ! Que diriez-vous d'une plainte dirigée contre vous et Harmon Wagner pour séquestration multiple avec viol, violence et tentative de meurtre ? Vous êtes un grand juriste. Tirez vous-même les conclusions.

— Pourquoi... pourquoi voudriez-vous que cet individu lance ou fasse lancer une pareille plainte contre nous ? À ma connaissance, cela ne fait nullement partie de son *modus operandi*.

— De qui parlez-vous ?

— Mais, de ce Bolan bien sûr !

Le ricanement dur de « Mike de Manhattan » arracha un petit frémissement à l'avocat véreux.

— Qui vous a parlé de Bolan ? Qui vous a monté la tête au point que vous soyez atteint de cécité intellectuelle ? Vous êtes plus qu'intelligent, David, et je n'arrive pas à comprendre comment vous vous êtes laissé duper à ce point par un parano irrécupérable.

— Jack Rast... Heu, Driscoll n'est qu'un pion insignifiant.

— Sûrement. Mais un pion chargé de la sécurité du projet. Il est complètement enfermé dans sa démente. Quand je suis entré tout à l'heure dans la chambre où Charly Lobo a été obligé de l'attacher, il s'est mis à hurler en m'accusant d'être Mack Bolan. Il a pris aussi Lobo pour Bolan. Demandez-le-lui. Pour lui, ce type est partout, même parmi ses hommes. Il a failli rectifier tous ses lieutenants et en a blessé un à la jambe. Ça ne vous suffit pas pour comprendre ?

— Mais s'il ne s'agit pas de Bolan, alors... Qui ?

L'Exécuteur prit un air entendu.

— Sans doute quelqu'un qui a certaines visées sur les affaires en cours. Il ne faut pas chercher bien loin.

— Êtes-vous certain de ce que vous avancez ?

— Autant que celui qui m'a envoyé ici.

— Vous, vous savez de qui il s'agit, n'est-ce pas ?

— Je vous ai dit que l'on m'a envoyé ici, c'est tout. Alors me voilà. Je ne travaille pas pour émettre des théories ni déballer ce que mes commanditaires ne veulent pas voir étaler au grand jour. Je fais seulement mon boulot. Vous saisissez ? Ange vous donnera peut-être la réponse dès qu'il sera en mesure de le faire.

Heichter s'enferma dans le silence, le front plissé et la bouche amère. Il eut un soupir nerveux, demanda :

— Que me conseillez-vous ?

— Réunissez tous les documents importants que vous conservez ici et prenez le large.

— Mais...

— Je m'occuperai de votre sécurité.

Bolan sortit de sa poche un petit transceiver extraplat et cracha dans le micro :

— Bravo Un !

Une voix sèche sortit aussitôt de l'appareil :

— « Bravo Un à l'écoute. »

— Quelle est la situation ?

— « Rien ne bouge côté ouest, mais Bravo Trois vient de me signaler un mouvement au sud. »

— Précisez.

— « Plusieurs véhicules qui se sont entassés près du supermarché. »

— Des uniformes ?

— « Négatif. Des banalisés. »

— Roger ! Ouvrez l'œil et signalez, termina Bolan en gardant la radio en main.

À moins de cinq cents mètres de là, en attente dans la nuit, Grimaldi jouait son rôle à la perfection.

Bolan-Mike de Manhattan se tourna vers Heichter :

— Entassez tout ce qui peut être compromettant et faites-le descendre dans votre voiture... Ou plutôt, non... Vous pouvez disposer d'un hélicoptère ?

— Oui, c'est possible. Il faut que je téléphone.

À présent, le gros requin donnait l'impression de n'être plus qu'un poisson effrayé pris dans un filet dont il cherchait l'issue.

Bolan était bien décidé à lui montrer comment trouver cette issue.

— Combien de temps faut-il pour qu'il soit ici ?

— Environ vingt à vingt-cinq minutes.

— Dans vingt minutes, il se peut que vous ne soyez plus en mesure d'emporter quoi que ce soit. Pressez les choses.

— Bon sang ! Mais cette histoire est démente.

— Vous naviguez en pleine démente depuis le début, David. Dépêchez-vous de faire le nécessaire. Transportez tous vos documents dans l'hélico dès son arrivée.

— Bien. Et ensuite ?

— Attendez-moi. Je vous ai dit que je serai là pour m'occuper de tout.

Le transceiver crépita de nouveau dans la main de l'Exécuteur :

— « Bravo Un pour Alpha ! »

— Oui, allez-y, Bravo Un.

— « On vient maintenant de repérer un double mouvement à l'ouest et au nord. L'unité mobile a capté un message au scanner, les bleus n'attendent plus qu'un renfort pour lancer ce qu'ils appellent le plan Black Hills. »

— Reçu ! S'ils avancent, donnez-moi un peu de temps mais ne

vous laissez pas accrocher.

— « Si c'est le cas, nous ne pourrons pas tenir longtemps, ils sont nombreux. »

— Faites pour le mieux.

Bolan soupira en lâchant le bouton d'émission et jeta un regard glacé à Heichter.

— Vous avez entendu ?

— Ce sont vos hommes ?

— Oui. Ils vont essayer de vous ménager un répit, David, mais nom de Dieu, dépêchez-vous !

Heichter acquiesça muettement et allongea le bras vers le téléphone. Tandis qu'il pianotait un numéro, Bolan quitta silencieusement la pièce.

Il descendit au premier étage, tomba sur un type portant un revolver à la ceinture. Le gars se raidit en l'apercevant.

— Où sont Charly et les autres ? le questionna-t-il.

— Au fond du couloir. Dans le bureau.

L'Exécuteur s'y rendit, trouva Lobo et les chefs d'équipe dans une conversation agitée. Tout le monde se tut quand il s'avança dans la pièce.

— Fais les présentations, Charly. Et pas de protocole, on est déjà en pleine alerte rouge.

— Vous vous êtes entendu avec M. Heichter ?

— Oui. Magne-toi.

Lobo éleva la voix :

— Bon. Les gars, je vous présente Mike qui arrive tout droit de New York. Je veux que vous obéissiez à ses ordres comme s'ils venaient de moi. Mike, voici Geo Tassani, Nicky Vanderek et Bobby Cuba. Vous avez déjà vu Dinghy Mateso.

À mesure qu'il mentionnait le nom des chefs d'équipe, il les désignait d'un petit coup de menton. Bolan regarda Tassani.

— Salut, George. Tu es loin de chez toi. Comment ça va à Pensacola ?

Il l'avait vu cavalier dans sa ligne de mire, en Alabama, l'année précédente, mais n'avait pas jugé utile de descendre un si petit pion. Tassani n'était alors qu'un simple *soldato*.

— Ça va, m'sieur Mike. Tout est calme à Pensacola, je voudrais bien y retourner.

— Je te le souhaite. Et toi, Bobby, comment va ta jambe ?

Bobby Cuba jeta un coup d'œil sur sa cuisse, grimaça :

— J'en mourrai pas, j'en ai vu d'autres.

— Il y a encore beaucoup d'autres choses que tu n'as pas vues. Alors tiens-toi prêt à tout et ouvre l'œil. Je veux que tout le monde en fasse autant. Pas besoin, j'espère, de vous faire un topo de la situation ?

Un murmure parcourut la petite assemblée et Bolan se tourna vers Lobo :

— Combien d'hommes en tout pour défendre la maison ?

— Vingt-sept sans compter les chefs d'équipe.

— O.K. Faudra leur passer la consigne : personne n'entre, personne ne sort sans mon ordre.

— Vous voulez qu'on les planque dans l'ombre, Mike ?

— Non, laisse-les comme ça, ton idée n'était pas mauvaise. Vu le contexte, c'est préférable.

Lobo se rengorgea tandis que Bolan poursuivait :

— Quelqu'un a-t-il vu Casse-couilles ?

Vanderek eut un sourire de hyène et Tassani pouffa, puis tous partirent d'un éclat de rire que l'Exécuteur interrompit en levant la main.

— Je l'ai vu arriver tout à l'heure, déclara Bobby Cuba en se marrant. Il avait vraiment pas l'air de se les casser.

— Bon, ça va. Faut savoir décompresser mais pas trop longtemps. Rappelez-vous ce qui est en jeu et que c'est vous qui devez le défendre. C'est pas du charre, ça risque de faire vilain dans pas longtemps. Pas de questions ?

— Si, moi, fit Vanderek. Sur qui on doit tirer ?

Il avait toujours un sourire de hyène accroché aux lèvres et pointait son majeur devant lui. Bolan le fixa froidement :

— Tu le sauras quand le moment sera venu, Nicky.

— Et si je me gourre ?

— Tu ne seras plus là pour t'en apercevoir.

Un silence plana un instant. Tassani toussota et Mateso s'enquit :

— Qu'est-ce qui va se passer au sujet de Jack ?

— Oublie Jack, Dinghy. Regarde plutôt là où il faut.

— Oui, je pige, Mike. Mais je voudrais bien savoir une chose. De quel côté il faut que je regarde ?

Charly Lobo le fusilla du regard :

— T'es devenu con ou quoi ?

— Ben, je...

— Braque tes mirettes là où Mike regarde, Dinghy. Et seulement dans cette direction. Bon, est-ce que quelqu'un veut encore dire une connerie de ce genre ?

Il y eut un nouveau silence que Bolan rompit :

— Je veux que vous m'embarquiez tous les gros bonnets dans une piaule au premier étage, y compris les Ruskofs, et qu'on place deux hommes pour les protéger.

— Même M. David ? fit Bobby Cuba.

— Excepté M. David. Et seulement lui. O.K. ? Maintenant, foutez-vous au boulot. Charly, va avec eux et contrôle tout le dispositif. Toi, Bobby, reste ici.

Dès qu'ils eurent quitté la pièce, l'Exécuteur s'appuya des fesses sur le bureau et considéra Cuba avec gravité.

— Je ne veux plus d'histoires entre toi et Vanderek.

Il écarta le pan gauche de sa veste pour montrer la crosse de son Beretta, ajouta :

— À la moindre connerie qui puisse nuire à la sécurité, c'est une praline dans la gueule. Pigé ?

Le Sud-Africain hocha la tête en silence. Bolan reprit d'un ton plus amène :

— Tu crois que tu pourras tenir avec ta patte folle ?

— Je pourrai cavalier comme un lapin, s'il le faut.

— Je ne te demande pas de cavalier.

Il prit un air hésitant, puis :

— Est-ce que je peux compter sur toi, Bobby ?

— Bien sûr.

— Jusqu'où ?

— Jusqu'où vous voudrez, répondit Cuba en baissant le ton.

— Je ne t'ai pas bien entendu.

— Y a quelque chose qui vous tracasse ?

— Rien ne me tracasse. Mais le moment venu, il te faudra prendre une décision et faire un choix. Je veux savoir si je peux me fier à toi. Tu sais qui m'envoie ?

— Je crois, oui.

— Ne crois pas, sois en sûr. Il va y avoir du ménage à faire, ici.

— J'ai déjà eu l'occasion de faire ce genre de boulot.

L'Exécuteur en était certain. Il avait eu connaissance du pedigree de Bobby Cuba.

— Cette fois, tu n'auras pas besoin de tailler la route après le coup de balai. On saura en tenir compte en haut lieu.

— Comptez sur moi à fond, Mike. Vous n'aurez qu'à claquer des doigts et j'accourrai.

— J'espère. Maintenant, rejoins tes hommes et tiens-toi prêt.

Il attendit que le Sud-Africain ait disparu pour franchir le couloir puis monta au second. Les lieutenants de Jack le Dingo marchaient à fond avec Bolan sans savoir qu'ils recevaient leurs directives de leur pire ennemi. Aussi ahurissant que cela pouvait paraître, Bolan contrôlait à présent la place ennemie. Le loup dans la bergerie. Ou plutôt le loup déguisé en agneau dans l'autre des chacals. Mais pour combien de temps ? Avec la racaille qui s'y tenait, la situation pouvait lui exploser à la figure à n'importe quel moment. Il suffisait que quelqu'un ait un doute et se renseigne sur le fameux Mike de Manhattan et...

Mais Bolan n'envisageait pas de faire durer le bluff, il fallait au contraire le réduire au strict minimum puis larguer les amarres. Mais pas avant d'avoir assuré la fin de l'opération, bien sûr.

Le salon où il avait eu un entretien avec David Heichter était inoccupé mais il trouva l'avocat dans une pièce contiguë. Ce dernier était en train de sortir d'un coffre des chemises cartonnées et des disquettes informatiques qu'il empilait sur un canapé. Il eut un sursaut en apercevant Bolan, expliqua un peu nerveusement :

— L'appareil sera là dans cinq minutes. Le temps de placer tous ces documents dans une valise.

Bolan ressentit un picotement désagréable dans la nuque. Quelque chose clochait et il se doutait de quel côté.

— Vous avez fini par avoir Castellano en ligne ?

— Non... Pas encore.

En entendant la réponse, l'Exécuteur sut que l'avocat mentait. Le répit que Hal Brognola lui avait procuré en dérivant la ligne du *capo* de New York s'était terminé quelques minutes trop tôt. L'impondérable devenait réalité...

Il avait prévu d'emmener Heichter avec lui dans l'hélico, mais son plan tombait à l'eau. Il regarda dans le parc à travers une fenêtre, vit que les *soldati* étaient à leurs postes. Au moins, les choses étaient bien huilées de ce côté.

Quand il se retourna, Heichter pointait sur lui un petit automatique. 32 nickelé.

CHAPITRE XXII

— Qu'avez-vous fait de Harmon et des autres ?

— Que voulez-vous dire ? sourit Bolan.

— Ne jouez pas au plus fin. Vous avez manigancé une belle comédie et tous ces crétins vous ont cru.

— Vous écoutez aux portes ?

Un sourire rusé tordit la bouche du maître de maison.

— Je n'ai nullement besoin d'écouter aux portes.

— Je m'en doute. Vous avez mis toutes les pièces de la maison sur écoute électronique ?

— Ça m'a coûté une petite fortune, mais c'est finalement payant.

— Que vous a raconté Castellano à mon sujet ?

— Qu'il n'avait jamais entendu parler de ce fameux Mike de Manhattan. Je sais maintenant qui vous êtes.

— Admettons. Cela ne change rien, vous êtes ferré, Heichter, ferré comme un requin dans l'eau dégueulasse d'un égout. Pourquoi n'appellez-vous pas quelqu'un à la rescousse ?

L'avocat dévoyé fit entendre un hennissement.

— Me croyez-vous stupide ? Vous avez beaucoup trop la partie belle avec ces imbéciles. C'est vous qui êtes parfaitement stupide. Vous vous croyez juge et jury tout à la fois ? Ce n'est pas de cette façon que ça se fait.

— C'est vous qui avez prononcé votre propre jugement, maître, à partir de l'instant où vous avez décidé de marcher avec eux.

— Pour qui vous prenez-vous donc ?

— Je ne suis que l'exécuteur de la sentence.

— Ce n'est même pas drôle.

— Assurément non, lui répondit froidement Bolan. Éliminer une canaille de votre espèce ne me remplit jamais de joie.

— Parce que vous croyez que vous pourrez y parvenir ? Vous pensez être plus rapide qu'une balle de pistolet ?

— Personne n'est plus rapide.

— Alors, vous voyez...

Bolan aurait pu retourner la situation en quelques dixièmes de secondes seulement. Mais il était certain que l'esprit retors de David Heichter ne s'était pas contenté de le menacer avec une arme.

— À qui avez-vous téléphoné après votre coup de fil à Castellano ?

Le juriste eut un rire saccadé :

— Des hommes sur lesquels je peux compter. Ils sont en route pour venir ici. Vous êtes coincé, mon vieux. Il me suffit de vous tenir en respect jusqu'à ce qu'ils arrivent.

— C'est dommage.

— Oui. Vraiment dommage. Vous êtes-vous déjà imaginé que vous finiriez ainsi ?

— Ce n'est pas de ça que je parlais.

— Et de quoi donc ?

— De votre sort à vous.

De nouveau, Heichter ricana.

— Ne vous en faites pas pour moi, je sais exactement ce que je...

Il fut interrompu par quelques coups précipités frappés à la porte. Immédiatement après, Charly Lobo fit irruption dans la pièce. Le visage de l'avocat se contracta, l'automatique qu'il serrait dans son poing décrivit un arc de cercle et cracha une balle en direction de l'arrivant. Dans le quart de seconde qui suivit, le Beretta était apparu dans la main de l'Exécuteur, vomissant une ogive de 9 mm qui s'enfonça dans le front de l'avocat véreux et ressortit par sa nuque dans une infecte projection de matière cervicale.

— Putain ! dit Lobo en comprimant son épaule. Mais qu'est-ce qu'il...

— Il voulait nous vendre, Charly. Il avait tout calculé depuis longtemps. Que veux-tu ?

— Des types se sont pointés à la grille, ils disent que si on les laisse pas entrer, ils... Ils...

— Reprends-toi. Tu les connais ?

— J'les ai jamais vus...

— C'est à eux que David voulait nous larguer. Il les a appelés tout à l'heure.

— Bon Dieu ! Qu'est-ce que je dois faire ?

— Parle avec eux. Gagne du temps, je vais alerter mes équipes pour un renfort.

Un vrombissement saccadé se fit entendre dans le ciel, pas loin de

la grande propriété.

— C'est l'hélico que j'ai demandé. Envoie-moi tout de suite Bobby Cuba et magne-toi d'aller faire patienter ces fumiers.

Lobo disparut et Bolan entreprit de placer les documents et les disquettes informatiques dans un gros attaché-case posé sur le canapé. Il en fermait les serrures quand le Sud-Africain se présenta, un sourire joyeux sur les lèvres.

— Vous avez claqué des doigts, Mike ?

Puis il observa le cadavre de Heichter, grimaça.

— On dirait que le nettoyage a commencé, hein ?

— Oui, Bobby. On balaie la pourriture et on solde les comptes. Attrape ça et fonce.

Cuba s'empara de l'attaché-case.

— Y a un hélico qu'est en train de se poser dans le parc.

— Je sais, c'est moi qui l'ai fait venir. Porte cette mallette dans l'habitable et attends-moi en bas dans le hall. Dis au pilote qu'il ne bouge pas d'un poil.

Bobby se lança dans le couloir comme au départ d'un cent mètres haies.

L'Exécuteur, lui, avait encore un travail à accomplir, et ça n'avait rien d'une partie de plaisir. Il descendit d'un étage, alla ouvrir la chambre de Jack Rastoli. Le dingo ne dormait pas, contrairement à ce qu'avait prévu Charly Lobo. Mais il paraissait calmé. Ses yeux étaient écarquillés et il fixait l'arrivant sans aucune émotion apparente.

— Salut, Mike, fit-il dans un hideux sourire. Je savais bien que tu reviendrais.

— Je ne suis pas Mike, lui dit Bolan.

— Ça, je le sais aussi. Tu viens m'achever ?

— Oui.

— Ça va pas comme ça.

— Tout le monde sait que ça ne va pas, Jack.

— File-moi au moins un calibre, on peut faire ça à la loyale, hein, qu'est-ce que t'en dis ?

— Que tu serais encore capable de blesser tes hommes.

— T'es vraiment une ordure.

— Vu de ton côté, c'est possible.

— Tu crois vraiment que je suis givré ?

— Pas plus que tes copains.

— Écoute, je veux que tu saches ce qui va se passer maintenant,

Bolan l'enculé. L'Organisation te passera un jour ou l'autre sur la gueule et ce sera moi qui t'arracherai les couilles pour les pendre au-dessus de ma cheminée.

— Tu te goures. Salut.

— Attends juste une minute. J'avais te dire... J'suis sûr que t'as pas le cran de tirer sur un homme attaché sur un pieu.

— T'as tout faux jusqu'au bout, Jack.

Le Beretta toussa. Le front du dément s'étoila et il retomba mollement sur la couverture souillée de bave, les yeux grands ouverts sur un univers de folie.

Lorsque l'Exécuteur se retourna, Geo Tassani se tenait dans l'encadrement de la porte, un P-M à la main, et considérait le spectacle avec effarement.

— Pour... Pourquoi ? bégaya-t-il.

— Pour rien, lui répondit Bolan en lui faisant cadeau d'une balle chuintante dans le nez. Rien qu'une pourriture en moins.

Il dévala les escaliers et avisa Nicky Vanderek qui faisait irruption dans le hall. Le chef d'équipe portait lui aussi un P-M en bandoulière.

— Où est Charly ? lui jeta-t-il.

— À l'entrée. Il discute avec ces connards qui...

— Où sont les réserves ?

— Quelles réserves ? Nous n'avons personne en rés...

— Je te parle des réserves de la baraque ! Les produits d'entretien, les bouteilles de gaz...

— Dans le sous-sol, mais je...

— Conduis-moi !

L'ex-flic des Antigangs lui jeta un regard ahuri mais baissa les yeux et partit vers une porte au fond du hall. Bolan lui emboîta le pas, dévalant une vingtaine de marches, puis déboucha dans une cave tout en longueur. Un tube fluo répandit une lumière blafarde. Il y avait un pan de mur entièrement couvert par des étagères supportant des boîtes de conserves, des bouteilles de vin et de champagne. À l'opposé, l'Exécuteur trouva ce qu'il cherchait. Sept bouteilles de gaz propane rassemblées à même le sol.

D'une poche de sa veste, il sortit ce qui ressemblait à un étui à cigarettes qu'il fixa sur une des bouteilles à l'aide d'un élastique. À l'intérieur il y avait trente grammes d'explosif C4 ainsi qu'un déclencheur radio miniaturisé. Une ultime précaution.

Vanderek comprit subitement.

— Hé ! Qu'est-ce que vous faites ?

— Je prépare un feu d'artifice, lui répondit distraitemment Bolan en étirant une courte antenne de l'engin.

— Mais on va tous se faire péter la gueule !

Regardant sa montre, Bolan lui renvoya :

— Il est passé minuit, on est dimanche, Nicky. C'est jour de fête.

Dans un rugissement, Vanderek empoigna son P-M et le braqua, le doigt déjà sur la détente. Une première Parabellum claqua contre la culasse du pistolet-mitrailleur, le lui arrachant des mains, et une autre lui fit exploser la mâchoire.

L'Exécuteur bouscula le corps qui s'affaissait, s'élançant pour gravir les marches quatre à quatre. Bobby Cuba l'attendait ponctuellement dans le hall, un air sournois sur le visage.

— C'est fait, annonça-t-il. L'affaire est dans le sac.

— Pas tout à fait, rétorqua Bolan en l'entraînant sur le perron pour observer le parc.

L'hélico – le Bell Ranger qui avait récupéré les gros bonnets dans le désert – s'était posé en plein milieu de la pelouse, à une quarantaine de mètres de la façade. Ses pales tournaient au ralenti.

— Le moment est venu, Bobby, fit-il tout contre le Sud-Africain.

— Je suis prêt.

— Si tu ne te sens pas sûr de toi...

— Je vous ai dit que je suis prêt, répéta Cuba d'un ton excité. Dites-moi ce qu'il faut faire, Mike.

— Prends deux hommes avec toi et monte voir les gros bonnets, là-haut.

— Alors, c'était bien ça ! Une purge...

— T'as deviné, lui sourit Bolan en lui adressant un sourire cruel.

— Tous ?

— Fais le travail proprement.

— Je me dégonfle pas, Mike. Mais j'espère que ce sera payant. Quand tout sera nivelé par ici...

Il hocha la tête et lui tapota l'épaule. Les lèvres de Bobby se retroussèrent, montrant des dents acérées et avides, et il s'éloigna tandis que Bolan descendait le perron pour rejoindre le Bell Ranger.

Le pilote observait son approche, les mains sur les commandes.

— Où est M. Heichter ? cria-t-il pour dominer le bruit du moteur quand Bolan ouvrit la portière du côté opposé.

— Il ne vient pas, répondit ce dernier, jetant un regard sur l'attaché-case posé sur le siège.

Il s'installa dans le cockpit.

— Décolle.

— Il n'en est pas question. J'attendrai M. Heicht...

Bolan lui mit le canon du Beretta contre les côtes et le type se fit plus compréhensif. Le régime du moteur s'accrut, le vent des pales coucha le gazon tandis que retentissait une interminable rafale à moitié étouffée par l'épaisseur des murs. Bobby Cuba était à la fête.

Lorsque l'appareil eut pris une quarantaine de mètres de hauteur, il eut une vue globale de la situation dans l'éclairage répandu par les spots et les lampadaires. Presque tout de suite après l'écho des rafales, un mouvement brutal s'opérait près du portail d'entrée où des langues de feu furent brièvement visibles, marquant le départ d'un tir de part et d'autre. Il y eut aussitôt d'autres crépitements venant du parc, des hommes qui se mettaient à courir pour se placer à couvert, des corps brusquement stoppés dans leur course, et Bolan eut l'impression d'entendre les cris, les hurlements jaillis de toutes parts.

Le Bell Ranger avait atteint une centaine de mètres d'altitude. Quelques projectiles martelèrent l'habitable sous les pieds de Bolan qui réglait une fréquence spéciale sur son transceiver. Jetant un dernier regard sur le champ de bataille où régnait désormais le désarroi, la mort et le chaos, il appuya résolument sur le bouton d'émission.

Il fallut plus de deux secondes avant que se produise l'effet visuel de la charge combinée du C-4 avec le propane. La façade du bâtiment fut la première à partir en poussière et en gravats sous la fantastique poussée de la déflagration. Puis le toit monta à la verticale, précédant une monumentale colonne de feu et, enfin, l'ensemble de l'édifice se désagrégea complètement avec un fracas épouvantable. De beaux arbres s'arrachèrent, cassés ou déracinés par le souffle titanesque, des corps démembrés tournoyaient dans un infernal carrousel aérien, semblables à des feuilles ballottées par un vent hargneux.

L'onde de choc atteignit l'hélicoptère en bout de course et le fit tanguer follement. Toutes les lumières s'étaient éteintes, mais l'incendie qui succédait à présent à la tourmente éclairait les lieux comme en plein jour.

Le pilote n'avait pas dit un mot, tétanisé à ses commandes, l'œil fixé sur la vision de cauchemar.

— Mets le cap au sud et reste à basse altitude, lui conseilla Bolan.

L'appareil s'inclina de l'avant pour un petit bond d'à peine un kilomètre.

Réglant son transceiver sur la fréquence usuelle, l'Exécuteur appela Grimaldi qui roulait à bord de sa Mustang, parallèlement au Bell Ranger sur la petite route reliant Indian Hills à EverGreen.

— Récupération ! lui lança-t-il laconiquement.

— Roger !

Trois minutes plus tard, l'hélico se posa sur le flanc d'une colline peu accentuée, en bordure de la route. Grimaldi s'installa aux commandes de l'appareil tandis que son pilote mettait pied à terre, l'air complètement paumé et désespéré.

Une fois qu'ils eurent repris l'air et se furent éloignés suffisamment, Grimaldi eut un petit rire coïncé.

— Comment ça s'est passé, cette fois, Mack ? Plutôt dur, non ?

— Je n'en voyais pas la fin.

— Moi, j'ai passé le temps à me bouffer les ongles. Ne me fous plus jamais une pareille trouille...

Dans la clarté rougeâtre du tableau de bord, Bolan étendit sa main droite devant lui. Elle tremblait légèrement.

— Tu as eu Hal ? demanda-t-il.

— Ouais. Il a fait le nécessaire pour tes poupées russes. Cette fois, elles sont au chaud. Autre chose : il m'a dit de te parler de la mafia de Kiev et de ces joujoux qu'on appelle missiles nucléaires à moyenne portée.

L'Exécuteur se fouilla, trouva dans une de ses poches un paquet tout froissé dont il sortit une cigarette informe tandis que le pilote poursuivait :

— Il a eu l'information par un pont de la CIA, les *amici* ukrainiens ont bel et bien fait l'acquisition de ces saloperies. D'après lui, le Conseil de Sécurité est au courant mais personne n'ose encore bouger un sourcil... Qu'est-ce que tu traînes dans cette mallette, Mack ?

— Peut-être de quoi permettre à ces gens de s'agiter dans le bon sens. En tout cas je l'espère.

— Et... Heu, ta blonde Natacha ?

— Maya. Elle préfère Maya, sourit Bolan.

Grimaldi partit d'un éclat de rire nerveux.

— Merde ! Est-ce que j'ai bien entendu ? Tu as dit Maya ?

— Hé oui.

— Et le charme slave n'a rien à voir, n'est-ce pas ? Bon Dieu, Mack ! J'ai envie de m'envoyer en l'air comme un dingue.

— Nous sommes en l'air, Jack. Te trompe pas.

— Maya !

Agité d'un fou rire, Grimaldi fit accomplir une chandelle au Bell

Ranger puis mit pleins gaz dans la nuit brûlante du Colorado.